This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

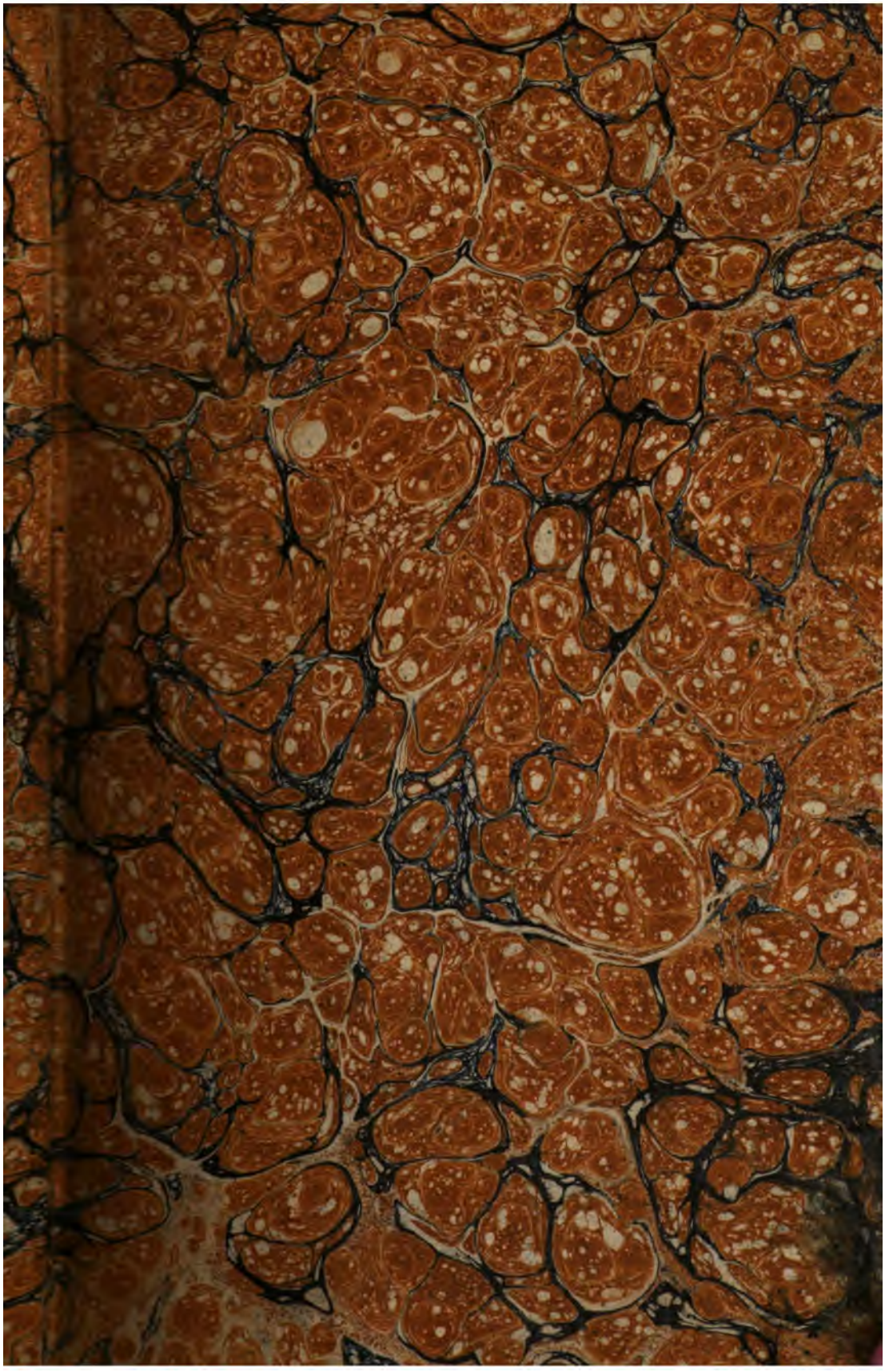
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FROM THE LIBRARY OF
FRANK ALWYN TAYLOR
STUDENT OF CHRIST CHURCH
1922–1960

Vet. Fr. III B. 3282



ŒUVRES

CHOISIES

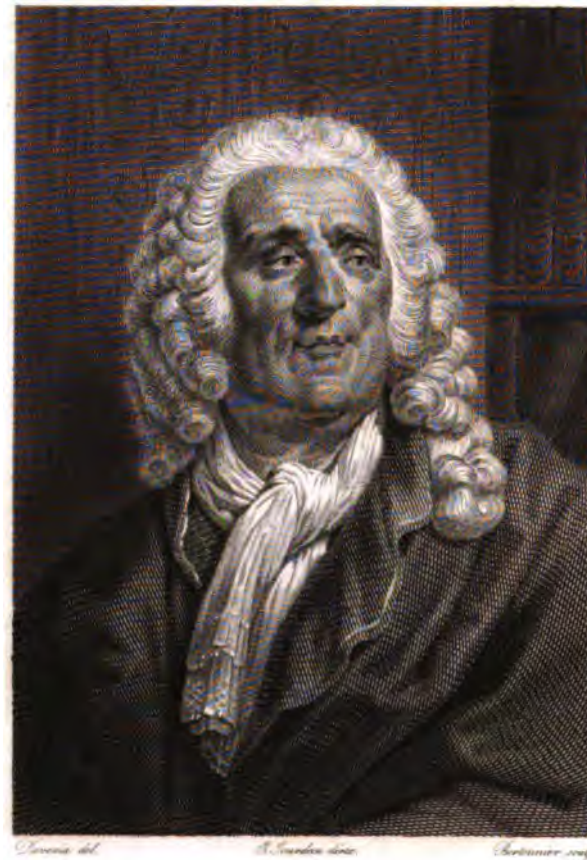
D'ALEXIS PIRON.

TOME I.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1823.



ALEXIS PIRON.

ŒUVRES

[illegible]

[illegible]EXIS PIRON,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

TOME PREMIER.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ŒUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIRON,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR SA VIE,

ET DES JUGEMENS DE NOS PLUS CÉLÈBRES CRITIQUES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ HAUT-CŒUR ET GAYET JEUNE
LIBRAIRES-ÉDITEURS, RUE DAUPHINE, N° 20.

M DCCC XXIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 APR 1974
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE HISTORIQUE

SUR PIRON.

Piron (*Alexis*) naquit à Dijon, le 9 juillet 1689. Son père, pharmacien de cette ville, alliait à une grande pureté de mœurs quelque talent pour la poésie. Il composa, en patois bourguignon, beaucoup de petites pièces dont la plupart ont été imprimées, et fit surtout un grand nombre de Noëls dans cet idiome. Son excellente réputation l'ayant fait parvenir à la place d'échevin, il eut occasion de se faire connaître de M. le prince de Condé, dont il obtint la bienveillance.

Alexis Piron annonça de bonne heure un goût très vif pour la culture des lettres; ses parens, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, firent d'inutiles efforts pour étouffer en lui, même par la voie des châtimens, le germe de l'amour poétique. Pressé de choisir une profession, lorsque ses études furent achevées, Piron hésita quelque temps; mais préférant celle de jurisconsulte à l'état que ses parens voulaient lui faire embrasser, il prit ses degrés à Besançon, et retourna à Dijon pour se faire recevoir avocat. A cette époque, un dérangement subit survenu dans la

fortune déjà très médiocre de sa famille, le força de renoncer à cette carrière, et le replongea dans sa première indécision. Malgré l'inquiétude de sa situation, il n'en composa pas moins dès lors quelques unes de ces pièces fugitives dont on a grossi la première édition de ses OEuvres complètes. C'est aussi à cette même époque de sa jeunesse qu'il composa cette fameuse Ode qui eut tant d'influence sur le reste de sa vie. Saisi d'une folle émulation à la vue d'une pièce licencieuse que lui envoya un de ses amis, il voulut lui prouver sa supériorité en ce genre, sans prévoir alors tous les regrets qu'il se préparait. Sentant cependant la nécessité de ne point publier une telle production, il ne l'abandonna à son ami qu'après lui avoir recommandé un secret absolu; mais ce secret fut bientôt violé, et Piron ne tarda point à reconnaître toute l'importance de sa faute par les reproches sévères qu'elle lui attira dès lors de la part du ministère public. Outre les chagrins que cette faute lui attira dans la suite, il lui doit encore l'impudeur qu'on a eue de mettre sous son nom une infinité de pièces libres, aussi faibles d'exécution que dégoûtantes pour le fond.

Piron végéta successivement dans un emploi subalterne auprès d'un financier; puis en qualité de copiste, à Paris, chez le chevalier de Belle-Isle.

Pressé par l'impérieuse nécessité, long-temps il lui fut impossible de se livrer à son goût littéraire; et en 1722 l'on n'avait encore de lui que quelques poésies fugitives, quelques saillies, et des couplets. Ces productions suffirent cependant pour faire présumer qu'il pourrait composer quelques unes de ces petites pièces par lesquelles on a commencé le répertoire de l'Opéra-Comique. Le directeur de ce spectacle ayant été abandonné par Le Sage et Fuzelier, ses auteurs en titre, s'adressa dès lors à Piron, qui consentit à s'essayer en ce genre. En même temps que ses succès lui procurèrent un peu plus d'aisance, ils lui gagnèrent des amis et des protecteurs qui lui conseillèrent de travailler pour un théâtre plus digne de lui; il fit donc paraître en 1728, au Théâtre Français, la comédie des *Fils ingrats*, dont il changea depuis le titre en celui de *l'École des Pères*. Cette pièce obtint plus de succès que sa tragédie de *Callisthène*, qui parut en 1730, et qui n'eut que dix représentations.

Outre ses liaisons avec plusieurs hommes de lettres[1], tels que Crébillon père et fils, Bernard, Gresset, Collé, Lanoue et beaucoup d'autres, qui chaque semaine se réunissaient pour souper à frais communs dans un lieu appelé *le Caveau*, et où chaque auteur communiquait ses ouvrages

[1] Dans un court séjour que Piron fit à Bruxelles vers 1735, il se lia aussi avec J.-B. Rousseau, qu'il retourna voir en 1740.

à la société et recevait ses conseils, Piron eut encore le bonheur de faire la connaissance du comte de Livry, dont l'utile et constante amitié le mit à même de se livrer entièrement à son goût pour la poésie. Loin de se décourager par le peu de succès de sa tragédie de *Callisthène,* il sentit qu'il pouvait se distinguer dans une carrière pour laquelle il semblait né, et s'occupa de la tragédie de *Gustave,* qui réussit complètement, et qui est restée au théâtre. *L'Amant mystérieux,* qu'il livra au public quelques années après, n'avait été fait que pour la société du comte de Livry : cette pièce, représentée avec succès sur un théâtre particulier, tomba sur la scène française, tandis qu'une petite pastorale en vers, intitulée *les Courses de Tempé,* que Piron donna le même jour, y fut parfaitement accueillie; ce qui lui fit dire à ses confrères réunis au Caveau : « Mes amis, le public m'a baisé sur une joue, et « m'a donné un soufflet sur l'autre. »

Jusque-là, quel que fût le mérite des ouvrages de Piron, aucun d'eux n'annonçait en lui un auteur capable de briller sur la scène comique. Quel dut donc être l'étonnement général lorsqu'il fit paraître sa *Métromanie?* On aura de la peine à concevoir que cette pièce, qui porte l'empreinte du génie, et dont les beautés sont si faciles à saisir sans le prestige de la représentation, fut d'abord refusée par les comédiens; qu'il fallut

un ordre du ministre pour la faire jouer, et que, malgré l'admiration qu'elle excita, elle ne fut point inscrite alors sur le répertoire du Théâtre Français. Des cabales excitées par des auteurs jaloux de son triomphe la firent abandonner pendant dix ans; et ce fut l'acteur Granval, qui, lors de sa rentrée, en proposa la reprise à ses camarades. Mais tandis que l'envie la faisait négliger à Paris, elle réunissait tous les suffrages des grandes villes de province, et procurait les meilleures recettes aux directeurs qui en avaient enrichi leur répertoire.

Ce fut en 1738 que parut *la Métromanie;* Piron avait alors quarante-six ans. Malgré le brillant succès qu'il venait d'obtenir, il mit peu d'ardeur à poursuivre la carrière du théâtre; car ce ne fut qu'en 1744 qu'il fit jouer sa tragédie de *Fernand-Cortès*, qui est son dernier ouvrage dramatique.

Peu d'années avant, Piron avait épousé une demoiselle âgée de cinquante-trois ans, auprès de laquelle il trouva le bonheur de la plus tendre amitié. Deux mille livres de rentes viagères qu'elle lui avait apportées, et son propre revenu, qui ne s'élevait point à cette somme, leur composait une fortune des plus médiocres. Il jouit cependant, durant les quatre premières années de son mariage, de tout le charme d'une situation douce et tranquille; mais, ce temps écoulé, diverses circonstances fâcheuses, plusieurs change-

mens forcés de domicile, en altérant sa position, troublèrent la paix dont il jouissait; et sa femme, encore plus sensible que lui à ces contrariétés, en fut si profondément affectée qu'elle tomba en paralysie. Pour la première fois, peut-être, Piron connut la tristesse; mais au milieu de ses revers, il sut conserver tout le courage dont il avait besoin pour secourir son infortunée compagne. Ce fut alors que le maréchal de Saxe, avec toute la bonté qui caractérise les grandes âmes, lui envoya cinquante louis, en y joignant une lettre qui ne laissait point la possibilité d'un refus.

En 1750 Piron eut une nouvelle preuve du vif intérêt qu'il inspirait. Invité par une lettre anonyme à se rendre chez un notaire nommé Doyen, il ne fut pas médiocrement surpris à la vue d'un contrat de six cents livres de rentes viagères qu'on lui présenta à signer, et dans lequel il était dit qu'il en avait fourni les fonds: il crut d'abord que c'était une méprise; mais le notaire, en l'assurant qu'il ne se trompait point, insista sur la signature, tout en lui laissant ignorer la main bienfaisante qui le secourait si généreusement. Quelles qu'aient été depuis les recherches de Piron, il mourut sans connaître son bienfaiteur.[1]

Vers la même époque, la mort de l'abbé Ter-

[1] On a su depuis la mort de Piron que le marquis de Lassay était l'auteur de cet acte de générosité.

Aout 1753

plaere & je vous en félicite d'avance. Il a [illegible]
[illegible] 30 ou 40 ans, mieux, sans avoir [illegible]
me. Votre dernier vin est excellent Je le bois, depuis un mois,
& parceque je suis pour les vins vifs. Le vieux abeau faire
des Laon, ait à pu vif que Li. Mais & l'un & l'autre,
40 tracté, dans ma Cave, un petit défaut C'est qu'ils
[illegible] n'ôte un peu de leur agrem.t Vous souviens il du
soi dée du crédit tracassoit le Rotteur à sa rencontre!
Vis té de vous trouver icy au detour d'une Rue
mais même je sens bien que je ne m'en fuirois pas.
à ce si grosse dette me mèt la puce à l'oreille Il faut
sa crois que voilà le dernier vin de Chenoves que je
vais plus de m'en abreuver. veû mes petites facultés
imp icy des Loyers, des vivres, des entrées & generalem.t de
Voyez que je n'en suis pas à me reprocher depuis longtems
Vre denrée la plus preueuse sans que vous ayez vû encor

... tems, fit dire en pleine seance à l'Academie qu'il
... pas nommée ce fut Mr Dechelieu qui porta la parole.
... dre de me nommer a la premiere Place vacante, &
... même au vœu de la plus saine & de la plus grande
... la jetta dans un assez grand embarras, parceque
... les places vacantes de ne remuer pied ny patte; & qu'un
... est de ne recevoir Personne qui ne le demande & qui
... tion par une visite rendüe à chacun des Académiciens.
... épreuve depuis plus de cent ans; Ducs, Maçaux de Fr Evêques
... un Fils d'Oubleïo, à s'y vouloir soustraire. Mais enfin
... rsieurs avoient leur sorte d'orgueil & moy la mienne
... e demandeis rien. Les voila donc bien embarassés pour
... falloit qu'ils fissent. Qu'ont-ils imaginé pour ne se point
... y reçû; Ils ont abrogé l'ancien reglemt des visites, & l'ont
... ce au Directeur pour dire au moins qu'on en veut être
... cedent. Je n'ay bougé. 2 bonnes raisons: 1° Je ne m'en suis

rasson ayant laissé une place vacante à l'Académie Française, les amis et les protecteurs de Piron le pressèrent de s'y présenter : il y consentit ; mais il n'obtint point les suffrages qu'on lui avait fait espérer, et on a toujours cru que Lachaussée, dont il avait ridiculisé les comédies, lui avait nui plus que tout autre dans cette occasion. Une nouvelle place s'étant présentée trois ans après, Piron, trompé par le zèle de ses amis qui l'assuraient que toutes les difficultés étaient aplanies, se remit sur les rangs, quoique avec une extrême répugnance. Il fut élu cette fois à une grande majorité ; mais ses ennemis triomphèrent de nouveau. L'ode scandaleuse, fruit d'un moment de délire de sa jeunesse, fut remise à l'évêque de Mirepoix, qui la présenta à Louis xv. Ce monarque ne crut pas devoir approuver le choix de l'Académie ; mais il dédommagea Piron en lui accordant une pension sur sa cassette. (Voyez le *fac-simile*.) Ce fut au zèle et à l'amitié de Montesquieu que le poète dut ce bienfait. Quelques années après, le roi y joignit une pension sur le *Mercure*.

Piron perdit sa femme en 1751, et depuis cet événement, il ne put retrouver entièrement sa gaîté. Sa vue, qui depuis son enfance avait été très mauvaise, s'affaiblit de plus en plus par l'âge : enfin il la perdit tout-à-fait, et ce fut alors surtout qu'on admira son courage et la sérénité de

son âme. Les soins assidus que lui rendit une nièce, qui avait pour lui la plus vive affection, ne contribuèrent pas peu à lui faire supporter sa situation pénible; et tout portait à croire que sa carrière se prolongerait encore de quelques années, lorsqu'une chute qu'il fit au mois de décembre 1772 abrégea ses jours. Il mourut le 21 janvier 1773, âgé de quatre-vingt-trois ans et demi.

Son caractère plein de bonhomie, de franchise et d'honnêteté, le faisait rechercher autant que l'enjouement de son esprit. Toujours brillant, toujours nouveau, il fut incontestablement l'homme de lettres le plus fertile en bons mots, en reparties vives et originales. Nous allons rassembler ici ses saillies les plus piquantes.

Dans sa jeunesse, quelques épigrammes lancées contre les Beaunais, voisins de son pays natal, lui avaient attiré une querelle des plus vives; ce fut à cette occasion qu'on le vit dans la campagne des environs de Beaune, coupant, arrachant tous les chardons qui s'offraient à sa vue, et qu'il répondit à ceux qui l'interrogeaient sur cette singulière occupation : « Eh! parbleu, je suis en « guerre avec les Beaunais; je leur coupe les « vivres. »[1]

Peu après, notre poète se trouvant dans cette

[1] Les ânes sont très communs à Beaune, et sont renommés pour la beauté de leur espèce. Du reste, on ne saurait approuver une allusion qui attaque tous les habitans d'une ville qui a fourni plusieurs hommes célèbres.

ville où il devait tout craindre d'une population qu'il avait offensée, répondit à ses amis qui le pressaient de se soustraire à la vengeance publique :

Allez, je ne crains point leur impuissant courroux,
Et, quand je serais seul, je les *bâterais* tous.

A une distribution des prix de l'arquebuse, les Beaunais avaient engagé une troupe de comédiens ambulans, et fait dresser un théâtre dans une vaste grange. Piron, arrivé à la porte du spectacle, demanda à l'un de ceux qui faisaient foule, quelle était la pièce qu'on allait jouer. — « *Les Fureurs de Scapin,* » lui répondit gravement le Beaunais. — « Mille remercîmens, mon« sieur, répliqua Piron ; je croyais que c'était « *les Fourberies d'Oreste.* » En même temps il entra dans le parterre. De tous les côtés de la salle, des regards menaçans étaient lancés sur lui : cependant la toile se lève, et l'attention est partagée ; mais au troisième acte, un petit-maître voulant se faire remarquer comme amateur éclairé, s'écrie, dans un moment où tous les spectateurs étaient fort tranquilles : « Paix là ! on « n'entend pas. — Ce n'est pas faute d'oreilles, » repartit Piron. Ce mot lui eût coûté la vie, s'il n'eût eu le bon esprit de s'esquiver avant la fin de la pièce. Poursuivi, cependant, il lui fallut soutenir une lutte fort inégale, de laquelle le maire de la ville vint heureusement le délivrer.

Dans la suite de sa vie, Piron se lia intimement avec Collé et Gallet, joyeux chansonniers, qui, par l'enjouement de leur caractère, ne pouvaient qu'exciter les mouvemens de sa gaîté naturelle. Gallet, marchand épicier, aussi ardent pour ses intérêts que pour le plaisir, avait grand soin d'inviter notre poète toutes les fois qu'il donnait à dîner à des commerçans, afin, sans doute, que la gaîté qu'il répandait autour de lui par ses saillies et ses bons mots, les rendissent plus traitables en affaires. Piron s'aperçut un jour de ce manége, et, tirant Collé à l'écart, il lui dit : « Mon cher ami, je crois que cet homme-ci me « prête sur gage. »

Il soupait ordinairement deux fois la semaine avec plusieurs hommes de lettres chez une dame bel-esprit qui se plaisait à ces réunions, auxquelles Collé et Gallet assistaient avec lui. Un soir que le souper s'était prolongé assez avant dans la nuit, ils sortirent ensemble très animés encore par la joie qui avait présidé au repas. Piron voulut quitter ses deux amis au bout du quai des Orfévres, sa demeure étant dans un quartier opposé à celui qu'ils habitaient. Gallet et Collé s'obstinent à le reconduire; grand débat de part et d'autre. Collé, surtout, que le vin de Champagne avait rendu plus tendre, ne pouvait se résoudre à voir Piron aller seul. « Songe donc, lui disait-il, que tu « as un habit de velours tout neuf; que le pre-

« mier voleur qui te rencontrera, trompé par « l'apparence, en te voyant si bien vêtu, te pren- « dra pour un financier, t'attaquera, et te tuera « pour avoir ton argent et ton habit. Quelle dou- « leur d'apprendre demain matin!... — Ah! « messieurs, interrompt brusquement Piron, « c'est mon habit que vous vouliez reconduire! « que ne le disiez-vous plus tôt? Tenez, le voilà; « quand les voleurs me verront en chemise, ils « ne m'attaqueront plus. » Il ôte en effet son habit, le laisse tomber aux pieds de Gallet et de Collé, et part comme un éclair. Ceux-ci, après un moment de surprise, ramassent l'habit, courent après leur ami en lui criant qu'il va s'enrhumer; mais il était déjà loin, et ils désespéraient de le rejoindre, lorsqu'ils aperçurent une escouade escortant un homme en chemise; c'était Piron que le guet avait rencontré courant à toutes jambes, et que son état de nudité avait naturellement fait prendre pour un homme dépouillé par des voleurs. La vue de Collé et de Gallet, courant avec l'habit, confirme le guet dans son opinion : on les entoure, on les arrête, malgré les protestations de Gallet auquel une nuit passée en prison pouvait faire grand tort dans son commerce. Piron trouve l'aventure trop plaisante pour ne pas s'en amuser quelques instans, et, loin de détromper l'escouade, il affirme que ses deux amis sont des filous qui l'ont dépouillé,

et on les conduit chez le commissaire. Piron, à qui on avait rendu l'habit, marchait en pleine liberté à côté du sergent qu'il questionnait comiquement sur le sort réservé aux deux voleurs. « Ils seront pendus, s'il ne leur arrive pas pis, » répondit très sérieusement le chef de l'escouade. Cependant, soit crainte ou lassitude, notre poète finit par changer de ton; mais lorsqu'il voulut désabuser l'escouade et lui persuader que ceux qu'elle prenait pour des filous n'étaient autres que ses amis intimes avec lesquels il sortait de souper, ses protestations, qu'on attribuait à une pitié malentendue, n'eurent pas plus d'effet que celles des prévenus, et il fallut continuer de marcher de gré ou de force.

Arrivés chez le commissaire, ils prirent tous trois le parti de s'amuser de l'aventure, et répondirent de la manière la plus burlesque, par des chansons et des tirades tragiques, aux questions que leur adressa le clerc, homme ignorant et plein d'une sotte importance. Cette scène comique finit par faire rire le guet à gorge déployée: mais le questionneur, indigné qu'on osât plaisanter ainsi devant la justice, court éveiller le commissaire. Piron lui crie d'un ton railleur : « Eh! « monsieur, ne nous perdez pas, nous sommes « des enfans de famille! » Il le poursuit jusque dans la cour, en continuant à haute voix son burlesque plaidoyer, éveille bientôt tous les habi-

tans de la maison : les croisées sont garnies en un instant de lumières et de curieux. L'escouade et les deux prévenus avaient suivi Piron, qui continuait toujours avec une admirable volubilité, au milieu des rires immodérés qui se faisaient entendre de toutes parts. C'est pendant cette scène joyeuse que le commissaire paraît à moitié éveillé : l'illumination qui frappe ses yeux, les singuliers débats du plaignant et des accusés, lui font croire d'abord qu'il est le jouet d'un rêve. Enfin il commence à se reconnaître, et procède à l'interrogatoire. Son attention se porte plus particulièrement sur Piron, qui, en se donnant avec un orgueil risible le titre de poète, énumère d'un ton emphatique ses différens ouvrages. Il n'aurait jamais fini ses véhémens discours, si le commissaire ne l'eût interrompu en lui disant : « Que parlez-vous de pièces « de théâtre? savez-vous que La Fosse est mon « frère, qu'il en a fait d'excellentes, et qu'il est « auteur de la belle tragédie de *Manlius?* Com- « ment la trouvez-vous, hem? Oh! mon frère « est un homme de beaucoup d'esprit! — Je « le crois bien, monsieur, répliqua Piron, car « le mien n'est qu'une bête, quoique prêtre de « l'Oratoire, et que je fasse des tragédies. »

Ce trait assez vif et très cavalièrement exprimé, ne fâcha point le commissaire La Fosse, qui, après s'être fait raconter par Piron l'aventure

qui l'avait amené devant lui avec ses amis, finit par en rire de bon cœur, et les invita à dîner pour le samedi suivant; ce qu'ils acceptèrent. En sortant, Piron s'écria : « Mes amis, rien ne « manque à ma gloire, j'ai fait rire le guet! »

Cette burlesque aventure, qui eut lieu en 1731, se répandit le lendemain dans tout Paris. Le commissaire fut obligé d'en faire son rapport à M. Hérault, alors lieutenant de police, qui connaissait Piron et qui le manda. Celui-ci lui raconta ce qui s'était passé, avec une gaîté si franche, que M. Hérault ne put conserver long-temps la gravité qu'il avait d'abord affectée. Il dit cependant, en s'efforçant de la reprendre : « C'est fort bien, « mon cher Piron; mais convenez que vous mé- « riteriez une bonne calotte pour cette folie! — « Qui serait assez hardi, monsieur, pour m'en « donner une, répliqua le poète, quand votre « chapeau m'en tient lieu? » En effet, Piron tenait en ce moment le chapeau du lieutenant de police, que dans la discussion il avait pris pour le sien.

Avant que les ouvrages de ce poète n'eussent montré le degré où il pouvait atteindre dans la carrière dramatique, l'homme de génie se décelait déjà en lui par son enthousiasme pour les belles choses. La première comédie qu'il vit jouer à Paris fut *le Tartufe*. A son admiration, qui était au comble pendant la représentation, succédèrent

des transports de joie dont ses voisins lui demandèrent la cause. « Ah! messieurs, s'écria-t-il, « si cet ouvrage n'était pas fait, il ne se ferait « jamais. »

L'acteur qui devait jouer le rôle de M. l'Empirée dans *la Métromanie*, embarrassé sur le costume qu'il devait adopter, consulta Piron, qui se fit faire un habit richement galonné pour servir de modèle. En sortant de la répétition notre poète entra au café Procope, où se rassemblaient ordinairement les auteurs dramatiques; chacun l'entoure. L'abbé Desfontaines, soulevant avec une feinte admiration la basque de l'habit, s'écria: « Quel habit pour un tel homme! » Ce qui fit sourire quelques personnes : mais Piron, soulevant aussitôt le rabat de l'abbé, repartit : « Ah! « quel homme pour un tel habit! » Les rieurs se rangèrent de son côté, et l'abbé eut bouche close.

Lorsque Piron fit paraître sa tragédie de *Fernand-Cortès*, que le public n'accueillit point, malgré la beauté du sujet, les comédiens le pressèrent vivement d'y faire des corrections, lui citant l'exemple d'un auteur des plus célèbres de ce temps, qui refondait quelquefois des actes entiers; mais Piron qui avait dans le caractère beaucoup d'élévation, et quelque chose de cet orgueil qu'il donne à son métromane, répondit : « Par- « bleu! messieurs, je le crois bien; il travaille « en marqueterie, et moi je jette en bronze. »

S'étant fait la plus haute idée de la profession de l'homme de lettres, il ne souffrit jamais qu'on osât la rabaisser en sa présence. Un jour se trouvant près d'entrer dans l'appartement d'un grand seigneur qui reconduisait une personne qualifiée : « Passez, monsieur, dit le maître du logis, « à la personne qui s'arrêtait par politesse; passez, « c'est un poète. — Puisque les qualités sont « connues, dit Piron en passant le premier, je « prends mon rang. »

Un jeune homme ayant fait une tragédie, le pria d'en entendre la lecture : à chaque vers imité ou pillé, Piron ôtait son bonnet. Le jeune auteur, interdit de ce geste tant de fois répété, lui en ayant demandé la raison : « C'est, dit-il, que « j'ai pour habitude de saluer les gens de ma « connaissance. »

Quelqu'un lui demandant son sentiment sur nos deux grands tragiques, il répondit : « Je « voudrais être Racine et avoir été Corneille. »

M. Languet, son compatriote, curé de Saint-Sulpice, l'ayant rencontré pour la première fois, chez madame de Tencin, s'écria : « Quoi ! c'est « vous, M. Piron? je suis ravi de vous voir ! « n'êtes-vous pas le fils d'un Piron apothicaire à « Dijon, que j'ai beaucoup connu? Il avait les « bras si longs ! — Ah, M. le curé ! repartit le « poète, que vos mains n'étaient-elles au bout ! « mon sort serait bien différent. » M. Languet

continua tout en riant de l'exclamation : « Il y a « long-temps que vous demeurez sur ma paroisse, « et il est étonnant qu'à titre de compatriote et « de paroissien, vous ne soyez pas venu me « voir, et que je ne vous connaisse point. — Cela « n'est pas si étonnant que vous le pensez, reprit « Piron, c'est que vous connaissez mieux vos « vaches [1] que vos brebis. » Ces traits ne déplurent pas au digne pasteur, que Piron visita souvent depuis, et à qui il paya un juste tribut d'éloges par une ode qu'il a intitulée *le Temple de Saint-Sulpice*.

Une repartie non moins vive fut celle qu'il fit à un évêque qui lui demandait, d'un ton à quêter son suffrage : « Avez-vous lu mon Mandement, « M. Piron? — Non, monseigneur; et vous? »

On sait le trait qu'il lança contre l'Académie en montrant à un de ses amis le lieu des séances : « Tenez, voyez-vous, ils sont là quarante qui ont « de l'esprit comme quatre. »

Lorsqu'il fut question de sa présentation pour remplir une place vacante dans cette société, le directeur lui conseillant de s'occuper d'avance de son discours de réception, Piron l'en remercia et lui dit en riant : « Ne vous inquiétez point de « cette corvée; nos deux discours sont déjà faits.

[1] La communauté de l'Enfant-Jésus, fondée par M. Languet, tira un revenu assez considérable d'une certaine quantité de vaches dont le lait était renommé pour faire d'excellent beurre.

— Comment cela? » lui demanda le directeur d'un air surpris. — « Comment cela? reprit Piron; « le voici : je me lèverai, j'ôterai mon chapeau; « puis, à haute et intelligible voix, je dirai: « *Messieurs, grand merci;* et vous, sans m'ôter « votre chapeau, vous me répondrez : *Monsieur,* « *il n'y a pas de quoi.* »

Arrivé un peu tard pour assister à une séance publique de l'Académie, il s'écria, en tâchant de percer la foule : « Il est plus difficile d'entrer « ici que d'y être reçu. »

Quelqu'un lui parlant de cette société, il dit : « Je ne pourrais faire penser trente-neuf per- « sonnes comme moi, et je pourrais encore moins « penser comme trente-neuf. »

La franchise naturelle à son caractère ne lui avait point fait un ami du poète de Ferney, qu'il ne flattait pas comme tant d'autres. Voltaire l'ayant rencontré le lendemain de la représentation de *Zulime,* et lui ayant demandé ce qu'il pensait de cette tragédie : « Je pense, monsieur, lui répon- « dit Piron, que vous voudriez que je l'eusse faite. » L'on ajoute que Voltaire répliqua : « Je « vous aime assez pour cela. »

Malgré son infirmité, Piron savait répandre encore tant d'agrément dans sa conversation, qu'on l'écoutait toujours avec le même plaisir. Une dame, aussi jolie que spirituelle, ayant une extrême envie de le voir et de l'entendre, fut con-

duite chez lui par un ami commun. Cette dame connaissant la haute estime que Piron avait pour Montesquieu, entama inconsidérément l'éloge et l'analyse de l'*Esprit des lois*. Elle soutint ce sujet pendant quelques minutes; mais comme elle commençait à s'embrouiller, Piron lui dit: « Croyez-moi, madame, sauvez-vous par le « *Temple de Gnide.* » [1]

Sa nièce, qu'il appelait Nanette, s'était mariée depuis trois ans, à son insu, avec M. Caperon, fameux musicien. Le motif qui l'avait portée à ce mystère était très louable : elle craignait que la connaissance de son mariage ne fît redouter à son oncle quelque diminution dans les soins qu'exigeait sa vieillesse; et comme dans son état il était plus facile à tromper qu'un autre, elle crut toujours qu'il ignorait son union et le motif des fréquentes visites du musicien; mais Piron en était instruit et disait souvent à un de ses amis : « J'en rirai bien après ma mort; Nanette « a le paquet. » Ce paquet était un testament cacheté dans lequel on trouva ces mots écrits de la main de Piron : « Je laisse à Nanette, *femme* « *de Caperon, musicien, etc.* »

Ce dernier trait peint la bonté de son cœur, et l'on ne saurait mieux terminer son éloge.

[1] Autre ouvrage de Montesquieu.

JUGEMENT DE LA HARPE

SUR *LA MÉTROMANIE.*

La Métromanie est un chef-d'œuvre d'intrigue, de style, de verve comique et de gaîté. Hors les deux rôles d'amans, qui sont peu de chose, tous les autres sont parfaitement traités. L'enthousiasme du métromane pour son art, et son insouciance sur tout le reste; la folie de rimer, si amusante dans Francaleu, et mêlée de tant de bonhomie; la mauvaise humeur du vieux capitoul, si naturelle, si plaisante, et même soutenue d'un grand fonds de raison; la malice de la soubrette et les boutades du valet de Damis, qui enrage des folies de son maître, mais qui lui est attaché; tout cela est excellent : et les situations! comme elles naissent les unes des autres! comme elles sont originales! quelle progression et quelle variété d'effet! comme tous les incidens sont choisis et ménagés! comme toutes les surprises sont théâtrales et bien préparées! combien d'idées heureuses! combien d'art dans la conduite! Cet oncle qui sollicite un ordre pour faire enfermer son neveu, et qui se trouve répétant un rôle avec lui; ce Francaleu qui s'adresse au métromane pour obtenir la lettre de cachet que l'on demande contre lui; et, ce qui est au-dessus de tout le reste, un dialogue qui met en valeur tout ce que l'art a combiné; une verve intarissable; une poésie qui prend tous les tons, et qui les prend à propos; une gaîté comique qui étincelle en saillies continuelles; une foule de traits charmans qu'on est dispensé de rappe-

ler, parce que tout le monde les a retenus; une foule de vers où chaque mot a son prix! Je ne connais point d'ouvrage où il y ait plus de cet esprit qui est celui du sujet, où il soit plus saillant sans être jamais cherché, où il soit plus prodigué sans luxe et sans profusion.

Quelle objection peut-on faire contre tant de mérites réunis? Il y en a d'abord une qui ne les affaiblit pas en eux-mêmes, puisqu'ils sont au plus haut degré où ils puissent être, mais qui restreint l'admiration qu'on leur doit, et laisse place à la concurrence. C'est la nature du sujet renfermé tout entier, soit pour les caractères, soit pour les situations, soit pour les détails, dans un travers d'esprit qui est particulier à une classe peu nombreuse, et qui influe peu sur la société: ce travers, c'est la manie de versifier. La comédie étant un tableau moral, plus elle généralise ses modèles de manière à procurer l'instruction du plus grand nombre, plus elle a le mérite de s'approcher de son principal objet, et celui-là manque à *la Métromanie*. C'est une aventure plaisante, très ingénieusement dialoguée, mais qui ne peut guère que faire rire; car elle ne tend pas même à corriger le travers qu'elle représente; au contraire, elle est bien plus propre à faire des métromanes qu'à en diminuer le nombre. Otez à Damis l'excès d'enthousiasme qui tient à la jeunesse, et qui doit passer avec elle; c'est d'ailleurs un personnage dont quiconque a le goût de la poésie sera flatté d'être la copie, et se croira même autorisé à suivre l'exemple. Il a une supériorité évidente sur tout ce qui l'entoure; il s'exprime avec grâce, pense avec noblesse, agit avec courage et générosité; au dénoûment, l'admiration et la reconnaissance mettent

tout le monde à ses pieds. Qui ne voudrait pas lui ressembler ? Il est brouillé avec son oncle, mais on voit que son talent et son caractère lui feront partout des amis ; il refuse un mariage avantageux, mais il n'était pas amoureux, et ne désire pas la fortune ; et de là naît un autre inconvénient qui se fait sentir surtout au théâtre, le défaut d'intérêt. Dans quelque genre de drame que ce soit, il en faut à un certain degré : le cœur ne demande pas à être vivement ému dans une comédie, mais pourtant il veut y être pour quelque chose, s'attacher à quelque objet, et remporter quelque satisfaction ; en un mot, dès que vous rassemblez les hommes au théâtre, le cœur ne doit pas y être entièrement oisif. Or, le caractère tout à la fois comique et brillant que Piron a donné à son métromane, lui a prescrit un plan qui exclut tout intérêt. Il est très plaisant de l'avoir fait amoureux de mademoiselle Mériadec, qui n'est autre que le rimeur Francaleu : il est très noble de l'avoir peint absolument désintéressé, et capable de procurer à son ami une héritière de cent mille écus qu'il pouvait prendre pour lui. Mais qu'arrive-t-il ? c'est que cet intérêt dont je viens de parler, et qui est nécessaire à toute espèce de drame, ne pouvant pas se porter sur lui, ne peut plus se placer que sur Dorante ; et malheureusement celui-ci est tellement inférieur à Damis de tout point, il mérite si peu de tenir son bonheur de la main d'un ami qui a tant de droit de se plaindre de lui, que tous les spectateurs désirent au fond de l'âme que le métromane l'eût emporté sur lui, et ne fût pas obligé de dire en finissant la pièce :

Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours.

La dernière impression est très essentielle au théâtre, et celle-là n'est pas avantageuse à l'ouvrage, et fait trop sentir le vide d'intérêt que jusqu'à ce moment la gaîté comique a suppléé. Voilà, ce me semble, les raisons qui font que *la Métromanie* ne produit pas un effet dramatique proportionné à l'idée qu'elle laisse de son mérite, et au plaisir qu'elle fait à la lecture.

Cours de Littérature.

JUGEMENT DE PALISSOT

SUR *LA MÉTROMANIE.*

Nous avons cru caractériser assez heureusement *la Métromanie* par ce vers :

Chef-d'œuvre où l'art s'approcha du génie. [1]

Nous croyons qu'il n'a fait que s'en approcher, parce qu'en effet presque tous les caractères de cette comédie si piquante et si vivement dialoguée, ne sont pas dans la nature. Où trouverait-on, excepté dans *les Visionnaires* de Desmarets, un fou de l'espèce de Francaleu; un homme qui a la manie de faire des vers, et qui convient lui-même que la rime et la raison n'y sont pas trop exacts; un homme qui s'accroche aux passans pour trouver, dit-il, un auditeur bénévole ou non, dût-il ronfler debout? Où trouverait-on une servante qui s'exprimât aussi poétiquement et avec autant de verve que Lisette? un valet, non moins poète, et fa-

[1] Voyez *la Dunciade*, Chant II.

miliarisé avec le style figuré, au point de dire, en parlant de son maître :

Je réponds de sa barque en dépit de Neptune ?

Nous nous rappelons d'avoir principalement admiré *la Métromanie* dans notre jeunesse par l'indigence apparente de son sujet. Alors nous n'avions point assez médité l'art de Molière, et nous n'avions pas assez présent le sujet beaucoup plus ingrat des *Femmes savantes*, dont tout autre que ce grand homme n'eût jamais fait une comédie en cinq actes; mais Molière ne trouve ses ressources que dans son génie. Quelque stérile que paraisse son sujet, il s'y renferme uniquement, il en tire toutes les situations et tous les traits comiques dont il sait l'enrichir. L'abondance de Piron n'est au contraire qu'un effort d'esprit; la plupart des situations de *la Métromanie* pourraient s'appliquer à tout autre pièce; à quelques égards enfin, cette charmante comédie n'est qu'un prestige. Cependant, elle est si riche en détails heureux, elle étincelle de traits si piquans, on y trouve tant de scènes ingénieusement amenées, que, malgré ses fautes, elle passera toujours pour un des plus brillans ouvrages de ce siècle, et qui suffirait seul à la gloire de Piron. [1]

Mémoires sur la Littérature.

[1] Piron et Gresset furent les seuls qui rivalisèrent une fois en style naturel et en pureté de langage, avec la plume du père de la comédie. A ne considérer la scène entre Damis et Baliveau, dans *la Métromanie*, que sous le rapport de l'éloquence comique, elle égale ce que le théâtre a de plus beau.

M. Lemercier, *Cours analytique de Littérature*, 24e *séance*.

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois par les comédiens français, le 10 janvier 1738.

A MONSEIGNEUR

LE COMTE DE MAUREPAS,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Noble modèle du vrai sage,
Philosophe au-dessus du sort,
Aussi tranquille en plein orage
Qu'un autre le serait au port.

L'escarboucle miraculeuse
Tient d'elle seule sa clarté,
Et n'en est que plus lumineuse,
Pour être dans l'obscurité.

Telle votre vertu suprême
Luit, quelque part que vous soyez;
Vous y suffisez à vous-même,
Ainsi qu'à tout vous suffisez.

Que ne puis-je, dans cette Épître,
Sans vous causer le moindre ennui,
En vous annonçant dès le titre,
M'honorer d'un si bel appui!

Mais vous ne voulez pas qu'on sache
Que c'est le nom de Maurepas,
Qui dans les étoiles se cache;
Hé bien, ne l'en tirons donc pas.

Je saurai bien, sans qu'il en sorte,
De mon dessein venir à bout,
En désignant l'humain qui porte
Ce nom si révéré partout.

Le déchiffreur le plus ignare
N'aura pas fort à ruminer.
Ce qui vous ressemble est trop rare,
Pour qu'on tarde à me deviner.

Parlons d'abord de votre aurore,
Et du mérite personnel,
Qui vous rendit, tout jeune encore,
Si digne du rang paternel.

Votre excessive modestie
S'alarme-t-elle à ce début?
Pour la satisfaire en partie,
Du premier pas je vole au but.

Aussi-bien ce que je vais taire
Serait plus analogue au son
De la trompette de Voltaire
Que du chalumeau de Piron.

J'abrége donc; et je renferme
Votre portrait dans un quatrain;
Et, dans ce quatrain-là, le germe
D'un panégyrique sans fin.

Raison, grâces, lumière infuses,
Font qu'en vous seul est exalté
L'homme d'État, l'ami des Muses,
L'amour de la société.

Il faudra, pour que l'on confonde,
Qu'ainsi que plus d'un Maurepas
Il soit plus d'un phénix au monde;
Et c'est, je crois, ce qui n'est pas.

Qu'on apprenne donc d'âge en âge,
Si le hasard m'y fait passer,
Lorsque j'adressais un hommage,
Que je savais bien l'adresser.

PRÉFACE.

Un chasseur passionné, qui se trouve en automne, au lever d'une belle aurore, dans une plaine ou dans une forêt fertile en gibier, ne se sent pas le cœur plus réjoui que dut l'être l'esprit de Molière, quand, après avoir fait le plan du *Misanthrope*, il entra dans ce champ vaste où tous les ridicules du monde venaient se présenter en foule et comme d'eux-mêmes aux traits qu'il savait si bien lancer. La belle journée de philosophe ! Pouvait-elle manquer d'être l'époque du chef-d'œuvre de notre théâtre?

Telle était la réflexion continuelle que je faisais en composant *la Métromanie*, le versificateur se trouvant ici dans son élément, à peu près comme ce grand poète et ce sage persécuteur du ridicule s'était trouvé là dans le sien; mais avec la différence, bien fâcheuse pour moi, que, dans *le Misanthrope*, le poète était souverainement doué des talens nécessaires au philosophe; au lieu qu'ici les talens nécessaires au poète manquaient totalement au versificateur. De là s'élevait en moi, comme s'élèvera sans doute aussi dans l'âme du lecteur, un vif regret que le maître ne se soit pas avisé de traiter un sujet

assez fécond, assez piquant, pour n'avoir pu même être tout-à-fait malheureux entre les mains du disciple. Que n'eût pas dit en effet ce grand homme où j'ai dit si peu? Quelles fleurs n'eût-il pas fait briller, quels fruits n'eût-il pas fait naître sur un terrain plus connu de lui que de nul autre, et que je n'aurai tout au plus tapissé que d'un peu de mousse et de verdure?

Pénétré donc de mon insuffisance à si juste titre, la plume, à chaque vers, eût dû me tomber de la main; mais que peut le raisonnement contre la planète, et de quel poids sont dès réflexions balancées par l'ascendant? Je ne prétends point, par les grands mots de planète et d'ascendant, me donner pour un de ces hommes heureusement nés sous l'astre qui forme les vrais poètes; je ne viens pas de me rendre justice tout à l'heure pour me contredire si tôt. Je ne me donne que pour ce que je suis, que pour un de ces esprits trop ordinaires, qui reçoivent le jour, non sous l'astre benin dont l'influence est si rare, mais sous cet astre pestilentiel et non moins dominant, qui fait qu'on a la fureur d'être poète, et souvent, qui pis est, celle de se le croire.

Je cédai donc à la force majeure : ainsi peut bien s'appeler cette manie qui fait ici tout à la fois l'excuse bonne ou mauvaise de l'auteur, et le titre de la pièce; et je lui cédai d'autant plus naturellement, qu'après tout le bien et le mal

qu'elle m'a causés, je ne pouvais manquer d'avoir une vive démangeaison d'en dire tout le mal et le bien que j'en pense.

Que de douceurs imaginaires et que d'amertumes bien réelles n'a-t-elle pas en effet répandues sur le cours de ma vie! A commencer par les amertumes, que de persécutions dès mon enfance, et qui n'aboutirent qu'à l'effet ordinaire des persécutions, c'est-à-dire, qu'à rengréger le mal! Je ne péchai plus qu'en secret; et si des pécheurs c'est l'espèce la moins scandaleuse, c'est aussi, comme on sait, la plus endurcie. Que ceux qui veillaient à mon éducation n'eurent-ils un peu d'adresse et de patience! j'étais peut-être sauvé; peut-être que, s'ils m'eussent laissé faire, soit dégoût ou légèreté, je me fusse redressé de moi-même. Cette façon de s'y prendre, toute simple qu'elle est, a corrigé plus d'une sorte de fous. Pourquoi notre jeunesse, par exemple, ne s'égare-t-elle plus dans les douces illusions du tendre amour? A quel heureux manége a-t-elle acquis sur ce point un degré de sagesse auquel nos pères, avec toute la leur, n'arrivaient qu'à peine sur la fin de leur vie? Elle doit ce bonheur au bel usage où sont aujourd'hui les parens de ne la plus réprimer dans ses premières saillies, de l'abandonner à la fougue des passions naissantes, et même de pousser souvent la complaisance jus-

qu'à vouloir bien prendre la peine de lui donner l'exemple.

Mais je veux que la persécution qu'on me faisait fût juste ; comment l'entendait-on, puisque tandis qu'à la maison ce n'était que châtimens de toute espèce pour rompre l'enchantement, au collége, au contraire, on n'épargnait rien pour en augmenter la force ? Les régens nous mettaient en main les poètes classiques, en chargeaient nos mémoires, en abreuvaient nos esprits, nous en faisaient sentir, et par-delà, l'élégance et les grâces ; les exaltaient avec enthousiasme, et finissaient par nommer ce langage le langage des dieux. Pour moi, qui les écoutais avidement et de la meilleure foi du monde, je n'en rabattais rien dans ma faible judiciaire. J'observais de plus, que ces poètes, sans avoir essuyé ni la fatigue, ni le danger des armes, et moins encore l'embarras des richesses ; sans avoir été ni des Cyrus, ni des Crésus, n'avaient pas laissé, dans le calme de leur cabinet, que de se faire une célébrité sinon plus grande, au moins plus pure, plus personnelle sans doute, et plus durable peut-être que celle de ces hommes si fameux. Est-il jeune tête, pour peu qu'il y pétille déjà quelque bluette de feu poétique, qui soit assez ferme pour ne se pas tourner vers un point de vue si brillant ? Se connaissant si peu, que ne présume-t-on pas de soi ? Je ne serais pas surpris que

l'étourneau, sous l'aile encore de la mère, apercevant l'aigle au haut des nues, se flattât de l'y suivre au sortir du nid. Un de mes camarades de classes, jeune homme vif et bien fait, *né* brave (car il en est, je crois, du brave comme du poète : *nascitur uterque*) ; celui-ci donc, l'imagination échauffée à sa façon de la lecture de *l'Iliade*, de *l'Énéide* et de nos merveilleux romanciers, s'enrôla dès l'âge de quinze ans dans les dragons. Je n'en avais alors que douze ou treize, et j'en étais encore à mon premier enthousiasme, quand ce jeune étourdi partait tout rempli du sien. « Adieu, « mon ami, me dit-il d'un ton d'Artaban ; j'y « perdrai la vie, ou je ferai voir jusqu'où peut « monter un brave soldat. » Il croyait déjà tenir à coup sûr et son épée et le bâton du maréchal Fabert dans le même fourreau. « Courage, ami, « lui répondis-je à peu près du même air ; et « moi, de mon côté, j'y perdrai mon latin, ou « j'aurai moissonné d'aussi beaux lauriers que les « tiens. Reviens un Achille, et sois sûr de re- « trouver en moi, à ton retour, un Homère « qui te chantera comme tu l'auras mérité. » Tels furent nos adieux héroïques. Nous nous séparâmes ; et depuis nous avons tous les deux atteint notre but à peu près l'un comme l'autre : le pauvre garçon, avec quarante-cinq ans de plus et un bras de moins, est mort soldat aux Invalides.

Revenant à mon propos, je crois donc pouvoir dire que les enfans ne sont pas si peu des hommes qu'ils ne soient déjà presque aussi vains que père et mère. Or, des vanités, comme de raison, la plus folle doit avoir chez eux le droit de préférence. A l'attrait de celle-ci, qui riait à ma sotte imagination, se joignait l'amour du passe-temps; ajoutons-y le glorieux plaisir de la difficulté vaincue : plaisir vraiment puéril, et qui, si j'ai bonne mémoire, entre pour quelque chose dans tous les jeux de l'enfance, aussi-bien que dans notre ancienne poésie et notre nouvelle musique. Tout cela posé, n'est-ce pas, pour un vieil enfant de dix à douze ans, une amusette assez propre à lui piquer le goût, que celle d'agencer, d'enfiler et de scander des syllabes françaises, de les arranger ensuite en lignes, et d'ourler enfin ces lignes de rimes, qui, selon lui, sont le caractère essentiel de notre poésie? Cependant des mots, petit à petit, naissent les pensées; des pensées, les figures; des figures, les images : l'esprit s'accoutume au mouvement qui, l'échauffant de plus en plus, le fait enfin parvenir jusqu'à former des plans tels quels. Qu'on y réfléchisse un peu : ne serait-ce pas quelquefois cette marche qui parmi nous aurait fait insensiblement du petit rimeur un versificateur de profession, comme une version couronnée en *troisième* aura fait, par hasard, d'un écolier un

traducteur? Peut-être n'est-ce même qu'à la faveur de ces premiers pas enfantins que nos vrais poètes (sans en excepter les plus illustres) se seront aperçus de la supériorité de leur étoile. Le premier ressort qui fait mouvoir tous ceux du cœur et de l'esprit humain est toujours quelque chose de bien caché. En combien d'erreurs l'envie de découvrir ce premier mobile n'a-t-elle pas induit le jugement des spéculateurs? L'essaim d'abeilles qui par hasard se posa sur le berceau de Platon et sur celui de saint Ambroise, ne passa que pour un présage de leur éloquence; qui sait s'il n'en fut pas la cause? Cette éloquence en eux s'éveilla peut-être moins par leurs dispositions naturelles, que de ce qu'on leur dit que ces abeilles, symbole alors de l'éloquence, s'étaient posées sur leur berceau. Quoi qu'il en soit, laissant là de si hautes destinées, et sans sortir davantage de mon sujet ni de mon humble sphère, tels furent les derniers jeux de mon enfance et mes premiers pas vers le Parnasse. Aux boules de savon, aux châteaux de cartes, succédèrent immédiatement le badinage de la rime et les châteaux en Espagne.

L'adolescence arrivée, tout cela s'évanouit et s'éboula comme ce qui l'avait précédé. Il fallut malgré moi songer au solide, et répondre au sage empressement de mes parens, qui me prescrivirent le choix d'un état proportionné à la

médiocrité de leur fortune et de ma naissance. Ils auraient bien voulu, laissant agir la simple vocation, attendre en moi quelque talent décidé qui me déterminât par moi-même; mais le témoignage de mes régens les avait habitués à ne m'en supposer aucun. De ce que j'étais de ces jeunes égrillards qui ne sont pas toujours uniquement occupés de leurs tristes devoirs, ces maîtres m'avaient déclaré atteint et convaincu d'une incapacité totale et perpétuelle. Voilà de leurs oracles rigoureux quand il ne s'agit pas de l'horoscope d'un faiseur de thêmes sans faute, ou d'un écolier appartenant à gens d'une certaine importance, soit par la naissance, par les emplois ou par les richesses; car alors ils n'adoucissent que trop les termes; et quelles en sont les suites? J'ai assez vécu pour en avoir été longtemps le témoin : la plupart de ces héros des classes ont été durant leur vie le rebut de la société; *et secùs*.

Je pensais dès lors assez sensément et assez haut de l'état ecclésiastique pour m'être bien persuadé moi-même et pour avoir également persuadé les autres que ce ne pouvait ni ne devait jamais être le mien. Cela chagrina beaucoup : les familles, tant pauvres que riches, n'aiment rien tant que de voir les enfans s'embarquer dans un genre de vie qui débarrasse d'eux à peu de frais, et qui ne laisse pas d'attirer souvent de la considération,

et presque toujours de mettre à l'aise. Mais mes parens n'étaient pas gens à me blâmer, ni même à jamais oser insister le moins du monde là-dessus. C'étaient de ces bons Gaulois qui, s'il en existe encore, sont le jouet du siècle poli ; on m'entend, je crois : de ces bonnes âmes, devenues aussi rares que ridicules, cent fois plus occupées de leur salut et de celui des leurs, que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire et fortune. Le ciel les en a bénis dans la personne d'un frère que je viens de perdre chez les PP. de l'Oratoire, et qui, pour ses longs travaux comme pour sa piété, meurt honoré des regrets de son illustre congrégation.

Ce saint état donc mis à part, et s'agissant de fixer un peu les irrésolutions du jeune écervelé, on me mit vis-à-vis de *Justinien*, de *Barême* et d'*Hippocrate*, et l'on me dit de choisir. Je le demande à qui m'a pu connaître : étais-je mieux appelé à pas un de ces trois états qu'au premier ? Riant, ouvert, ingénu, sensible et compatissant jusqu'à la faiblesse, élevé dans les principes et sous les exemples de la simplicité la plus franche et la plus naïve, qui pis est, par conséquent, nulle ardeur du gain, pas la moindre étincelle ni d'ambition ni de bonne opinion ; était-ce là des dispositions pour des états dans lesquels on n'entre et l'on ne réussit plus guère qu'autant qu'avec des qualités toutes contraires à celles-ci on a la gloire et la fortune en vue ? Était-ce être

fait surtout pour la finance, dont on m'insinua l'option, j'entends pour la finance telle qu'alors [1] on la pratiquait? car maintenant, ce qu'avec admiration j'apprends au fond de ma retraite, tout est changé de mal en bien; et, malgré le *nos nequiores mox daturos*, tout va de bien en mieux. Le manteau de la saine philosophie s'est étendu, dit-on, sur toutes les conditions, au point que dans celle-ci même, l'urbanité, la rectitude et le désintéressement règnent autant qu'en toute autre; de sorte que nous voilà, grâce au ciel, arrivés à l'âge inespéré où l'on ne peut plus s'écrier qu'en bonne part : *O tempora! ô mores!*

Mis sur les voies et sous la protection d'un des plus excellens maîtres, je vis donc en vain que, né sous le chaume, on pouvait en ce temps-là, par un chemin très court, très facile et très battu, se flatter de vivre un jour sous des lambris dorés, et, de millions en millions, s'élever par degrés jusqu'à mourir gendre ou beau-père de tout ce qu'il y avait de mieux. Tout cela ne me gagna point : deux choses me rebutèrent de cette sorte d'élévation; l'aller et le revenir, la façon d'y parvenir et les désagrémens d'y être parvenu.

La médecine et la jurisprudence me dûrent donc infiniment plus tenter. Tout frivole que

[1] En 1710.

j'étais, je regardais déjà ces arts du même œil que je les vois encore aujourd'hui. Eh! quoi de plus digne de l'homme, en effet, que la science de la nature et des lois? Quoi de plus noble que des emplois dont l'objet est de veiller à la conservation des biens, de l'honneur ou de la vie des citoyens? Né loin des grandeurs et de l'opulence, un homme obscur se peut-il mieux tirer du pair que par l'une ou l'autre de ces deux professions, qui le font également rechercher du peuple, des grands et du prince? Est-il, en un mot, deux plus belles portes ouvertes à des gens de cœur, pour sortir du second néant dans lequel, en les tirant du premier, il a plu, pour ainsi dire, à la Providence de les faire entrer sous la malheureuse enveloppe et le fâcheux titre d'homme de néant?

Mais, 1°. moi médecin! moi qui, par-dessus tous les faibles que je viens d'annoncer, eus toujours celui d'aimer à savoir à peu près ce que je dis, et sans comparaison plus encore ce que je fais, quand surtout il y va, comme il y eût été ici, du plus précieux intérêt de mon cher prochain! Moi, dis-je, oser prendre possession d'un bénéfice à charge de corps! oser exercer un art où le plus grand savoir souvent ne guérit de rien, et dans lequel une bévue, une impéritie, n'exposent pas à moins qu'à commettre un homicide! Prenons que malheureusement l'habitude et le

mauvais exemple m'eussent assez aguerri pour que bientôt je ne me fusse pas beaucoup soucié d'une faute involontaire, dont on ne croit pas avoir un certain compte à rendre à Dieu, aux hommes ni à soi-même; serait-ce donc tout? La roue d'Ixion, le rocher de Sysiphe, sont-ils pires que ce que je considère au-delà? Hé quoi! avoir à soutenir de sang-froid, à combattre, à dissiper sans cesse les tristes visions d'un hypocondre! avoir à calmer les impatiences du vrai malade ou les justes alarmes de l'homme en danger! avoir à répondre aux questions sans nombre d'une famille sensible ou dénaturée qui les environne! avoir, enfin, vingt fois par jour, à laisser de porte en porte et d'un ton décisif, en s'en allant, l'espérance ou le désespoir à la ronde, au hasard d'essuyer à son retour les plus sanglans démentis! Quels dons, quels talens, quel courage ne faut-il pas pour faire d'un si fâcheux rôle son rôle unique et perpétuel? *Gaudeant benè nati!* Pour moi, du premier coup d'œil je reculai d'épouvante; et, franchement, ni la fortune solide et le puissant crédit de nos médecins, ni leur belle sécurité au milieu de tant d'écueils et de dégoûts, ne m'ont pu faire un moment repentir d'en avoir eu peur, et de les avoir évités.

Restait à prendre le parti du barreau; je le pris donc, et ne le pris pas encore sans bien trembler. Cet état, du côté de l'incapacité, n'expose

pas une âme délicate à moins de scrupules que le précédent; car enfin l'avocat, outre la défense des biens de ses concitoyens, a quelquefois encore en main celle de leur vie, et souvent, qui plus est, celle de leur honneur. Une chose me rassurait : c'est qu'ici du moins, outre les principes d'équité naturelle dont tout le monde a sa portion, l'esprit humain a pour second point d'appui l'étude opiniâtre des lois et des coutumes : océan vaste, à la vérité; mer qui, comme les autres, a ses bras, ses détroits, ses courans, ses golfes et ses baies; mais dont l'étendue immense, après tout, n'est pas à comparer à l'abîme impénétrable des règles et des caprices de la nature, qui, tous les jours, au chevet du lit des malades, se joue de la doctrine la plus ferrée et de la plus longue expérience.

Ce qu'il devrait y avoir, à mon gré, de plus rebutant pour un candidat du barreau, c'est que les fruits d'une si belle et si longue étude ne puissent percer ni se recueillir qu'à travers les gravois et les halliers de la chicane. Pour moi, j'avais courageusement franchi toutes ces landes. Déjà je possédais assez joliment *Pérèze*, *Domat* et le *Praticien français*. J'allais enfin débuter, au grand soulagement des curieux bien ou mal prévenus, et tous également impatientés de tant d'apprêts et de précautions, quand un revers de fortune, accablant tout à coup mes pauvres pa-

rens, renversa mes projets et ruina tant d'espérances vaines ou malignes. Devenu, du jour au lendemain, plus à plaindre cent fois que bien des veuves et des orphelins, ce fut à moi à me reposer de leurs intérêts sur d'autres défenseurs, et à ne plus songer qu'à me tirer moi-même d'affaire par tout autre voie; car celle-ci me devenait absolument impraticable, la profession d'avocat étant, ce me semble, trop noble pour être compatible avec le besoin d'un écu. Il y fallut donc ou renoncer ou déroger, et je n'hésitai point; j'y renonçai : en quoi je ne fis pas, à tout prendre, un bien grand sacrifice. Quel regret au fond pourrais-je en avoir, puisque, de la trempe singulière dont je suis, de même qu'à mon premier malade enterré j'aurais cru devoir abdiquer le doctorat, je sens également que j'eusse mis robe, sac et bonnet bas à la première bonne cause que j'aurais perdue. Et à qui ce malheur-ci n'arrive-t-il point?

Quant aux autres métiers, depuis le plus honorable, qui, si l'on veut, est celui des armes, jusqu'au plus abject qu'il plaira d'imaginer, la nature me les avait tous interdits; j'étais né presque aveugle.

En pareil cas, un provincial infortuné, pour cacher sa misère ou pour y subvenir, n'a d'asile que Paris. M'y voilà donc, nouveau débarqué, un peu plus qu'adolescent, sans yeux, sans in-

dustrie, sans connaissances, et non seulement sans protecteurs, mais même entièrement dénué de tout ce qui contribue à s'en procurer. Où voudrait-on que je me fusse pourvu de ces rares qualités? où les aurais-je acquis, ces airs aisés, souples, avantageux, insinuans, seuls capables d'impatroniser le premier sot qui les a partout où bon lui semble de se présenter? Aurait-ce été dans la poussière d'un collége de province? dans la solitude obscure des foyers paternels? dans l'austérité d'une éducation simple, grave et singulière, au point d'avoir voulu me faire passer le chant, la danse, les lectures profanes, toutes sortes de liaisons, en un mot, tout ce qui peut orner le corps et l'esprit, pour des mondanités dangereuses qu'il était bon d'ignorer ou de négliger toute la vie? Quelle école, en comparaison des colléges et des académies de la capitale, d'où le jeune homme, quel qu'il soit, s'introduit gaîment et de plain-pied aux toilettes des hommes et des femmes, va s'asseoir aux grandes tables, figurer sur les bancs d'un théâtre, et tenir la place d'un rayon dans ces cercles appelés *bonnes compagnies*, sources de lumières, de bonnes fortunes et de protections! Hélas! c'était peu d'avoir été privé de ces dernières ressources; je ne savais pas, je ne me pouvais pas douter qu'elles existassent. Qui me les eût indiquées me les eût même indiquées vainement : ou je ne l'en aurais

pu croire, ou cette malheureuse modestie, si naturelle à la jeunesse trop étroitement morigénée, m'en aurait plus écarté qu'approché.

Voilà donc, comme je viens de le dire, ma nacelle, au milieu d'une mer inconnue, le jouet des vents, des flots et des écueils : elle faisait eau de tous côtés; je me noyais, quand la poésie, bien ou mal à propos, me revint à la mémoire. Je m'en saisis comme de la seule et dernière planche que je voyais flotter autour de moi dans mon naufrage. Je sais trop quelle épithète on va donner à cette planche; mais que veut-on? Par inclination, peut-être autant que par extrémité, toute métaphore cessant, j'embrassai l'unique et bizarre espèce de profession dont le début et l'exercice n'exigent outils, chefs-d'œuvre, lettres de maîtrise, avances, degrés, naissance, crédit ni protection. L'on s'établit comme on peut.

Je n'entretiens mon lecteur de si petites choses, et n'ose parler de moi si long-temps, contre la loi du sage, qu'en vue de me justifier humblement devant la société, dont bientôt je me sépare dans un âge avancé, sans avoir eu le bonheur de lui pouvoir être utile ni nécessaire; n'ayant labouré, bâti, calculé, médicamenté, plaidé, jugé, prêché ni combattu; n'ayant rien fait pour elle, en un mot, que des vers; et quels vers encore! des vers, comme on vient de le voir, moins inspirés par Minerve que par la nécessité.

Celle-ci, dit-on, est la mère des arts : c'est donc le nôtre excepté ; car chacun sait où en était le bon homme Horace quand il disait *Ohe*. Et si de la nécessité ou de la poésie l'une des deux doit la naissance à l'autre, je suis payé pour croire que c'est à la poésie que sont dus les honneurs de la maternité. Quoi qu'il en soit, n'ayant contribué qu'en si chétive monnaie à ce que la société a droit d'exiger de tous ses membres, je me trouve à son égard dans un tort qui mérite bien, étant involontaire, qu'en partant, je le diminue par quelques excuses mêlées à mes derniers adieux.

Du reste, si mon esprit, dans sa maturité, se rapprocha des folies de mon premier âge, on ne doit pas douter, après ce que je viens de dire, que ce ne fût bien tristement et dans des idées fort éloignées de celles qui, dans ce premier âge, m'avaient enchanté. Quelle différence en effet entre ce qui ne fut qu'un amusement et ce qui devient une dernière ressource ! N'envisageant pour lors la poésie française que par son vrai côté, j'espérai peu, et présumai encore moins. Quelle carrière à courir en effet sur les pas de tant de grands hommes, qui, par leurs ouvrages inimitables, semblent l'avoir fermée plutôt qu'ouverte à ceux qui les y veulent suivre ! Mais disons tout aussi : plus d'une pensée consolante me soutenait dans ce coup de désespoir. Le goût pour la retraite, les douceurs de l'indépendance, l'in-

nocence d'un métier dont l'exercice, entre mes mains surtout, ne pouvait ni ne devait faire ombrage, envie ni tort à personne; enfin la satisfaction de songer que du moins je saurais, dès les premiers pas, si je m'étais bien ou mal engagé, n'étant guère possible, quelque illusion qu'on se fasse partout ailleurs, de se la faire ici long-temps. Car ici le but se manque ou se touche du premier coup, à ne laisser aucun doute. Au théâtre, une comédie fait rire ou bâiller; une tragédie, pleurer ou rire; dès lors le maître a prononcé, et prononce sans appel; au lieu qu'en tout autre canton des Muses, dans les sciences d'esprit, de mémoire et de raison, dans les hautes et dans les exactes, comme dans les autres, le point de décision, le tort et le droit du savant demeurent à jamais suspendus. Histoire, jurisprudence, physique, morale, une autre science encore sans comparaison plus importante et plus ennemie du problème; tout cela, salles d'armes éternellement ouvertes aux assauts du pour et du contre. Le lecteur et l'écrivain, le professeur et l'étudiant, l'orateur et l'auditoire, le littérateur, son antagoniste, et leurs juges, tout reste en l'air. L'un propose, l'autre objecte, tous veulent opiner. C'est que ce sont de grandes matières qui intéressent le repos ou l'orgueil de l'esprit humain; et dès lors il n'est petit ni grand qui ne veuille intervenir; on com-

bat pour sa dame, pour la souveraine de ses pensées, pour la vérité dont il sied bien à tous, même à des *Sancho Pança*, d'être les *don Quichotte*. D'abord on ne cherchait peut-être d'assez bonne foi qu'à s'éclairer les uns les autres; bientôt la dispute et l'aigreur s'en sont mises, et de toute part ensuite il y est allé de la gloire à n'en pas démordre : aussi ne démord-on plus nulle part. De là, des controverses à perte de vue, qui de sophisme en sophisme jettent les fondemens ténébreux d'un pyrrhonisme universel. Quel supplice pour les amateurs et pour les défenseurs du vrai, mais surtout pour les auteurs qui seraient pressés de savoir s'ils sont à leur place ou non! Chez nous, par bonheur, il ne s'agit que de fables amusantes : le succès de si petites choses ne méritant pas d'exciter la moindre jalousie, et n'intéressant pas plus sérieusement l'amour-propre des juges du camp que le véritable honneur des champions, notre cause se décide militairement, et d'ordinaire assez bien. La récolte, il est vrai, de part et d'autre, est ici proportionnée à la valeur du fonds; la perte et le gain, des deux côtés, sont on ne peut moins considérables; il en revient à nos auditeurs une heure ou deux de divertissement ou d'ennui; à nous, un peu de vent dans la tête, ou de rougeur au front: rien par-delà pour les premiers; mais, pour nous, ce qu'au moins nous en rapportons de

plus, et d'un peu réel, c'est la certitude d'avoir eu tort ou raison de nous en être mêlés; et, sachant ainsi à quoi s'en tenir, pour peu qu'il soit sensé, s'en va d'entre nous content ou corrigé qui veut : perspective qui, selon moi, ne laisse pas d'avoir son agrément.

Mais des perspectives, la plus belle, au gré

Du souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu, [1]

c'était l'idée touchante que je m'étais formée de nos auteurs contemporains, dont, en nouveau confrère, je me réjouissais de rechercher la fréquentation; car je ne devais pas douter qu'elle ne fût délicieuse, l'amour des lettres, ce me semble, supposant une âme et des mœurs pareilles à celles des premiers temps. Me voilà, me disais-je en moi-même, ce que le vulgaire appelle un homme à plaindre. O vulgaire bien plus à plaindre que moi, le serai-je donc en fraternisant avec ce qui te ressemble si peu, avec ce que je conçois de plus rare et de meilleur en ce monde, avec les restes précieux de l'âge d'or? Où se trouveraient-ils, en effet, les restes de ce bel âge, si ce n'est parmi les seules gens qui le dépeignent si bien, et qui sans cesse le regrettent si fort? Enfin, je vais n'être et ne respirer qu'avec le bel esprit, la saine raison, l'aimable candeur, et le désintéressement philosophique.

[1] La Fontaine, fable 108, page 135, édition de 1730.

Quel état ravissant! Comme eux, sans cupidité, sans prétention, sans artifice, puis-je manquer de sympathiser avec eux? Ils seront mes amis et mes protecteurs. Vivent de pareils appuis, et non les riches ni les grands,

> Gens faisant tel bruit, tel fracas,
> Que moi, qui, grâce au ciel, de courage me pique,
> J'en ai pris la fuite de peur. [1]

Ceux-là [2], *doux, benins, modestes, veloutés, d'humble contenance*, sont bien mieux mon fait. Ils m'aideront dans mes tentatives, me relèveront dans mes chutes, me prôneront dans mes succès. L'amour du travail, avec de tels secours, s'il ne me tient lieu de talent, m'en donnera du moins l'apparence, qui souvent mène plus loin que le talent même. Pensant et raisonnant ainsi, je ne craignais, je ne désirais presque plus rien; je pleurais de joie. Cette belle espérance, au sein de la misère, était un rayon de lumière, qui, du plus léger crépuscule en moi, faisait d'avance un bel orient, et déjà de l'espèce d'enfer où j'étais, un paradis terrestre.

Il y eut bien dans tout cela quelque petite erreur de calcul : les riches et les grands (la reconnaissance me force à l'avouer) ont un peu plus fait pour moi que messieurs de l'âge d'or. A tout bon compte revenir. Somme toute, res-

[1] Même fable.

[2] *Ibid.*

tèrent de net, comme je l'ai dit plus haut, quelques plaisirs chimériques, et nombre de maux réels, dont le souvenir m'induisit à composer *la Métromanie*.

Je ne compte pas entre ces maux réels le manque de gloire et de fortune, qui m'a tenu si fidèle compagnie dans tout le cours de ma carrière; j'eus trop mollement l'une et l'autre en vue pour avoir dû me trouver fort sensible à ces deux privations. J'espère qu'on m'en croira facilement quant au mépris de la fortune. Ce mépris est inné dans tout cœur passionné pour la liberté. Être libre et faire fortune, on le sait trop, ce sont deux bonheurs incompatibles; qui veut jouir de l'un, doit absolument lui sacrifier l'autre. Où l'on pourrait donc n'en pas croire aisément ici le poète à sa parole, c'est lorsqu'il tranche encore de l'indifférent pour la gloire, s'entend pour cette gloire de succès passagers et d'honneurs littéraires, si vivement poursuivis par les auteurs, et dont aucun d'eux n'ose parler du ton que je fais, sans se faire aussitôt jeter au nez la fable du *Renard et des Raisins*. En effet, la manie de versifier passant pour un travers, persuaderai-je qu'un travers jouisse d'un des plus solides avantages de la vertu, en soutenant, comme il est pourtant vrai, qu'il se peut suffire comme elle, et seul se servir à lui-même de récompense? Non, je n'y parviendrai point.

Faisons donc mieux; supposons, pour avoir la paix, accordons même, s'il le faut, qu'en moi seul soit rassemblé tout le sot orgueil dont on veut que notre espèce entière soit enivrée; la belle indifférence dont je me pare n'en restera pas pour cela moins naturelle ni moins vraisemblable. Eh! qui ne sait que le sot orgueil, en cas de revers, a des ressources infinies, et que plus il est mortifié, plus il est ingénieux à se forger des motifs de consolation? Or, n'entrevoit-on pas d'ici ceux qui sur l'article de la gloire dont je parle, peuvent s'offrir tout d'un coup à l'esprit d'un auteur présomptueux et mécontent? Le disgracié, dans son chagrin, n'a qu'à se représenter non seulement par quelles voies et sur quels fronts le plus souvent tombent aujourd'hui les couronnes littéraires, mais encore combien de gens célèbres sont morts sans les obtenir. Avec le talent que, sans faute, il aura de savoir altérer un peu le fond des choses à son avantage, il trouvera bientôt de quoi se consoler; et même, sans de grands efforts de raisonnement, de quoi se faire de son propre abaissement un triomphe secret et fondé. Hé bien, me suis-je enfin rendu croyable? Est-on content?

Les seuls et vrais malheurs qui mirent donc, et qui dûrent mettre ma faible constance à l'épreuve, ce sont ceux dont l'oncle menace le neveu, acte III, scène VII, quand il dit :

Tremble, et vois sous tes pieds mille abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

Le poète répond laconiquement :

A ses mœurs.

Réponse de théâtre; bout rimé. Le plaisant bouclier, que les meilleures mœurs du monde à présenter aux traits de la calomnie appuyée sourdement par des rivaux accrédités, malfaisans et rusés! La scélératesse attaquée en opposerait un d'Ajax, où la probité nue n'en aurait jamais d'autres que la négative et les larmes. Irréprochable tant qu'il vous plaira; la perversité qui jura votre perte, de sang-froid, peut-être par passe-temps, le croirait-on? et simplement pour exercer son industrie, n'en sera que plus âpre et que plus subtile à dresser ses machines. Les ressorts jouent; voyons ce qu'ici fera pour vous cette innocence étonnée, peu sur ses gardes, et, comme je dis, moins versée mille fois que le crime dans l'art de se défendre; bien pis, ignorant même le plus souvent qu'elle est accusée, au moment qu'on la flétrit et qu'elle succombe. Le temps, je le veux, dévoile enfin la vérité. On vous réintègre, vous ou votre mémoire. A la bonne heure, quoique toujours trop tard; mais, jusque là, que n'aurez-vous pas souffert pendant que vos bourreaux

auront savouré tranquillement votre affliction? Et n'ont-ils pas encore de reste pour se consoler de la justice qui vous est enfin rendue, la secrète et damnable satisfaction de vous laisser sur le *papier rouge?* Le sage à cela vous crie : Que vous importe? et déclame des merveilles. Mon Dieu! le sage voit les choses de moins près que l'affligé ne les sent! J'en atteste ces victimes reconnues sans tache à la fin d'une vie traînée dans l'humiliation, tandis que leurs persécuteurs triomphans n'en haussaient que plus orgueilleusement la tête et le sourcil.

Que sera-ce donc, pauvre poète, si jadis vous avez donné malheureusement à ces faux inquisiteurs la moindre prise sur vous, par une heure ou deux de feu mal employé dans votre première jeunesse? Ce n'auront pas été, comme on croit bien, des volumes de contes lascifs et dangereux, ni des livres complets de satires mordantes, dont le fiel aura distillé sur l'honneur du prochain, et peut-être sur ce qu'on reconnaît de plus sacré dans ce monde-ci et dans l'autre. Oh! non sans doute : une si prodigieuse dépense n'est pas l'iniquité ni l'ouvrage d'un moment. Ce n'aura même heureusement rien été de comparable à tout cela; rien de satirique, de séduisant ni d'impie; rien que vous ayez ni produit au grand jour, ni même avoué jamais. Qu'aura-ce donc été? Une folie, une débauche d'esprit fugitive et momentanée,

une exagération burlesque, un croquis non moins informe qu'inconsidéré, auquel votre cœur ne doit pas être plus accusé d'avoir eu part, que celui d'un peintre en peut avoir à de légères études d'après le nu; que celui de nos poètes tragiques en eut à l'expression qu'ils donnent aux sentimens affreux de leurs scélérats, et d'un personnage incestueux, perfide, sacrilége ou sanguinaire. Que vous dirai-je, enfin? Ce n'auront été que des rimes cousues presque en pleine table à de la prose qui s'égayait à la ronde sur la fin d'un repas. Folie très blâmable, on ne peut trop le dire ni trop le répéter; mais si courte, qu'en faveur et de l'âge et des circonstances, un sage, un vrai dévot même, n'aurait attendu qu'à peine au lendemain pour passer l'éponge dessus, n'eût-ce été que pour étouffer le scandale à sa naissance. Belle intention! qui n'est pas celle des méchans.

> Périsse le pécheur, et vive le scandale!
> En ces sortes de cas, voilà de leur morale.

Vous vous êtes mis à dos cette peste de la société, qui, sans se soucier de la vertu, sans se donner même la peine de la pratiquer extérieurement, sans la connaître enfin que de nom, s'arme de ce nom si beau, dès qu'il est question de nuire, et l'arbore alors effrontément: semblable à ces pirates, qui, selon la rencontre et le besoin, font usage de tout pavillon. Plus de pres-

cription pour vous. Quarante années de repentir sincère, de mœurs irrépréhensibles, d'ouvrages approuvés et décens; oui, ces quarante années, vis-à-vis de deux heures de fol enthousiasme, ne seront plus pour vous, grâce à la charité de ces honnêtes zélateurs, qu'un moment et qu'un moment perdu.

En effet, au bout de ce temps, quelques succès vous ouvrent-ils passage aux honneurs de votre profession; c'est à ce passage étroit qu'on vous attend. Vous ne le tenterez pas, dites-vous; vous ne rechercherez point ces honneurs, soit par une modestie extrêmement en place, et de peur qu'en les recherchant, par cela même, vous ne les méritiez encore moins; soit par prudence seulement, et pour échapper à la malveillance embusquée. Fort bien; mais à quoi bon si, malgré cette inaction louable ou judicieuse, vous n'échappez point à la bienveillance de ceux qui confèrent ces sortes d'honneurs? Ne vous y fiez pas! Oui, vous dis-je, il peut arriver, par un hasard bien rare, à la vérité, mais non sans exemple, que ces sages, quoique instruits des saillies de votre jeunesse, d'une voix unanime, et de leur propre mouvement, daignent vous appeler entre eux. Plus votre bonheur alors paraît grand, plus votre malheur va le devenir. Au bruit d'une si glorieuse acclamation, l'envie inquiète, éveillée par conséquent avant vous, et

debout la première, se revêt en prude, et vole au tribunal de la vraie piété, trop simple souvent pour n'être pas quelquefois un peu crédule; souvent aussi trop délicate pour n'être pas d'autres fois un peu trop sévère ou trop prompte. Là, votre ennemie,

> Sous le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
>
> MOLIÈRE, *le Tartufe*, acte I, scène VI.

vous dénonce humblement; ouvre en gémissant, et comme à regret, son mémorial scandaleux; y donne à lire sur votre compte deux ou trois lignes presque effacées par vétusté; aide elle-même, en signant, à les déchiffrer; y joint des faits et des écrits supposés; et, de cette sorte, armée à la fois, et d'une lueur de vérité, et d'un nuage épais de mensonges, forte surtout du sommeil d'un accusé qui ne se doute cependant ni de son danger, ni de sa gloire, elle allume la foudre à son aise, et vous écrase en riant. Le beau triomphe! Ne vaut-il pas mieux encore être sous les roues que sur le char?

Mais je m'aperçois que, sans le vouloir, et d'abondance de cœur, tout en déclamant contre la calomnie et la détraction, qui l'une et l'autre m'ont de tous les temps poursuivi sans relâche, j'ai insensiblement fait un factum et conté ma propre histoire. Ce l'est en effet. Qu'on m'y reconnaisse : je l'adopte en rougissant, et la ratifie

dans tous ses points. Aussi bien vient-on de la manifester en l'incrustant assez mal-proprement dans un éloge funèbre de M. le président de Montesquieu, prononcé à Berlin en pleine académie. Ah ! si ce grand homme (qu'on me pardonne ce cri de la nature), si ce grand homme, du haut des demeures célestes où sa belle âme a revolé sans doute, s'intéresse encore aux misères d'ici-bas, on se le doit peindre bien surpris d'avoir été l'occasion d'un écart si bizarre et si peu décent ! Comment ne le désavouerait-il pas avec indignation, lui, la sagesse, l'équité, la politesse et l'humanité même ? lui qui m'honora d'une si constante amitié ! vrai philosophe, qui, malgré mille vertus reconnues et couronnées, ayant essuyé comme un autre les plus vives persécutions, voyait ma faute et ma disgrâce d'un œil si différent de celui de son dur panégyriste ! Cette faute était toutefois de nature à mériter plus d'indulgence de ce dernier que de qui que ce soit ; car enfin

Ce sage qui si haut, crûment et sans détour,
Relève les excès de la gaîté cynique,
Qui du nord au midi va battant le tambour,
Et contant ma disgrâce aux échos d'alentour,
Pour la rendre plus grande en la rendant publique ;
Ce philosophe errant de portique en portique,
A Vénus Uranie a-t-il bien fait sa cour,
Quand sa muse accoucha de la Vénus physique ?
Cette muse, aujourd'hui si grave et si pudique,

Avant d'être sur le retour,
A-t-elle été si pure et si morigénée
Qu'on ne lui puisse rien reprocher à son tour?
Et ne lisons-nous pas dans un livre du jour,
Qu'en demoiselle assez mal née,
Qui de Paphos aimait outrément le séjour,
Elle envia la destinée
Des colimaçons en amour?

Mais, en loyal adversaire, au lieu d'user de représailles en badinant avec un tel agresseur, je prends au contraire fort sérieusement le parti de le seconder, en confessant de tout mon cœur, et pour la première fois de ma vie, la fâcheuse vérité qu'il craignait si fort qu'on ignorât. A vingt ans (mauvais exemple, jeunesse, mais bonne leçon), à vingt ans je tombai dans le court égarement dont je viens de parler, et je le payai cher à soixante. Sans parler de plus d'une grâce accordée sous nos yeux en des cas peut-être plus graves, ne devais-je pas du moins un peu compter sur la double prescription? Puisse enfin cet humiliant et libre aveu, qui d'ailleurs manquait essentiellement au sceau de ma condamnation, achever d'expier une si vieille extravagance! Puisse le regret que j'en eus presque en la commettant, regret que ma vénération pour les bonnes mœurs me fait emporter au tombeau; puisse-t-il me mériter le pardon dans les deux mondes! Du reste, comme il est

très juste, *veniam petimusque damusque vicissim;* je veux dire que de ma part je pardonne aussi très sincèrement tant à mes délateurs qu'à leur suppôt. Ce me serait même une espèce d'ingratitude envers les premiers de conserver le moindre ressentiment contre eux, vu l'heureux tour que l'affaire a pris, grâces, il est vrai, à la noble et courageuse amitié d'un Montesquieu; au puissant crédit d'une dame qui n'en use que pour le signaler par des bienfaits; à la généreuse protection d'un ministre également bien voulu du royaume et du roi; grâces enfin à l'extrême bonté de ce roi, le plus clément, le plus aimé, le plus auguste et le plus admiré des monarques. Quel rare concours de forces et de vertus, nécessaire au salut d'un malheureux, dont un homme ou deux de mauvaise volonté, sans haine particulière, et de gaîté de cœur, avaient médité la ruine! L'oncle a-t-il donc tort de dire à son neveu:

Tremble, et vois sous tes pieds mille abîmes ouverts!

Celui-ci, que je m'étais creusé si follement, n'est pas même si bien cicatrisé, malgré tant de puissance et de bénignité conciliées en ma faveur, qu'il n'en sorte encore, comme on voit, de terribles exhalaisons. Elles ne me suffoquent pas, je respire; mais non si fort à l'aise qu'il ne m'en reste encore un peu d'oppression. C'est ce qui me fit dire dans le temps :

dant le cours des compositions? Qui ne rit de ce que doivent nous coûter ensuite les cérémonies d'une lecture et d'une réception; les corrections qu'on nous demande, et qui nous répugnent peut-être avec raison; les pas qu'il faut faire, les ménagemens sans nombre qu'il faut avoir à la distribution des rôles? L'un dédaigne le sien, l'autre envie celui de son camarade. Est-ce du tragique? l'actrice en faveur, à qui vous présentez le sceptre, vous dira majestueusement : « Que M. un tel (désagréable au public) soit « prince, ou cherchez vos princesses. » Dans le comique, tout de même : « Que mademoiselle « une telle, vous dit fièrement l'Hector ou le « Sganarelle en vogue, fasse la soubrette, ou « cherchez vos valets, etc. etc. etc. » Que faire? L'auteur eût-il la réputation d'un Corneille, le crédit d'un Molière, la force d'un parterre, il faut qu'il cède ou qu'il laisse tout là. En est-il aux répétitions? autre galère. « Ce rôle-ci est « trop long, celui-là trop court. » On vous rogne l'un de pleine autorité; on vous force d'allonger l'autre. N'est-ce pas être logé chez cet hôte inhumain qui, faisant coucher les passans dans son lit, les tiraillait ou les tronquait par la tête ou par les pieds, selon qu'ils étaient plus ou moins longs que ce maudit lit, et qui ne cessait d'accourcir ou d'étendre que l'homme et le lit ne fussent de niveau? Tel est à peu près le

traitement que reçoivent nos pièces. Quel ensemble, après ces dislocations et ces démembremens faits à la hâte, veut-on qu'il reste d'un corps organisé par des années de travail et de réflexions? Plus d'un bon ouvrage pourrait bien y avoir péri. La toile enfin se lève, et ce sont ici les grandes angoisses. Pour se les peindre, on n'aura qu'à passer au monologue par où s'ouvre le cinquième acte. Cependant, d'un rôle mutilé, d'un autre défiguré, de celui-là mal su, de celui-ci joué à contre sens, du *ferment* d'une cabale, d'une *lubie* du parterre, de tout cela, joint à nos propres fautes, résultent assez naturellement des chutes; et de ces chutes, mille beaux complimens de condoléance de la part de gens qui seraient bien fâchés d'en avoir d'autres à nous faire. Ne soyons guère moins contens qu'eux; car, si par hasard nous eussions réussi, mieux nous eût valu peut-être cent fois avoir essuyé les disgrâces du théâtre que celles qui nous eussent ailleurs été machinées par l'envie active et souterraine. Nous ne laissons pas de nous rembarquer tous les jours du milieu de ces dégoûts, et de bien d'autres que je tais, parce qu'après tout, avec un peu d'ardeur, de verve ou de virilité, le *Métromane*, sans un grand fonds de philosophie, les oublie ou les brave aisément.

A travers ces milliers d'épines, avant que de finir, j'en distinguerai seulement encore une,

qui, pour n'être pas tout-à-fait si *poignante* que celles dont j'ai parlé d'abord, ne laisse pas d'incommoder étrangement la marche de tout honnête écrivain. J'en ai touché quelque chose dans la préface de ma Pastorale. Ce sont les allusions indécentes, et les applications dangereuses que la sottise, le libertinage ou la malignité savent tirer de nos productions les plus mesurées; écueil d'autant plus à craindre que, vu la tournure des esprits du jour, il devient de plus en plus inévitable à la circonspection la plus en garde; et circonspection dont on nous doit tenir d'autant plus de compte, que tandis qu'il n'y a qu'à perdre, à plus d'un égard, en tâchant d'éviter cet écueil, nous voyons sur les cheminées, les toilettes et le théâtre même, qu'il y a tout à gagner, d'une certaine façon, à le heurter de pleine proue, la corruption, exercée à tourner toujours la décence en ridicule, ne manquant jamais, par le même principe, d'applaudir à la licence ouverte. Et c'est un abus qui fut de tous les temps:

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Le mal ne se soutient qu'en détruisant le bien,
Et ne détruit le bien qu'en soutenant le mal.

Mais nous manquent à jamais tous suffrages, plutôt que jamais nous en méritions un seul, ni l'obtenions à pareil prix!

D'après un sentiment si juste et si naturel, à

force d'attention, je m'étais flatté d'être parvenu à mettre ces *hourets de haut nez* en défaut, du moins quant aux applications. J'avais espéré l'impossible. Je fus relancé, et relancé par les aboyeurs dont je me devais le moins défier, parce qu'étant ceux dont justement je m'étais défié le plus, j'avais pris, pour leur échapper, les meilleures mesures que je pouvais prendre. On en va convenir.

En conservant à mon poète quelques uns des petits ridicules essentiels à la profession, je n'en avais pas moins fait un jeune homme bon, franc, généreux, brave et désintéressé. C'était, je crois, pour le temps où j'écrivais, se précautionner assez bien contre le danger des applications. Personne aussi ne s'avisa d'en faire : mon poète, aux yeux de tous, resta l'unique original de son espèce. Seulement deux ou trois jeunes auteurs, alors plus ou moins célèbres, persuadés que parler d'un bon poète c'était devoir les montrer au doigt, jugèrent à propos, pour fixer sur eux les regards, de se compromettre un peu, en s'honorant beaucoup, et se plaignirent tous à l'envi qu'ils étaient visiblement personnifiés dans M. de l'Empirée. *Me peut-on méconnaître à ce trait malin?* disait l'un; *et moi, à celui-là?* criait l'autre. C'était, pour ainsi dire, à qui s'arracherait la prétendue insulte des mains; ou plutôt, comme j'ai dit, à qui voulant bien partager avec ce personnage quelques travers très excu-

sables, donnerait superbement à entendre qu'il était l'aimable original en entier : comme si le peintre, avec un grain de leur bonne opinion en tête, n'eût pu s'écrier aussi de son côté : *Anch' io son poeta*, et revendiquer ou s'appliquer à titre égal, la part bonne ou mauvaise qu'ils prétendaient avoir à son tableau ! Mais fussé-je plus poète cent fois qu'eux et moi nous ne le sommes, à Dieu ne plaise que jamais j'eusse, à leur place, osé me plaindre ou me parer d'une si glorieuse ressemblance ! Le caractère moral de M. de l'Empirée l'emportant sur notre prétendu mérite littéraire, autant que la belle âme l'emporte sur ce qu'on veut bien appeler bel esprit, se plaindre ici de la *personnification*, c'est moins se plaindre que se glorifier ; c'est moins jouer le rôle d'un homme offensé, que celui d'un *fier-en-fat*. Cela dit une bonne fois, je me repose de mon apologie auprès des complaignans, sur leur modestie, ou sur le secret témoignage de leur conscience.

Véritablement, voyant avec chagrin que dans tous les temps, et chez toutes les nations, les poètes en général étaient livrés à la risée du public par les poètes mêmes ; et de plus les voyant taxés, par ce public, de bien des vices qui sont, quoi qu'en puisse dire le beau monde, pires que des ridicules, j'avais pris à tâche de présenter sur la scène un poète qui, sans sortir de son caractère singulier, fût une fois fait de façon à nous

relever d'un préjugé si peu favorable; un poète tel qu'il y en eut sans doute, et qu'il y en peut avoir encore; un poète enfin, lequel après qu'on a dit :

On peut être honnête homme et faire mal des vers,

pût faire aussi dire et penser,

Qu'en faisant bien des vers on peut être honnête homme.

J'eus seulement grand soin d'éviter le ton de la nouvelle comédie, qui, tristement guindée sur les échasses de la morale, n'aurait pas manqué de nous régaler ici d'un poète grave et rengorgé, d'un pédant hérissé de ces trivialités édifiantes auxquelles on applaudit en bâillant, et qui ne passent en effet guère plus à l'âme des spectateurs, qu'elles n'ont l'air de venir de celle de l'auteur. Je crus donc devoir m'y prendre tout d'une autre façon. M. de l'Empirée, honnêtement fourni des ridicules de son état, ne laisse pas d'être leste, gai, doux, sociable et galant; qualités engageantes, qui, jointes aux essentielles, en le rendant agréable et divertissant, ont eu le bonheur d'intéresser pour lui jusqu'à m'attirer des reproches d'avoir négligé sa fortune au dénoûment. Du moins l'aristarque de ce temps-là le veut-il ainsi persuader. *On est fâché*, dit-il [1], *de lui voir prendre congé des spectateurs, pauvre et déshérité*. Peut-être ce qu'il donne ici pour le sentiment général, n'est-il que le sien particu-

[1] Observations sur les écrits des modernes, Lettre 175.

lier ; et certes en ce cas, il y aurait à me féliciter d'avoir su l'attendrir : mais ne serait-ce pas, aussi bien que son sentiment particulier, une critique déguisée, qui m'avertit que, selon lui, je renvoie les spectateurs mécontens ? A quoi je réponds qu'il faut savoir mieux entrer dans le caractère des gens, quand on veut décider de leur bonheur ou de leur malheur. Si le journaliste eût voulu s'abaisser ou s'élever jusqu'à l'âme d'un vrai poète, dont, sans en avoir les talens, je conçois très bien la rare façon de penser, il n'eût pas eu, ou plutôt il n'eût pas affecté une commisération que celui-ci ne demande point. Il se trouve fort bien comme il est. Que M. l'abbé Desfontaines, avant de publier ses observations et son extrait, n'avait-il parcouru la brochure un peu moins légèrement que de coutume ! M. de l'Empirée l'aurait avant moi redressé là-dessus en vingt endroits ; entre autres, quand il dit positivement *que sa vertu se borne au mépris des richesses, etc.* et ailleurs :

Ce mélange de gloire et de *gain* m'importune.
On doit tout à l'honneur, et rien à la *fortune*.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.

Ou si, pressé par le jour de la vente, il n'eut que le temps de faire transcrire les huit ou neuf pages de vers dont il nourrit sa feuille, et dans lesquelles même ceux-ci se trouvent sans qu'il y

ait pris garde, du moins pouvait-il d'un coup d'œil apercevoir ces deux derniers de la pièce :

> Vous, à qui cependant je consacre mes jours,
> Muses, tenez-moi lieu de *fortune* et d'amour.

Faute de cela, il se laisse entraîner à sa façon de penser, laquelle a trop influé sur son raisonnement. Voilà les écrivains périodiques. Sérieusement et par état occupés de ce qu'ils appellent le *solide*, ils n'ont garde de concevoir ni de soupçonner l'héroïsme ou la folie du vrai poète, qui, vis-à-vis de la misère pense, en parlant de sa muse, comme, vis-à-vis d'un avenir menaçant, en parlant de son fils, pensait Agrippine : *Moriar, modò regnet*. Quel soin en effet prirent de leur fortune le *divin* Homère, l'*immortel* Plaute, le *grand* Corneille, le *délicieux* La Fontaine, etc.? Furent-ils pour cela des objets de pitié? pas plus que la mémoire des Midas de leurs temps et des nôtres n'est digne d'envie.

Je ne dois pas finir sans dire un mot du personnage singulier de *Francaleu*, et d'une partie de son rôle, ni sans bien marquer la distinction qu'il faut faire de ce personnage, en entier de mon imagination, et de son rôle qui, renfermant un événement du temps, semblerait par là démentir l'attention que j'eus d'écarter toute application maligne. Voici quel fut cet événement.

Un homme d'esprit, de talent et de mérite, s'était diverti pendant deux ou trois ans, au fond

de la Bretagne, à nous donner le change, en publiant tous les mois dans les Mercures, des pièces fugitives en vers, sous le nom supposé d'une mademoiselle *de Malcrais de la Vigne*. La mascarade avait parfaitement réussi. Ces pièces ingénieuses et joliment versifiées, en droit par conséquent de plaire déjà par elles-mêmes, ne perdaient rien, comme on peut croire, à se produire sous l'enveloppe d'un sexe dont la seule et charmante idée suffit pour disposer les cœurs à la complaisance, et les esprits à l'admiration. La Sapho supposée fit donc honneur et profit à ces Mercures. Elle triompha au point que la galanterie bientôt mit pour elle en jeu la plume de plus d'un bel esprit qui vit encore, et qui, s'il écrivait jamais son histoire amoureuse, nous soufflerait assurément cette anecdote. Ils rimèrent des fadeurs à mademoiselle de Malcrais. Elle, de riposter; l'intrigue se noue; les galans prennent feu de plus en plus; tout allait le mieux du monde, au gré du public amusé; et la comédie n'était pas pour finir si tôt, si notre poète breton, ayant ri ce qu'il en voulait, et désirant jouir de sa gloire à visage découvert, n'eût précipité le dénoûment en venant mettre le masque bas à Paris. Il y perdit peu sous les yeux du public, qui, désabusé sur le sexe, ne rabattit presque rien de ses éloges; en cela plus sage et plus équitable que nos beaux esprits, chez qui la chose se passa bien différemment, lorsqu'en leurs ca-

binets, où peut-être ils étaient à polir encore un madrigal pour mademoiselle de Malcrais, on la leur vint annoncer. Grand cri de joie ! La plume tombe des mains; les portes s'ouvrent à deux battans; on vole au-devant de la Muse, les bras en l'air, que.... d'ici l'on voit s'abaisser brusquement à l'aspect de M. des Forges Maillard. La politesse, après un court éclaircissement, eut beau les relever pour en venir à la froide accolade, la barbe du poète y piqua si fort, qu'on ne la lui pardonna point. Il faut dire aussi la vérité : certaine espérance frustrée met de bien mauvaise humeur. On ne se souvint pas que M. des Forges Maillard eût seulement fait un bon vers en sa vie. Les talens et les éloges tombèrent avec le cotillon. Voilà, s'écrie ici Francaleu, dans la même situation que ce poète aussitôt méconnu que démasqué :

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
L'ouvrage est peu de chose, et le nom seul fait tout.

Apostrophe qui tous les jours serait bien de mise en plus d'un cas. Suivons celui-ci. De bonne foi, était-ce une aventure à dérober au plaisir public, sur un théâtre d'où nos mauvais sérieux (car il en est pour le moins autant que de mauvais plaisans) n'ont que trop banni le plaisir et la joie? Pouvais-je imaginer jamais une scène plus comique et plus du ton de mon sujet? Je la produisis donc, mais avec l'attention de ne la produire que sous le jeu d'un personnage dépouillé de tout

ce qui pouvait faire tourner les yeux sur le poète estimable à qui nous la devons d'original, ni sur quelque autre que ce fût. Plutôt que de manquer à cette bienséance, j'aimai mieux pécher à mon escient contre les bonnes règles de la comédie, qui n'admet que des caractères tels que la société chaque jour en présente sur la scène du monde. J'en forgeai de ma tête un qui vraisemblablement n'exista jamais; un bon homme qui se plaît à faire de méchans vers, les sachant tels, et ne les faisant que pour son amusement, et que pour celui de ses amis qui s'en divertissent. Aussi le critique observateur ne manque-t-il pas son coup : *C'est*, dit-il fort bien, *un Mécène bourgeois, un riche et vieux rimailleur, qui, connaissant distinctement son impertinence, et la confessant hautement, forme un caractère purement idéal et sans exemple.* J'ai donc très bien pris mes mesures pour ne compromettre personne. Aussi Francaleu, non plus que mademoiselle de Malcrais, n'est qu'un fantôme qui n'entraîne aucune application. Ainsi la partie du rôle relative à l'événement du jour ne se peut nommer qu'une réalité encadrée dans une chimère.

Qu'un fait public et tout arrangé comme celui-là, mis sur le théâtre, fasse grand honneur à l'imagination du poète, je ne le dis pas; mais que nous devions être jaloux aussi de nous tout devoir à nous-mêmes, jusqu'à dédaigner de nous accommoder quelquefois, en passant, d'un inci-

dent qui se trouve heureusement sous la main, et que n'eût peut-être jamais créé cette imagination, ce n'est pas non plus mon sentiment. Qu'importe au plaisir public d'où lui viennent ses sources? et que fait tant à notre gloire, après tout, le mérite de l'invention? Tels auteurs à qui ce don ne fut que médiocrement départi en ont vu, du haut des nues, d'autres qui le possédaient supérieurement, ramper bien au-dessous d'eux; n'eussé-je à citer que Malherbe et Saint-Amand, que Racine et Thomas Corneille. Pour moi, je prétends si peu me targuer ici de ce don particulier, qu'au contraire je n'entends qu'à regret appeler souvent le sujet de cette pièce, une pointe d'aiguille sur laquelle on s'étonne, dit-on, que j'aie entrepris d'élever un édifice de cinq actes. Oui, loin de me prévaloir de l'erreur ou du compliment, j'en reviens au début de cette préface en la finissant. L'édifice fût-il mieux étoffé cent fois, des seules recoupes l'architecte en élèverait un bien supérieur à celui que, taillant en pleins matériaux, présente ici le maçon. Enfin, je le répète : sous la plume d'un auteur tel que celui du *Misanthrope*, la *Métromanie*, sans en être plus longue ni moins régulière, contiendrait à coup sûr une fois plus, et mille fois mieux.

PERSONNAGES.

FRANCALEU, père de Lucile.
BALIVEAU, capitoul, oncle de Damis.
DAMIS, poète.
DORANTE, amant de Lucile.
LUCILE, fille de Francaleu.
LISETTE, suivante de Lucile.
MONDOR, valet de Damis.

La scène est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maison de plaisance, aux portes de Paris.

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maison des champs me paraît un bon gîte.
Je voudrais bien ne pas en décamper si vite :
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui pour moi tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connais-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR, revenant.

On m'a pourtant bien dit : chez monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Vous jouez chez vous la comédie ?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor, qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connaître.

MONDOR.

Illuminations, bal, concert ?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice ?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.
Damis doit être ici ; chaque mot me le prouve.
Quand le diable en serait, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ses habits, son état, sa façon ?

MONDOR.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre, non :
Car, selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face à chaque instant s'élargit ou s'allonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès.
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé, qui vit en volontaire ;
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire ;
Qui va, vient, veille, sue, et, se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien ;
Au surplus, rassemblant dans sa seule personne
Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne :
Misanthrope, étourdi, complaisant, glorieux,
Distrait.... ce dernier-ci le désigne le mieux ;
Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles,
S'approchant pas à pas d'un ha-ha qui l'attend,

Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poètes ?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc ?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien :
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe, et montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche. Il est à rêver là-bas dans ces bosquets.
Mais vas-y seul : on vient ; et je crains les caquets.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

DORANTE ici ! Dorante !

DORANTE.

Ah, Lisette ! ah, ma belle !
Que je t'embrasse ! Hé bien, dis-moi donc la nouvelle !
Félicite-moi donc ! Quel plaisir ! L'heureux jour !
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour !
De la chose, avant moi, tu dois être avertie.
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?
Que je vais.... que je puis.... conçois-tu ?... Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si monsieur vous trouvait ? Songez donc où vous êtes ;
Y pensez-vous, d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès....

DORANTE.

Bon ! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près !
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je ?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manége,

Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh ! je le sais bien, moi. Mon père m'idolâtre :
Il n'a que moi d'enfant : je suis opiniâtre ;
Je le veux ; qu'il le veuille : autrement (j'ai des mœurs),
Je ne lui manque point ; mais je fais pis : je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a....

DORANTE.

Qu'il y renonce.
Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre père ose en appeler ?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si....

DORANTE.

Finis, de grâce, et laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un père ?
Le nôtre y voudra-t-il consentir ?

DORANTE.

Je l'espère.

LISETTE.

Moi, je l'espère peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti....

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle ?

DORANTE.

Ah ! laisse là ta peur.
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois : c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement,
Une idole du Nord, une froide femelle,
Qui voudrait qu'on parlât, que l'on pensât pour elle ;
Et, sans agir, sentir, craindre, ni désirer,
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime ! Elle, avoir une intrigue !
Y songez-vous, monsieur ? Fi donc ! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,

Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdûment ces vers passionnés,
Que votre ami compose, et que vous nous donnez;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle
Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi! Mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Hé bien, je mentirai; mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime?
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté!
Un trait pouvait m'y faire aisément reconnaître;
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Hé non, vous dis-je, non! Vous auriez tout gâté.
L'indifférence incline à la sévérité.
Il fallait bien d'abord préparer toutes choses,
De l'empire amoureux lui déplier les roses,
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir;
Surtout quand un amour, qui n'est plus guère en vogue,
Y brille sous le titre ou d'idylle, ou d'églogue.

Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légères,
Ou tout le jour assis aux pieds de leurs bergères,
Et, couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore.
Damis se lève exprès chez vous avant l'aurore.

LISETTE.

Damis ?

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas ;
Et sa rencontre ici tout franc ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empirée ?

DORANTE.

Oui. Son talent chez nous lui donne aussi l'entrée.
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peuplus que ma mère, et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons là son églogue.

DORANTE.

Ah ! soit : je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connaît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici l'amour des vers est un tic de famille.
Le père, qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il peut me demander la raison qui m'attire.

LISETTE.

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.
Désirez de jouer avec nous. Justement,
Quelques acteurs nous font faux-bond en ce moment.

DORANTE.

Oui-dà, je les remplace, et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire.
Il s'agit de cela maintenant. Après quoi....

DORANTE.

Voici notre poète. Adieu. Retire-toi.

SCÈNE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine....

DAMIS, sans l'écouter.

Non ! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici ;
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit....

DAMIS, interrompant continuellement Dorante.

De vous faire une églogue ; elle est faite.

DORANTE.

Eh, n'allons pas si vite !...

DAMIS.

Oh ! mais faite et parfaite.

DORANTE.

Je le crois....

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

TAYLOR INST. OXFORD

DORANTE.

D'accord....

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE.

Laissons ; je vous demande....

DAMIS.

Oui, du noble et du tendre.

DORANTE, perdant patience.

Non! du tranquille.

DAMIS, tirant ses tablettes.

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh! j'en jugerais mal.

DAMIS.

Mieux qu'un autre. Écoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crîrai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS lit.

Daphnis et l'Écho, dialogue.

Daphnis.

DORANTE, à part.

Au diable soient l'écho, l'homme et l'églogue!

DAMIS, avec emphase.

« Écho, que je retrouve en ce bocage épais.... »

DORANTE, d'une voix éclatante.

Paix! dit l'écho. Paix! dis-je, une bonne fois, paix!

Sinon....

DAMIS.

Comment, monsieur? Quand pour vous je compose....

DORANTE.

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, reprenant sa volubilité.

Ode? épître? cantate?

DORANTE.

Aie!

DAMIS.

Élégie?

DORANTE.

Hé bien!

DAMIS.

Portrait? sonnet? bouquet? triolet? ballet?

DORANTE.

Rien.
Mon amour se retranche au langage ordinaire,
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, resserrant ses tablettes.

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté que ce jour encor vous avez eue.
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, avec émotion.

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimerait, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poète est prompt à s'enflammer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE, à part.

(haut.)

Je le crois mon rival. Quelle est votre bergère?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, monsieur, sans doute....

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour?

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE, à part.

(haut.)

Ah! c'est Lucile! Oh ça,
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrais.

DORANTE.

(à part.)

A qui tient-il ? Son froid me tue !

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

Pourquoi ?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE, à part.

(haut.)

C'est elle. Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtraient donc vos feux ?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE, bas.

De son goût pour les vers ! Mon infortune est sûre :
Mais n'importe ; feignons, et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? D'où vient tant d'*aparté ?*

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez; me voilà prêt. Que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrais un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourrait me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.
Vous êtes mon ami; ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque faible on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;
De s'être en cheveux gris avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et malheureusement, ce qui vicie abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Tout le premier lui-même il en raille, il en rit.
Grimace! l'auteur perce, il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire; et, pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie;
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,

Et, charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

DORANTE.

Oh! je suis patient; je veux lasser votre homme,
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairais fort, sans sa muse funeste,
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste.
Heureux, quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas!
Voilà ma pièce au diable, et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc?

FRANCALEU.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé, l'autre aux eaux, l'autre mort.

C'est bien prendre son temps !

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

FRANCALEU.

Je croyais célébrer le retour de ma fille.
A grands frais je convoque amis, parens, famille;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant;
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant?

DAMIS, froidement.

Certes, les trois sujets étaient bons; c'est dommage.

FRANCALEU.

Quelle sérénité ! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, si l'on n'enrage aussi?

DAMIS.

C'est que je vois, monsieur, bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

FRANCALEU.

Et l'amant?

DAMIS, présentant Dorante.

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE, à Francaleu.

Vous me voyez, monsieur, tout prêt à vous servir.

FRANCALEU, à Damis.

Il a d'un amoureux tout-à-fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure.

FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité;

Et peut-être monsieur ne l'a jamais été.
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Éprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre.

DAMIS, avec un rire malin.

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'épouser.

DORANTE, outré.

Ma situation sans doute est peu commune;
Et je sens en effet toute mon infortune.

FRANCALEU.

Bon, tant mieux! vous voilà selon notre désir.
Venez; et, croyez-moi, vous aurez du plaisir.

(Il sort avec Dorante.)

DAMIS, seul.

J'ai beau le voir parti, je ne m'en crois pas quitte.
Mais, grâce à l'embarras qui l'occupe et l'agite,
Sain et sauf, une fois, j'échappe à mon bourreau.

FRANCALEU, revenant.

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'achève de brocher une pièce en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

(Il s'en retourne.)

SCÈNE V.

DAMIS, seul.

Et je n'armerais pas contre ce guet-à-pens?
Ce devrait être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue et l'achève et le serre.
Partons.

SCÈNE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, rendant une lettre à Damis.

Ah! grâce au ciel, enfin je vous déterre!
Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours entiers;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau vos visions cornues;
Que, cherchant quelque rime, et lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Clou.

DAMIS, resserrant la lettre qu'il a lue.

Oh, oh! bon gré, mal gré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Écoutez donc, monsieur : ma foi, prenez-y garde:
Un beau jour....

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aise. Après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connaître;
Et dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquais encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille;
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute. Comment donc aurais-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui, j'ai depuis huit jours imité mes confrères.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères;
Et parmi ces messieurs c'est l'usage commun,
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'est donc?

DAMIS.

De l'Empirée;
Et j'en oserais bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée? Oui-dà! n'ayant, sur l'horizon,

Ni feu ni lieu qui puisse allonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien.
Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne,
Que le corps ici-bas souffre qu'on l'accompagne.

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi,
Puisse régler sa marche, et disposer de soi ?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles :
Tout le monde voudrait nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu,
Par un impertinent que je connaissais peu.
C'est lui qui me présente ; et, dupe du manége,
Je sers de passe-port au fat qui me protége.
On tenait table encore. On se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens : j'entre en verve, et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres;
J'ai le vol si rapide et si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd après moi dans les cieux :
Et c'est là qu'à grands cris je reçois des convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives....

MONDOR.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule en un quart d'heure à ce lieu de plaisance,

Où je ris, chante et bois : le tout par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance, soit. Mais vous ne savez pas?...

DAMIS.

Et quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau....

DAMIS.

Heim?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse....

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux, dont votre sort dépend,
Qui du bien qu'il vous veut sans cesse se repent;

Prétendant sur son goût régler votre génie;
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici!
Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déjà que, vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignait, et que, dans vos rubriques,
Vous nommez entre vous licences poétiques.
Ah, monsieur! redoutez son indignation!
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre âme est bien dure.

DAMIS, lui donnant un papier.

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR, refusant de le prendre.

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermonneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR, secouant la tête.

Bon! de l'honneur!

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,

Et qu'avec celui-ci vous les paîrez très mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs; et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute, et qui les congédie.
Je suis las de jouer pour vous la comédie,
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste,
Que leur cour vous talonne et vous suive à la piste;
Tirez-vous-en vous seul, et voyons une fois....

DAMIS, lui tendant le même papier.

Tu me rapporteras le Mercure du mois;
Entends-tu?

MONDOR, le prenant.

Trouvez bon aussi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amène.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR, sortant.

Oh bien, vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR, revenant.

Les paîrez-vous ?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Et de quelle monnaie ?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, à part.

Ouais ! serait-il en fonds ?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, à part.

Morbleu ! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au répétiteur ?

MONDOR, d'un ton radouci.

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A la lingère ? à l'hôte ? au perruquier ?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur?

MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

A l'aubergiste?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi?

MONDOR, faisant d'humbles révérences.

Monsieur....

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur....

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse....

DAMIS.

De ma patience!

MONDOR.

Oui : je vous demande excuse.
Il est vrai que.... le zèle.... a manqué de.... respect;
Mais le passé rendait l'avenir très suspect.

DAMIS.

Cent écus, supposons. Plus ou moins, il n'importe.

Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix ?

DAMIS.

Oui; de l'argent, de l'or, qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille,
J'ai concouru partout : partout j'ai fait merveille....

MONDOR.

Ah ! Si bien que Paris paîra donc le loyer ;
Rouen, le maître en droit ; Toulouse, le barbier;
Marseille, la lingère, et le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non; ne doutons de rien; et sur un fonds meilleur,
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS.

Sans doute, et sur un fonds de la plus noble espèce.
Le Théâtre français donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas!
Autre espoir....

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable....

MONDOR.

De cette incomparable, après, qu'espérez-vous ?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.
Demain.... Où vas-tu donc, Mondor ?

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout à coup suis-je indigne de l'être ?

MONDOR.

C'est que l'air est, monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air ? Es-tu fou ?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi, tu n'es pas sage. Hé quoi, tu te révoltes
A la veille, que dis-je ? au moment des récoltes !
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi),
Rassemblons en un point de précision sûre,
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déjà le paîment est certain.
Ce soir une partie, et l'autre après demain.
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente !

Vois naître tour à tour, de nos feux triomphans,
Des pièces de théâtre et de rares enfans !
Les aiglons généreux, et dignes de leurs races,
A peine encore éclos, voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier,
Le tragique au second, le lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-poëme ; elle, que son roman :
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule ;
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme ;
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme ;
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, lui faisant prendre enfin le papier.

Pars.
L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une pièce affichée, une autre dans la tête ;
Une où je joue, une autre à lire toute prête :
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du temps perdu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'heureux tempérament ! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire ; enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore, et que tout de nouveau
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date.
Convenez-en : pendant l'intervalle écoulé,
La Parque à la sourdine a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout : joueur, amant, convive,
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers.
J'en fais même comme eux.

BALIVEAU.

Comme eux ?

FRANCALEU.

Oui.

BALIVEAU.

Quel travers !

FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux ; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poète à la douzaine ;
Mais en dépit d'eux tous, ma muse, en tapinois,
Se fait dans le Mercure applaudir tous les mois.

BALIVEAU.

Comment ?

FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne ;
Et le masque femelle agaçant le lecteur,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

BALIVEAU, à part.

Il est devenu fou !

FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure ?

BALIVEAU.

Jamais.

FRANCALEU.

Tant pis, morbleu, tant pis ! bonne lecture !
Lisez celui du mois ; vous y verrez encore
Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est ; mais le benêt s'abuse,
Jusque-là qu'il me nomme une dixième muse,
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi, j'ai par un sonnet riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable !
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?

BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous poète! eh, bon Dieu! depuis quand? Vous!

FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne saurais vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;
Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin, je veux chez moi que tout chante et tout rie.
L'âge avance, et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurais fixer le temps ni les désirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente;
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre : *l'Indolente.*
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,
Qui ne ferait chez vous de moi qu'un trouble-fête.

FRANCALEU.

Et quelle affaire encore?

BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait par ses écarts mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avais conçu la plus haute espérance;
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.

Pour achever son droit, n'est-ce pas une honte ?
Il est depuis cinq ans à Paris, de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas,
Endetté, vagabond, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrais-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
Ne connaissant personne, et vous sachant ici,
Je venais....

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci.

FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

FRANCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

BALIVEAU.

Un rôle ! à moi ?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

BALIVEAU.

C'est tout de bon?

FRANCALEU.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon ?

BALIVEAU.

Soit. Mais....

FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

BALIVEAU.

Je l'avoue.

FRANCALEU.

Assez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop.

FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

BALIVEAU.

Avec raison.

FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

BALIVEAU.

Hé fi! que dirait-on?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

BALIVEAU.

Un capitoul!

FRANCALEU.

Hé bien?

BALIVEAU.

La gravité!...

FRANCALEU.

Sottise!

BALIVEAU.

Ma noblesse, d'ailleurs....

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU, lui faisant prendre le rôle.

Tenez, tenez.

BALIVEAU.

Quoi! je serais venu?...

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paîra donc....

FRANCALEU.

Oui, oui; j'en suis garant.
Demain on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent.

BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre.
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu; car il est temps de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude;
Et là, gesticulant et braillant tout le soû,
Faire un apprentissage en vérité bien fou.

SCÈNE II.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle; et toi, Lisette, es-tu contente?
Tu voulais un beau rôle, et tu fais l'Indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux :
Tâche à la copier; tu ne peux faire mieux.
Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien;
J'ai sa taille, j'aurai son geste et son maintien;
Enfin, je veux si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnaisse à la fadeur du rôle;
Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, monsieur, excusez; mais vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une âme.

FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer.
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer!

Le danger vole autour de la simple colombe;
Et sans lumière, enfin, le moyen qu'on ne tombe!
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connaître, applaudir, condamner.
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle intéressé:
Mais, me regardât-on comme un père insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente;
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse;
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît; je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le poète?

FRANCALEU.

Au contraire; c'est lui
Que je préférerais à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

FRANCALEU.

Hé bien, j'en ai de reste.
J'aurai fait un heureux: c'est passe-temps céleste.
Favorisant ainsi l'honnête homme indigent,

Le mérite une fois aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-temps à craindre,
Qui rendrait votre fille extrêmement à plaindre.

FRANCALEU.

Et quel?

LISETTE.

C'est que son choix pourrait tomber très bien
Sur tel qui sur une autre aurait fixé le sien;
Et pour lors il serait moins aisé qu'on ne pense
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCÈNE III.

FRANCALEU, DORANTE, *écoutant sans être vu que de Lisette*; LISETTE.

FRANCALEU.

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous?

(*Dorante redouble ici d'attention.*)

FRANCALEU.

On dit, à propos, que le drôle....

LISETTE.

Je vous en avertis, il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,

Très positivement songez donc à l'exclure.

FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas ; tu peux en être sûre ;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, se présentant devant Lisette.

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non ; j'écoute, j'admire, et je me tais. Courage !

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment installé !

LISETTE.

Installé ? Tout des mieux ; j'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace !
Quoi ! tu peux, sans rougir, me regarder en face ?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserais-je les yeux ?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux ?

LISETTE.

Eh! c'est le coup de maître.

DORANTE.

Il est bon là!

LISETTE.

Sans doute.
Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grâce, fais-moi voir....

LISETTE.

Oh! qui va rondement
Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte était jurée.
Je trouve en mon chemin monsieur de l'Empirée.
Il aime; il a su plaire: oui, je le tiens de lui.
J'ignorais seulement quel était son appui;
Mais sans voir ta maîtresse, il osait tout écrire,
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osais rien dire;
Et ta bouche infidèle, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntais le déclarait l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poète?

DORANTE.

Oui, perfide.

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle! Ainsi je l'ai donc bien servi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi?

Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient?
Et quand enfin.... Allez! je ne sais qui me tient....

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

DORANTE.

Encore? A quoi d'heureux peut-elle préparer?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes;
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes
Pour ce qu'on nous permet un dégoût triomphant;
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisait dans Lucile?

LISETTE.

Oh! que non! L'indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du père,
Si je ne les seconde en duègne sévère.

DORANTE.

Hé bien, les yeux fermés je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience.

LISETTE.

Dans un quart d'heure au plus je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas,
Tenez; dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE, hésitant.

Quel supplice !

LISETTE.

Désirez-vous ou non qu'on vous rende service ?

DORANTE.

L'éviter !

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah ! que c'est à regret !

(Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que, par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer, au moment qu'il paraissait tenté d'aborder.)

SCÈNE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

Voila, mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable, autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis; je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connaître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avais comme vous à choisir,
Celui-là, je l'avoue, aurait la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galans le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi! sans yeux pour eux tous? On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire,
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déjà fait?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir, ni ne le connais même.
Mon père le désigne; il défend que je l'aime :
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh! non.

LUCILE.

Mais devait-on, sachant mon caractère,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur,
Et de l'obéissance, où m'eût suffi l'humeur?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber;
Et sur lui seul, enfin, mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

LUCILE.

C'est celui qui joûra l'amoureux dans la pièce.

LISETTE.

C'est celui qui joûra....

LUCILE.

Quel air d'austérité !

LISETTE.

Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire ?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi ?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence était un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu ? C'est là celui que l'on excepte ?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connaître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;
Et, sûre de l'aveu d'un père complaisant,

Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que depuis un mois de lui vous avez lu
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi? ces vers que je lis, que je relis sans cesse....

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! Quelle délicatesse!
De plaisirs et de jeux quel mélange amusant!
Que sous des traits si doux l'amour est séduisant!
L'auteur veut plaire, et plaît sans doute à quelque belle,
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre....
D'une autre! Mais j'y songe : et s'il était la vôtre?
Vous riez? Et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étaient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui, je vous reconnais traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet.... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empirée approche, un livre en main.

On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée ;
Et mon âme jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE, seule.

Bon ! ce préliminaire est, je crois, suffisant ;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCÈNE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

LISETTE, ai-je un rival ici ? Qu'il disparaisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non ; tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis ; donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître ? Ah ! tout beau ! j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE, s'en allant.

La belle avance!

MONDOR, courant après.

Écoute!

LISETTE.

Oh! je n'ai pas le temps.

SCÈNE VII.

DAMIS, seul, le Mercure à la main.

Oui, divine inconnue! oui, céleste Bretonne!
Possédez seul un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour, où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
Je désertais ces lieux, et volais où vous êtes.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendans, on vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, se croyant toujours seul.

Si, comme je le crois, ma pièce est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira;

J'en eus un qui vous plut. L'univers le saura.

(Il donne à Mondor du livre par le nez.)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te savait là? dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutais? Hé bien! raille, blâme, conteste:
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois; je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouïr,
Je ne me repaissais que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinait guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil!
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucîrais.
Celle-ci seule a tout ce que je désirais.

De ma muse elle seule, épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudrait en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux, peut-être!
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître,
Comme à l'Observatoire un savant sait les cieux;
Et vous-même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami! Va, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un favori des muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresserait d'ici-bas son télescope en vain.
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence;
Et par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage,
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu;
Et, de grâce, en français mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille;
Élégance, fraîcheur, et beauté sans pareille;
Taille de nymphe....

MONDOR, regardant aux loges.

Après. Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderais-tu d'une femme ainsi faite?

MONDOR.

La peste!

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu! je le crois bien, puisqu'il n'existait pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez?

DAMIS.

Très fort.

MONDOR.

D'honneur?

DAMIS.

A la folie!

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie?

DAMIS.

Oui, je l'aimais avec autant de volupté
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente;
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.

La mienne était bergère et nymphe tour à tour,
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve,
Et, comme tu crois bien, fidèle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons?

MONDOR.

C'est qu'on pourrait vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide;
Et je ne pus tenir à l'appas du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah! que j'ai bien pour elle exercé mon génie,
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre?

DAMIS.

Non.
La fierté, la naissance et le rang de la dame,
Renfermaient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurais-tu fait pour t'en être aperçu?
Elle-même elle était aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment, un amour de si légère espèce
Pourrait prendre son vol bien par delà l'altesse.

DAMIS.

N'en doute pas, et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons, que fait ce que nous sommes?
L'astre du jour se lève, il luit pour tous les hommes;
Et le plaisir commun que répand sa clarté
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends : tout vous est bon; rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais;
Et vos rivaux, monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux! A l'autre.

DAMIS.

Hélas! en ce moment encore,
Je revois son image, et mon esprit l'adore.
Pour la dernière fois tu me fais soupirer,
Divinité chérie! Il faut nous séparer.
Plus de commerce! Adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!
L'union était belle. Et que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose;
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers; et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS.

Les ducats?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais qu'à cela ne tienne:
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin, tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bon homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon homme?

MONDOR.

Oui, monsieur; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non; foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon! ne voilà-t-il pas encore un quiproquo!
De qui parlez-vous donc, monsieur?

DAMIS.

D'une Sapho;
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulières;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille?

DAMIS.

A Quimper-Corentin?

MONDOR.

A Quimp....

DAMIS.

Oh! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci! L'espérance est saine et bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers.
Elle a douze fois l'an réponse de la nôtre;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS.

Nulle part. A quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez ?

DAMIS.

Sans doute; pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'était un monstre?

DAMIS.

Oh ! tais-toi, tu m'excèdes.
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui ; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure ?

DAMIS.

Le messager des dieux, lui-même; le Mercure.

MONDOR.

Oh, oh ! bel entrepôt, vraiment, pour coqueter !

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR lit.

SONNET *de mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper en Bretagne, à monsieur* cinq Étoiles....

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq Étoiles.
Oui ! qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif, et l'Hippocrène à sec,

Si ma lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée !

MONDOR.

Je respecte, monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicanerait, franchement aurait tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant....

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir et voyez en elle la Bretonne....

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultait sa servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre et que l'on ne voit pas.
Aussi-bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déjà dans mon cerveau roule un épithalame,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au net,
Et donner au Mercure en paîment du sonnet.
Muse, évertuons-nous ! Ayons les yeux sans cesse
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse !

Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons;
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.

(Il va s'asseoir à l'écart.)

MONDOR, seul.

Quelle tête! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCÈNE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS, à l'écart et sans être vu.

DORANTE.

A cet aveu si tendre, à de tels sentimens
Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens;
A tout ce que j'ai craint, madame; à ce que j'ose:
A vos charmes enfin, plus qu'à toute autre chose,
Reconnaissez que j'aime; et réparez l'erreur
D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
Père équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais enfin là-dessus qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire;

Et si dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir près de moi ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu; rien ne m'est plus facile.
Mais parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur?

LUCILE, tirant des vers de sa poche.

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur:
Je l'avoue, et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, apercevant Damis.

On nous écoute!

LUCILE.

Eh! c'est monsieur de l'Empirée!
Lisons-les lui ces vers; il en sera charmé.

DORANTE, à part.

Est-ce lui, juste ciel! ou moi, qu'elle a nommé?

LUCILE, à Damis.

Venez, monsieur, venez, pour qu'en votre présence
Nous discutions un fait de votre compétence;
Il s'agit d'une idylle où j'ai quelque intérêt;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs les poètes
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.

Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec madame on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez; et s'il m'arrive
Quelque distraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire, élégante et fleurie,
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.

(Damis lui présente la main, qu'elle accepte au moment que Dorante lui présentait aussi la sienne.)

DORANTE, seul.

Est-ce un coup du hasard ou de leur perfidie?
Voyons. Il faut de près que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, ramassant des tablettes.

Quelqu'un regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.
(Il les ouvre.)
« Épithalame. » Ah, ah! j'en reconnais le maître.
J'y pourrais bien aussi développer un traître....
Lisons.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée en confidente habile,
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Hé bien! quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête

Achève de lui bien assurer sa conquête !
Je l'aimais, l'adorais, l'idolâtrais; mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle;
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur,
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avais, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble....

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses grâces m'ont charmé, mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non; mais j'aurais voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi! qu'elle eût dit : « Monsieur, je suis folle de vous;
« Je voudrais que déjà vous fussiez mon époux? »
Mais oui; c'est avoir l'âme assurément bien dure
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu;
Comme je témoignais la plus ardente envie

D'entendre mon arrêt, ou de mort ou de vie,
Elle m'a répondu : (dirai-je avec douceur?)
« L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur. »
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'idylle,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne sais;
Mais elle a mis mon âme à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance;
Elle a lu, malgré moi, l'idylle en sa présence.
C'était me démasquer. Sous cape il en riait,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifiait!
Le serais-je en effet? Serait-ce lui qu'on aime?
Me joûraient-ils tous deux? me joûrais-tu toi-même?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons! Rendez grâce, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offensé se ferait bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur!
Dit-elle. Encore un coup, je n'en suis point l'auteur.
Supposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie,
Où donc est encor là le grand sujet de joie?
Je jouis d'une erreur, et j'aurais souhaité
Une source plus pure à ma félicité;
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime,

Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même !

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès !
Hé, monsieur ! y faut-il regarder de si près ?
Qu'importe du bonheur la source, fausse ou vraie ?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poète était encor douteux ;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile sans cesse il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule avec son valet je te trouve à l'écart.
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
Quels étaient vos complots ? D'où vient paraître émue ?
Réponds.

LISETTE.

Tout bellement ! vous prenez trop de soin ;
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épîrai si bien aujourd'hui.... Prends-y garde.
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant, allons voir, en les feuilletant bien,
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCÈNE III.

LISETTE.

M'ÉPIER ! doucement ! ce serait une chaîne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah ! c'est peu d'être injuste ; il ose être importun !
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

QU'AS-TU donc tant à faire
Avec ce cavalier, qui ne semble chez moi
S'être impatronisé que pour être avec toi ?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante, et qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui ni trop comment s'y prendre.

FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur de l'Empirée? Il aura plaisanté;
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirais quelque chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh! bien, bien! double joie en ce cas pour le nôtre!
Je mortifirai l'un et satisferai l'autre.
L'autre aussi bien m'a plu, comme il plaira partout.
Il a tout à fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire, et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun!

FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire;
Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc si tôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette

Pour être, sous les siens, plus libre et moins distraite.

FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Va. Je me charge moi....

SCÈNE V.

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU.

Ah ! c'est vous. Comment va la mémoire?

BALIVEAU.

Ma foi,
Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose;
Pour s'y résoudre, il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin, mon rôle est su; voyons, que faut-il faire?

FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai. Débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme en France opérer des miracles;
Nos palais devenir des salles de spectacles;
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.

BALIVEAU.

Je ne le cache point; malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance :
C'est le parfait rapport, qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un père austère et sans faiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse....
Le vieillard à mon gré parle comme un Caton;
Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde;
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde.
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venait répéter avec vous?

BALIVEAU.

Je voudrais que ce fût déjà fait.

FRANCALEU, appelant ses valets.

Holà! hée!
Que l'on aille chercher monsieur de l'Empirée.
(à Baliveau.)
Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paraîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues :
Soyez comme quelqu'un qui tomberait des nues;
Car c'est l'esprit du rôle; et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort, ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux

Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable ; et j'espère....

SCÈNE VI.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, à Damis.

MONSIEUR, voilà celui qui fera votre père :
Il sait son rôle. Allons, concertez-vous un peu ;
Et tout en vous voyant commencez votre jeu.
(à Baliveau, voyant son profond étonnement.)
Comment diable ! A merveille ! à miracle ! courage !
Personne ne joûra mieux que vous du visage.
(à Damis.)
Vous avez joué, vous, la surprise assez bien ;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, à Francaleu.

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

FRANCALEU.

Adieu donc : aussi bien je fais languir quelqu'un.
(à Damis.)
Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon, car voilà votre maître.
(frappant sur l'épaule de Baliveau.)
Bravo ! bravo ! bravo !

SCÈNE VII.

BALIVEAU, DAMIS.

BALIVEAU, à part.

Le sot événement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement!
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle! c'est vous? Et vous êtes des nôtres?
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu....

DAMIS.

Voici qui paraît drôle.
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom, *monsieur de l'Empirée?*
Sied-il dans ton état d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,

Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire,
Et que de nos débats le public n'a que faire.

BALIVEAU, levant la canne.

Coquin! tu te prévaux du contre-temps maudit....

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connaît point chez nous de primauté.

BALIVEAU, à part.

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, gaiment.

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils....

BALIVEAU, à part.

J'ai ri; me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous, un père....

BALIVEAU.

Eh, oui, bourreau! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnaissance;

Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;
Me suffire à moi-même, en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au temple de mémoire.

BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh, malheureux! crois-moi: fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent le bon sens autorise,
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau!

BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile;
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète?
De ce dernier la gloire est durable et complète.

Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les loix.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte; et mes talens, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant si tôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes:
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau, je choisis le théâtre;
Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
Et pour juges, mon siècle et la postérité.

BALIVEAU.

Hé bien, porte plus-haut ton espoir et tes vues.
A ces beaux sentimens les dignités sont dues.
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,

Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS.

Non : mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux, et le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est sans doute éminent:
Mais presque tout consiste au mépris de la vie;
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds!
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu me confond,
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
Ma vertu donc se borne au mépris des richesses;
A chanter des héros de toutes les espèces;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms et le mien, des injures du temps.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!
On m'ignore; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux!

BALIVEAU.

Quelle étrange manie! et dis-moi, misérable!

A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS.

Hé bien, voyons le rang que le destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avaient les leurs, en débutant;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoûras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnaient à leur aise où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance;
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux;
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

BALIVEAU.

Va, malheur à toi-même, ingrat! cours à ta perte!
A qui veut s'égarer, la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'était préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avais tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.

Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugemens fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourrasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer!
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Égayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quels tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordans sur les quais sont semés!
Déjà dans les cafés tes projets se répandent.
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu sur leur scène avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli!

DAMIS.

Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?
Hé bien, tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle;
Que de ton vivant même on admire tes vers:
Tremble! et vois sous tes pas mille abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.

On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS.

A ses mœurs.

BALIVEAU.

A ses mœurs? Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs ainsi que des outrages?

DAMIS.

Oui; de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

BALIVEAU.

Et comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scène aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce.
Je suis un malheureux; mon oncle me renonce;
Je me tais : mais l'erreur est sujette au retour;
J'espère triompher avant la fin du jour;
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

BALIVEAU.

Quoi! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle
Que ce soir, aux Français, l'on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu
Que de son bon ami vous êtes le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

BALIVEAU.

Volontiers.

(à part.)

A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu! qu'entre quatre murailles.

SCÈNE VIII.

DAMIS, seul.

Il ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment!
La scène est théâtrale, unique, inopinée:
Je voudrais pour beaucoup l'avoir imaginée!
Mon succès serait sûr. Du moins, profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablettes?
La perte, pour le coup, serait des plus complètes.
Tout à l'heure à la main je les avais encor.
Ah! je suis ruiné! J'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pièces commencées,
Caractères, portraits, maximes et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade eût fait battre des mains!
Que j'ai regret surtout à mon épithalame!
Hélas! ma muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport venait de l'ébaucher!
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher?

SCÈNE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah, monsieur! secourez les Muses attristées!
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi; cherchons-les : aidons-nous!

DORANTE, les lui rendant.

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir....

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer;
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! un ami la propose!
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause?

DORANTE.

Hé fi! l'air ingénu sied mal à votre front;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité, j'ignore....

DORANTE.

Quoi, monsieur! que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains....

DORANTE.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi!

DORANTE.

Vous. Plus je souffrais, plus je vous voyais rire....

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révélait un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non; mais de la noirceur de cette âme cruelle,
Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux,
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit depuis un mois s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe.
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs;
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre....

DORANTE.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante !

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille;
Et je vois....

DORANTE.

Oh ! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en est trop ! A vous-même un mot eût pu vous rendre;
Je ne le dirais plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourrait nous voir de la maison.
La place pour nous battre ici près est meilleure.
Marchons !

SCÈNE X.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU, prenant Dorante par le bras, et ne le lâchant plus.

Eh! venez donc, monsieur; depuis une heure
Je vous cherche partout pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, monsieur?

FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, à part.

Autre esprit à l'envers!

FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a près de vous rendu ce bon office?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, à Damis.

C'est vous qu'elle veut servir.

FRANCALEU.

Lui?
Il voudrait qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, à Damis.

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien; l'envie! Oui, c'est un envieux,
Qui voudrait sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortais encore à vous entendre.

DORANTE, bas, à Damis.

Vous osez m'attester?

DAMIS, bas, à Dorante.

Je songe à votre amour:
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

FRANCALEU.

On me voudrait pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez, et qu'il admire; il ne saurait mieux faire.

DORANTE, bas.

Tu crois m'échapper. Mais....

DAMIS, à Francaleu.

D'autant plus que monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

FRANCALEU, tirant un gros cahier de sa poche.

Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie;
Et pour cela d'abord je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvait pour lui venir plus à propos.

FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS, bas, à Dorante.

Dès que vous le pourrez, songez à disparaître.

Je vous attends.

FRANCALEU, à Damis.

Et vous, vous n'en voulez pas être?

DORANTE, au même, s'efforçant de faire lâcher prise à Francaleu.

Je ne vous quitte point.

DAMIS, à Francaleu.

Monsieur, excusez-moi,
J'aime : et c'est un état où l'on n'est guère à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.

(Il s'en va.)

DORANTE, voulant courir après lui.

Par la même raison....

SCÈNE XI.

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU, le retenant ferme.

Laissez, laissez, de grâce.
Il en veut à ma fille; et je serais charmé
Qu'il parvînt à lui plaire, et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh, parbleu! qu'il vous aime, et vous et vos ouvrages!

FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages!

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles!

FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, et plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez pour lui différer d'un moment?

FRANCALEU.

Non; qui satisfait tôt satisfait doublement.

(Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes. Dorante s'évade, et Francaleu continue sans s'en apercevoir.)

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.

(Il déroule son cahier, et lit.)

LA MORT DE BUCÉPHALE.

(Se retournant, et ne trouvant plus Dorante.)

Où diable est-il? Comment!
On me fuit! Oh, parbleu! ce sera vainement.
Je cours après mon homme; et s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape;
Et, bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma pièce jusqu'au bout.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MONDOR, LISETTE, habillée pour jouer, et tirant Mondor après elle d'un air inquiet.

MONDOR.

A quoi bon dans le parc ainsi tourner sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyais pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épiait.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voilà bien sot!

MONDOR.

Qui?

LISETTE.

Le trait certe est piquant.

MONDOR.

Quel?

LISETTE.

Quel, qu'est-ce, quoi, quand, qui? l'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille;
Dorante.

MONDOR.

Hé bien, Dorante?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,
Ainsi que tu croyais m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue,
Près de toi, l'un vaut l'autre; et surtout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc: il nous guette, il pétille;
Il se glisse, et nous suit le long de la charmille.
Moi, qui du coin de l'œil observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparais toujours.
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour long-temps en défaut,
Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferais encor pis, si je pouvais pis faire.
De ces cœurs défians l'espèce atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux;
Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh, parbleu! ce n'est pas le faible de mon maître.
Au contraire, il se livre aux gens, sans les connaître,
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui,
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire
Disent qu'il s'y prenait en brave cavalier;
Et, pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coure.
Le bel esprit en nous n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas, telles gens, tel patron;
Et dès que je le sers, peut-il être un poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étais ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais, à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse?

MONDOR.

Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchait ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,

Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paraît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentirait de les avoir suivis;
Envers et contre tous, je protége Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon maître le supplante;
Car, étant né poète au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déjà l'aime et l'estime.
Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime;
Et je porte un billet, à ce père adressé,
Qu'après s'être battu sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtrait de jour en jour.
Il saura là-dessus le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement d'avance.
J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat:
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue, et c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis, ils se sont même entretenus long-temps,

Et s'étaient séparés l'un de l'autre contens,
Lorsque, dans cet esprit, soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Qui coulera ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poète et sa fortune!
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettrait père et fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un temps que l'honneur me reproche.
Adieu. Que devant nous tout s'abaisse en ce jour,
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

SCÈNE II.

LISETTE.

Telle gloire le peut couronner.... J'ai beau dire,
Dorante pourrait bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil, et mettons-nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU, à Lisette, qu'il ne voit que par derrière.

LUCILE, redoublez de fierté pour Dorante;
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle; et je défends cela
Tout net! Entendez-vous, ma fille?

LISETTE, se tournant, et faisant la révérence.

Oui, mon père.

FRANCALEU.

Ah!
C'est toi, Lisette?

LISETTE.

Hé bien, c'est moi, je tiens parole.
Lui ressemblai-je assez? Joûrai-je bien son rôle?
L'œil du père s'y trompe; et je conclus d'ici
Que bien d'autres tantôt s'y tromperont aussi.

FRANCALEU, à Damis.

Admirez, en effet, comme elle lui ressemble!

LISETTE.

Quand commencera-t-on?

FRANCALEU.

Tout à l'heure; on s'assemble.
Cependant, va chercher ta maîtresse, et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a sur son compte imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle?

DAMIS.

Sur un malentendu, pour une bagatelle.

FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourrait m'être permis;
Mais je suis sans rancune; et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui, n'écoutant prière, avis ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis à bon droit haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;

Et sans le temps, les pas et les soins qu'il y faut,
J'aurais été poète onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur; il a son caractère.
Je lui croyais du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi; cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque, en un mot, et qui me choque au point,
Que chez moi, sans ma pièce, il ne resterait point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bon homme avec qui vous jouez,
Plaît-il? Que vous en semble? Excellent! Avouez.

DAMIS.

Admirable!

FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle!
Heim? comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

FRANCALEU.

Pour un mois avec nous il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne saurait faire un meilleur acquêt.

FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

FRANCALEU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? daignez m'en éclaircir.

FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres?

DAMIS.

Un fat
Avoûrait que la cour fait de lui quelque état;
Et, passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croirait lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un poète à la cour est de bien mince aloi;
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire, on y songe à l'utile;
Ou, si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi, je n'oserais vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

FRANCALEU.

Ma parole en ce cas sera donc mal gardée;
Car je comptais sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu,
Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, vivement.

Oh! je le servirai, si ce n'est que cela;
Et mon peu de crédit ira bien jusque là.

FRANCALEU, voulant rentrer.

Non, non, laissez. Parbleu! j'admire ma sottise.

DAMIS, l'arrêtant.

Quoi donc?

FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît!

FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi.

FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serais très fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu! laissez-moi faire; ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encore.

FRANCALEU.

Oh! non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant
Si votre homme ce soir, ce soir même est content?

FRANCALEU.

Ce soir? Ah! sur ce pied, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, monsieur, on dirait, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même?

FRANCALEU.

Sans doute; et j'ai raison. L'oncle me fait pitié;
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas;
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devrait faire enfermer avec le libertin
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.
Vous riez; mais je parle en père de famille.

SCÈNE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

Que je me déshabille.

FRANCALEU.

Quoi ! la pièce....

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'acteurs ?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquait que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

FRANCALEU.

Quoi donc ?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs ni d'auditoire.

FRANCALEU.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Tout défile et vole vers Paris.

FRANCALEU.

Désertion totale?

LISETTE.

Oui, pour avoir appris

Que ce soir on y joue une pièce nouvelle,
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah! j'en suis.

LISETTE.

L'heure presse, et tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage! A quoi bon cette brusque sortie?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie.

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre;
Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la pièce que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous
De soins très sérieux remplira ma soirée..

FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole;
Et la pièce nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

(Il s'en va.)

DAMIS, à part.

Oui-dà, c'est bien s'y prendre!

SCÈNE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, à part, ayant examiné Damis attentivement durant le cours de la scène précédente.

Un peu de hardiesse!
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce.
Faisons qu'il se trahisse : il en est un moyen.
(haut.)
Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnait juste; et votre attente est vaine,
Car la pièce est mauvaise, et sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine?

LISETTE.

Oui; cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non; mais c'est ce que mande un connaisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connaisseur, dont le goût est si fin....

LISETTE.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrais bien savoir sur quelle conjecture?

LISETTE.

Sur ce qu'hier chez lui l'auteur en fit lecture.

DAMIS, riant.

Chez lui! l'auteur! hier!

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours....

DAMIS, à part.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours!

LISETTE, à part.

Je le tiens!

DAMIS.

C'est Alcippe! oh! c'est lui, je le gage,
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur, tout est de sa portée:
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée;
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit;
Et l'événement seul toujours le contredit.
(à Lisette.)
Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur?

LISETTE.

Non, monsieur; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe en tout ceci n'a rien à démêler.
Moi seule je mentais; et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(Elle veut sortir.)

DAMIS, la retenant.

Lisette!

LISETTE.

Hé bien?

DAMIS.

De grâce!... Étourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement!

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Hé, ne me faites pas ce déplaisir sensible!
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.

D'un secret tout entier la charge est trop pesante :
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié ;
Si vous réussissez, je consens à me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus, car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien, en ce cas-là, monsieur, je me tairai.

(Dorante, du fond du théâtre, les voit et les écoute.)

DAMIS, baisant la main de Lisette.

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.

SCÈNE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, bas, apercevant Dorante, et lui tournant brusquement le dos.

Le jaloux nous surprend ; le voilà furieux :
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

DORANTE, se tenant à trois pas derrière elle.

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle était la promesse, et quel est cet espoir.
Mais ce que l'on aurait de la peine à comprendre,
C'est que cette promesse, et si douce et si tendre,

Reçue à la même heure, et presque au même lieu,
Mot à mot dans ma bouche ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, madame, adieu! Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais.

(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

LISETTE, bas.

Donnons-nous à notre aise ici la comédie;
Car il va revenir.

(Elle s'assied à l'un des coins du théâtre, en face du parterre, et lève l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.)

DORANTE, croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue; et sans avancer.

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé, presqu'au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi, d'un vain espoir y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes?
Me dire, en paraissant prête à verser des larmes:
« Dorante! ou je fléchis mon père, ou de mes jours,
« A l'asile où j'étais, je consacre le cours!»
Quels étaient vos desseins? Répondez-moi, cruelle!
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle
Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, et ne pas en perdre un?

Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire!
Mais, hélas! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès long-temps, est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé;
Et quand vous me disiez que j'en étais la cause,
Quand vous me promettiez bien plus que l'amour n'ose,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole; on ne l'a tantôt que différée,
Et ma rage, à vos yeux, l'aurait déjà tirée;
J'attaquais devant vous le traître en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche!
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche;
Repentez-vous ou non de m'avoir outragé;
Vous ne me verrez plus que mort, ou que vengé.

LISETTE, effrayée.

Dorante!

DORANTE, à part.

Je m'arrête au cri de l'infidèle!
Elle tremble, il est vrai: mais pour qui tremble-t-elle?
N'importe: je l'adore; écoutons-la. Parlez.
(se rapprochant.)
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejetons le passé sur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper:
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah, Lucile! ai-je pu si tôt perdre le vôtre?

Vous me haïssez!

LISETTE, tendrement.

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre!

LISETTE.

Hé non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fîrai-je?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Hé bien, je n'en veux plus douter. Ne sais-je pas
Que l'infidélité, surtout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime, au fond, qu'une faiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.

(Il s'approche enfin d'elle tout transporté.)

Je vous pardonne donc, et même vous excuse.
Lisette est contre moi, Lisette vous abuse;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, sans mettre bas encore l'éventail.

Il est vrai.

DORANTE, se jetant à ses genoux, et lui prenant la main.

C'est assez! Mon âme satisfaite....

SCÈNE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, haut, du fond du théâtre.

VEILLAI-JE ou non? Dorante aux genoux de Lisette!

LISETTE, baissant enfin l'éventail et se levant.

Lui-même, et qui me fait fort joliment sa cour.
(à Dorante.)
On vous prend sur le fait, monsieur, à votre tour.
Songez à bien jouer le rôle que je quitte;
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin, concevez-vous combien vous vous trompiez?

DORANTE.

Je croyais en effet, madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitait, croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour, si doux dans ses peintures,
Je vous restitûrais un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh! quel autre, à ma place, eût pu se contenir?

LISETTE.

Je vous devais cela, monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Hé quoi, Dorante, après mille et mille assurances,

Qui tout à l'heure encor passaient vos espérances,
Le reproche et l'injure aigrissaient vos discours,
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruise; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étaient pas bien fondés.
Je surprends mon rival....

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma faiblesse autorise à tout craindre,
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse,
Et rompe entre nous deux un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Entendons-nous, de grâce! encore un coup, madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, si j'eusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serais pas digne de vous aimer.
Devais-je voir en paix....

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie?
Ainsi, l'amour jamais doit n'être satisfait;
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait?

Vos vers m'en avaient fait tout une autre peinture.
Juste sujet pour moi de crainte et de rupture!
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix,
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté....

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie!
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie;
Je ne recueillerais de mes soins les plus doux
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étais promise!
Lisette, je t'ai crue; et toi seule, tu m'as....

LISETTE, à Dorante, voyant pleurer Lucile.

N'avez-vous point de honte?

DORANTE.

Eh! ne m'accable pas.
Tu sais mon innocence. Apaisez vos alarmes,
Lucile, retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois pour moi doit vous parler.
L'amour est défiant quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime
De ces vers qui vous ont mérité mon estime;

De votre propre idylle, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se montre, et non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cède au remords qui me presse.
Du moins vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassurait si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime;
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venaient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous!

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi?...

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon âme,
J'inspirais le poète, en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenait faiblement!
Et que le bel esprit est loin du sentiment!
Mais cet art vous amuse; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux, et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû?
Et ma sincérité m'aurait-elle perdu?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,

Dorante; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étais indifférente, et je ne le suis plus;
Et je sens que sans vous je le serais encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE, à Dorante.

Trève de beaux discours ! il est temps que j'y pense.
De par monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler !

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous; rentrez, madame, je vous prie :
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore en me quittant,
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCÈNE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avait tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue ; à présent il peut lire,
Je l'écoute, ou plutôt, sans cela, je l'admire,
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le nîra.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire :
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chute des pièces ?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire ? Oui ; pour un j'en sais trois.

LISETTE

Courez les ameuter pour aller aux François,
Sur ce qui se joûra faire éclater l'orage.
La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le père de Lucile y vient d'aller....

DORANTE.

Tu veux....

LISETTE.

Ah ! j'en serais d'avis. Faites le scrupuleux !
Damis ne l'est pas tant, lui ; car à votre père
Il a de votre amour écrit tout le mystère.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager ? Et sur quoi ?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres !
Une pièce tombée, il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir ?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait ; rien ne l'arrête :
Il lui donne sa fille ; et croirait aujourd'hui
S'allier à la gloire en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah ! tu me fais frémir ; et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

SCÈNE X.

LISETTE, *seule.*

Ah, ah ! monsieur l'auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens ; vous écrivez sous main ;
Vous avez du manége ; et votre esprit superbe
Croit déjà sous le pied nous avoir coupé l'herbe !
Un bon coup de sifflet va vous être lâché ;
Et vous savez alors quel est notre marché.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DAMIS, seul.

Je ne me connais plus aux transports qui m'agitent!
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi:
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures;
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie,
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé;
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions qui toutes, dans mon cœur,
Font naître également le trouble et la terreur.
(regardant à sa montre.)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je sèche, je me meurs. Quel métier! J'y renonce.

Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe;
Car enfin, c'en est fait, je péris si je tombe.
Où me cacher? où fuir? et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur, qu'on viendrait de flétrir?

(après quelques momens de silence et d'agitation.)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCÈNE II.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, à Damis.

Hé bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fîrez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur? J'avais donc tort tantôt de vous prêcher
Que, lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher?
Voilà pourtant, voilà la nouveauté.... flambée!

DAMIS.

(à part.) (haut.)

Et mon sort décidé! Je respire. Tombée?

FRANCALEU.

Tout à plat.

DAMIS.

Tout à plat ?

BALIVEAU.

Oh ! tout à plat.

DAMIS, froidement.

Tant pis.

(à part.)

C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

BALIVEAU.

Sifflée, et resifflée.

DAMIS.

Et le méritait-elle ?

BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

FRANCALEU.

Celui-ci pourrait bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être pour cela taxé de suffisance :
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce, en effet,
Au tintamarre affreux qu'au parterre on a fait ?
Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale ;
Mais jamais il n'en fut ni n'en sera d'égale.
La pièce était vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim ! des nuées !
Cependant, à travers les brocards, les huées,

Le carillon des toux, des nez, des *Paix là, paix!*
J'ai trouvé....

BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu! je le maintiens, j'ai trouvé.... telle rime....

(à Damis, qui l'écoutait avidement, et qui ne l'écoute plus.)

Oui, telle rime digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur, avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme;
Et de n'exercer plus un talent suborneur;
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est s'il eût réussi qu'il pourrait vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ses rivaux et leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désemparer,
Qu'il ne les force même à venir l'admirer.
Le nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage;
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers:
Et pour y triompher, il y faut des revers.

Ce sera de l'exquis ; c'est moi qui le promets ;
Et je défirai bien la cabale d'y mordre.

BALIVEAU, s'emportant.

Parlez : aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre ?

FRANCALEU.

Eh ! tranquillisez-vous, soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même, ce soir.
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.
Et, tenez, son retour va vous tirer de peine ;
Car je gagerais bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ? qui ?

FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

BALIVEAU.

Plaît-il ?

FRANCALEU.

Êtes-vous sourd ? Cet homme de mérite.

BALIVEAU.

Monsieur de l'Empirée ?

FRANCALEU.

Et qui donc ?

BALIVEAU.

Quoi ! c'est lui,
Dont le zèle pour moi sollicite aujourd'hui ?

FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître ;
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,

Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre enfant prodigue.
Il a sur cette affaire obligeamment pris feu,
Comme si c'eût été la sienne propre.

BALIVEAU.

Adieu.

FRANCALEU, l'arrêtant.

Comment donc?

BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges!

FRANCALEU.

Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges.

BALIVEAU.

Eh! c'est vous qui, plutôt que mon neveu, cent fois,
Mériteriez.... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur!

FRANCALEU.

Mais encore, entre amis l'on s'explique.
Ne pourrait-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi! lorsque nous tenons....

BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien;
Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux.

FRANCALEU.

Est-il possible?

BALIVEAU.

Le voilà! Maintenant, soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable, elle eût été moins grande.

FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux, de probité, d'esprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble;
Un phénix, un trésor....

BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble!
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie,
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous trouve un appui?
Il versifira donc! le beau genre de vie!
Ne se rendre fameux qu'à force de folie!
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands!
Examinez les gens du métier qu'il embrasse;
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher;
Mais, en bonne police, on devrait l'étouffer.
Oui! comment souffre-t-on leurs licences extrêmes!
Que font-ils pour l'état! pour les leurs, pour eux-mêmes?
De la société véritables frelons,

Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien, l'œuvre est très méritoire!

FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré!
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la poésie.
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Anoblit bien autant que le capitoulat.
Apprenez....

BALIVEAU.

Apprenez de moi qu'on ne voit guère
Les honneurs en ce siècle accueillir la misère;
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement anoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces:
On fait comme on l'entend, quand on a vos richesses;
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin?
Son partage assuré, c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie?
Soit! à vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse! il est libre. Adieu!

FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable ami dont la réplique est prête;
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche, autant que son mérite.
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

BALIVEAU.

Avec cent mille écus!

FRANCALEU.

Hé bien, est-il à plaindre?
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre....
Holà, quelqu'un!... Vous-même en jugerez ainsi.
(à un valet.)
Que l'on cherche Lucile, et qu'elle vienne ici.
(à part.)
Aussi-bien elle hésite, et rien ne se décide.
(à Baliveau.)
Qu'est-ce? vous mollissez? votre front se déride?
Vous paraissez ému?

BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait!
Un procédé si noble est-il imaginable?
Ne me trouvez donc pas au fond si condamnable;
Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons,
Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.

Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne,
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis de ce côté se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvais pardonner son malheur;
Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore....

SCÈNE V.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, à Damis.

Venez, venez, monsieur! Une autre fois encore
Vous serez à la cour notre solliciteur.
Vous vous flattiez, ce soir, de contenter monsieur.

DAMIS, à Baliveau.

M'avez-vous trahi?

BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie;
Qui signale à tel point son amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.
(voyant Damis interdit.)
Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre;
Car, de quelques talens dont vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie aurait dû, suspendant sa puissance,
Avoir déjà fait place à la reconnaissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, d'un air embarrassé.

Mon oncle....

BALIVEAU.

Hé bien?

DAMIS.

Je suis....

FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

FRANCALEU.

Ha!

BALIVEAU, à Francaleu.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire;
Qui, tout à l'heure, était un phénix, un trésor!
Hé bien! de ces beaux noms le nommez-vous encor?
Va! maudit soit l'instant où mon malheureux frère
M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton père!

SCÈNE VI.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauraient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant.
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Comment! la connaîtrais-je?

DAMIS.

Oui; du moins son esprit.
Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit le *Mercure*.
C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour entre elle et moi forma des nœuds si doux.

FRANCALEU.

Quoi! ce serait?... Quoi! c'est.... la muse originale,
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair....

DAMIS.

Eh, oui!

FRANCALEU.

Mériadec.... de Kersic.... de Quimper....

DAMIS.

En Bretagne. Elle-même! Il faut être équitable.
Avouez maintenant; rien est-il plus sortable?

FRANCALEU, *éclatant de rire.*

Embrassez-moi!

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut?

FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt.
Mais nous l'apaiserons; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute.
Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

FRANCALEU.

Oh! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur? Qu'insinue un pareil verbiage?

FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! vous aurez beau dire!

FRANCALEU.

Et vous, beau protester!

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non!

FRANCALEU.

Parbleu si! Parions.

DAMIS.

Bagatelle!

FRANCALEU.

La personne pourrait, par exemple, être telle....

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : suffit qu'elle ait un nom.

FRANCALEU.

Mais, laissez dire un mot, et vous verrez que non.

DAMIS.

Rien! rien!

FRANCALEU.

Sans la chercher si loin....

DAMIS.

J'irais à Rome.

FRANCALEU.

Quoi faire?

DAMIS.

L'épouser. Je l'ai promis.

FRANCALEU.

Quel homme!

DAMIS.

Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

FRANCALEU.

Oh! disposez-vous donc, monsieur, à m'épouser,
A m'épouser, vous dis-je. Oui, moi, moi! C'est moi-même
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point?

FRANCALEU.

Non; mais, en vérité,
J'ai bien à vos dépens jusqu'ici plaisanté,
Quand, sous le masque heureux qui vous donnait le change,
Je vous faisais chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
L'ouvrage est peu de chose; et le seul nom fait tout.
Oh çà, laissons donc là ce burlesque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
Pour cela, je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime?

DAMIS, *à part.*

Ah! Lisette la suit! Malheur à l'anonyme!

SCÈNE VII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

FRANCALEU.

MIGNONNE, venez çà. Vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talens....

LISETTE.

Ses talens? C'est où je vous arrête....

FRANCALEU.

Qu'on se taise!

LISETTE.

Apprenez....

FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine! tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu ne fais que mentir?

DAMIS, bas, à Francaleu.

Faites qu'elle nous laisse un moment, et pour cause.

FRANCALEU.

Va-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.

Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS, à Francaleu.

Maintenant elle peut rester.

FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, bas, à Lucile.

Tenez bon, je vais chercher Dorante.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

FRANCALEU.

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma première estime:
Loin de là, votre chute est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile....

LUCILE.

Mon père....

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile....

LUCILE.

Permettez-moi, monsieur, vous-même, de parler.
Mon père, il n'est plus temps de rien dissimuler.
D'un père, je le sais, l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor, vous vouliez, disiez-vous,
Que par mon propre choix je me rendisse heureuse:
Vous vous en étiez fait une loi généreuse:
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré,
Et que, moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné surtout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

FRANCALEU.

(bas.)

Au fait! J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble....

FRANCALEU.

Ah! fort bien!

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire
Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANCALEU.

Quoi ! quand j'ai mes raisons....

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, était selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre;
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore ! et de moi, près de vous secondé....
Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévère !
Hé bien ! j'ai mérité toute votre colère;
Je n'ai pas contre moi fait d'assez grands efforts.
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?
Car enfin, c'est à quoi je serais condamnée
S'il fallait à tout autre unir ma destinée.
Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon père ! accordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde à qui j'étais rendue.
Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue.
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais !

FRANCALEU.

La sotte chose en nous que l'amour paternelle !
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle ?

DAMIS.

Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur ! ayez pitié d'elle et de son amant.

Je ne vous rejoignais, après ma lettre lue,
Que pour servir Dorante, à qui Lucile est due.
Laissez là ma fortune, et ne songez qu'à lui.

FRANCALEU.

Votre ennemi mortel! qui voulait aujourd'hui....

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine....

DAMIS lui remettant une lettre ouverte.

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCÈNE IX.

DORANTE, FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DORANTE, se jetant aux genoux de Francaleu.

ÉCOUTEZ-MOI, monsieur, ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide!
Il est temps que je rompe un silence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.
Prononcez; et souffrez cependant que j'espère.
Un malheureux procès vous brouille avec mon père:
Mais vous fûtes amis. Il m'aime tendrement;
Le procès finirait par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres,
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres,
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,

Ou me laisser aller à tout mon désespoir!

(à Damis.)

D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colère.
J'ai véritablement écrit à votre père,
Dorante; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.

(montrant Francaleu.)

Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

FRANCALEU lit.

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
« Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils;
« Par son médiateur il est des mieux servis,
« Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
« La rigueur, il est vrai, serait très inutile;
« Et je défère à vos avis.
« Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
« Il n'aura que trop mon aveu;
« Celui de monsieur Francaleu
« Puisse-t-il s'obtenir de même!
« Parlez, pressez, priez. Je désire à l'excès
« Que sa fille aujourd'hui termine nos procès;
« Et que le don d'un fils, qu'un tel ami protége,
« Entre votre hôte et moi renouvelle à jamais
« La vieille amitié de collége.

« MÉTROPHILE. »

(à Dorante.)

Maîtresse, amis, parens, puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE, baisant la lettre.

(à Lucile.)

Ah, monsieur! ô mon père!... Enfin je vous possède!

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède?

DORANTE.

Cher Damis! vous devez en effet m'en vouloir;
Et vous voyez un homme....

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir!
Je suis un monstre!

DAMIS.

Non; mais, en termes honnêtes,
Amoureux et Français, voilà ce que vous êtes.

DORANTE, aux autres.

Un furieux! qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissait si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.

DAMIS.

Quoi!... Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
Qui vous a confié que j'en étais l'auteur.
Je suis bien consolé; j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues,

Et veux, après demain, vous faire aller aux nues!

DAMIS.

Non : j'appelle en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte au parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours!

FIN DE LA MÉTROMANIE.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois par les comédiens Français, le 7 janvier 1733.

PRÉFACE.

A l'amour près, qu'il a fallu faire entrer dans mon sujet, pour me conformer à l'usage bien ou mal établi sur nos théâtres, tout est ici très exactement tiré de l'*Histoire des révolutions de Suède*, publiée par M. l'abbé de Vertot, l'un des écrivains de nos jours, qui, pour l'étendue des lumières, la solidité du jugement, les grâces de l'esprit et la noble simplicité du style, a le mieux mérité de tenir parmi nous la plume historique.

Ainsi le caractère du barbare Christierne, celui du vertueux Frédéric et celui du grand Gustave; l'emprisonnement de ce dernier contre le droit des gens; son évasion long-temps après les malheurs de sa patrie mise à feu et à sang à la faveur de sa détention; sa fuite et ses pénibles épreuves au fond des déserts glacés de la Dalécarlie; sa marche contre l'usurpateur avec une poignée de sauvages que, dans sa misère, il avait su gagner, aguerrir et discipliner; sa tête mise à prix; *la menace de faire expirer devant lui sa mère dans les plus cruels tourmens, s'il ne mettait bas les armes;* son combat sur la glace; sa pleine victoire suivie de son couronnement à Stockholm et de celui du prince Frédéric en Danemarck; enfin,

la catastrophe de Christierne détrôné, abhorré et chassé de toutes parts : tous ces événemens répandus, les uns dans les expositions, les autres dans l'action de cette pièce, sont puisés immédiatement à la source que j'indique.

Que ce détail serve de réponse en général à tous ceux qui m'ont reproché le romanesque, et que l'article de *la mère menacée d'une mort cruelle aux yeux de son fils, s'il ne mettait bas les armes*, serve en particulier à redresser l'auteur des feuilles qui nous venaient de Londres en 1733, sous ce titre connu : Le Pour et le Contre, *ouvrage périodique, d'un goût tout nouveau, par l'auteur des* Mémoires d'un homme de qualité. (L'abbé Prevost.)

Cet auteur, de romancier devenu subitement critique et journaliste, me traite sans aucun ménagement, vol. I, n° 6, page 134. Non content d'attribuer tout l'honneur du succès de ma pièce aux talens éminens de nos acteurs tragiques, et de pousser la froide et mordante hyperbole jusqu'à dire *qu'on soupçonnait les comédiens de l'avoir eux-mêmes fait imprimer, pour donner une juste opinion de leur habileté à ceux qui viendraient à la lire après avoir appris les applaudissemens qu'elle a reçus*, il veut encore me dépouiller impitoyablement du peu qui pourrait après cela me revenir de ma misérable part d'auteur ; il se plaint que je l'ai dépouillé lui-même. A propos de quelques personnages qui lui ont paru de

trop dans la pièce, il me dénonce comme son plagiaire, en s'écriant : *Quel besoin de la mère de Gustave, si ce n'est pour avoir occasion de prendre le sujet d'une scène intéressante, dans le quatrième tome des* Mémoires d'un homme de qualité! Sur quoi, en vrai paon jaloux d'une de ses plus belles plumes, et qui veut l'arracher à la prétendue corneille, il renvoie à cette note, au bas de la page : *Dona Pastrino tient le poignard suspendu sur le sein de dona Diana de Velez.*

Je voudrais bien, pour l'amour du lecteur, du journaliste et de moi-même, avoir pu me dispenser de cette petite discussion polémique, qui peut-être ne sera guère amusante pour tous les trois; mais on doit, je crois, réponse publique, malgré qu'on en ait, à toute imputation publique, et surtout lorsqu'elle existe, comme celle-ci, dans des écrits aussi dignes de passer à la postérité, que le sont ceux de l'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité*, et de *Manon Lescot.*

Ce que je vois d'un peu plus fâcheux encore pour ce célèbre auteur, aussi-bien que pour moi qui suis son partisan, et qui voudrais n'avoir qu'à le faire admirer en tout, c'est qu'en me forçant de me justifier, il me réduit à la nécessité de l'accuser et de le convaincre lui-même du propre plagiat qu'il me suppose.

En effet, le sujet de cette scène intéressante qu'il revendique si hautement, où l'ai-je trouvé? où l'ai-

je pris ? Où naturellement je devais le trouver, où j'avais tout droit de le prendre ; dans l'*Histoire des révolutions de Suède*, c'est-à-dire dans l'histoire même de mon héros qui y est comprise. Remarquons ensuite que cet ouvrage, si connu et si digne de l'être, est fort antérieur aux *Mémoires d'un homme de qualité;* et de là nous conclurons que c'est sur l'auteur de ces Mémoires, non sur moi, que retombe à plomb et que demeure imprimée la tache du plagiat.

L'histoire est ici ma source unique, authentique et légitime. Plus j'y prends, plus je suis en règle. Jetons les yeux sur les Préfaces de Corneille et de Racine : nous y verrons que moins ces grands maîtres ont substitué du leur dans un sujet pris de l'historien, plus ils s'en sont félicités. L'émotion effectivement naît plutôt du vrai que du faux. Plus donc le plan d'une tragédie est travaillé sur l'historique, mieux il est conçu; et tout épisode imaginé alors pour être lié au fait principal, n'est jamais qu'une machine auxiliaire qu'on tolère en faveur, ou de la sécheresse du fond, ou du goût particulier de notre théâtre. Mon sujet, dans sa source, se trouvant donc heureusement enrichi d'un incident aussi pathétique que celui *d'une mère menacée de la mort aux yeux de son fils victorieux, s'il ne met bas les armes,* n'eussé-je pas été bien malhabile, bien mal instruit de mes droits et de mes avantages,

si j'eusse fait scrupule d'en user, parce que j'aurais su qu'un autre se les serait injustement appropriés? Était-ce à lui de les réclamer et de m'en faire un sujet de reproche, comme s'il ne savait pas, ainsi que je viens de le dire, qu'autant le poète dramatique a bonne grâce de suivre l'histoire pas à pas, autant il sied mal au romancier de ne pas s'en écarter le plus qu'il peut, afin de ne devoir qu'à soi seul le mérite d'un ouvrage qui n'en a guère d'autre que celui de l'invention?

Je serai avec lui de meilleure composition sur la propriété des honneurs du premier succès. Il la décerne aux comédiens : je la leur abandonne. Le plus ou le moins d'habileté dans les acteurs influe en effet presque toujours sur le sort des nouveautés. C'est une vérité dont j'ai trop profité et trop souffert, pour ne pas l'attester et pour n'en pas convenir avec qui le voudra. Oui, sans doute, l'acteur est alors un de nos principaux mobiles; quand surtout nous n'avons pas le don ni les facultés nécessaires pour présider également aux répétitions et aux premières représentations, pour donner le ton d'abord aux acteurs, ensuite aux spectateurs, et puis à tous les journalistes; pour savoir enfin, à toute sorte de prix, tant par nous-mêmes que par nos dévoués, prévenir, captiver, violenter, harceler, acheter même, s'il le faut, les suffrages quels qu'ils soient, de poids ou non, pourvu qu'ils soient bruyans ou

nombreux; dût la pièce, de dessus le théâtre où elle viendrait de triompher, aller échouer sous la presse, et grêler le libraire, après avoir un peu refait le comédien. Oui, encore une fois, tout auteur qui se sera produit sur la scène sans de si belles précautions; tout auteur, dis-je, honnêtement jaloux de ne réussir que par les bonnes voies, ne pourra guère y parvenir d'emblée qu'à la faveur des talens du comédien; et s'il en sort à son honneur, sa cause alors, fût-elle aussi bonne par elle-même que la mienne au fond peut-être était douteuse, il doit leur en attribuer le gain pour la meilleure partie; ou c'est un présomptueux, et, qui pis est même, un ingrat.

Où le succès commence à nous devenir un peu plus propre, c'est aux diverses reprises, et quand, après la retraite des premiers acteurs, la pièce remise au théâtre produit toujours le même effet entre les différentes mains de ceux qui les remplacent. Alors la critique, qui fut si vive et si prématurée, soutiendra-t-elle encore que l'auteur n'y est pas pour quelque chose? Ce serait en vouloir trop aussi à l'amour-propre de son prochain, en bien craindre les égaremens, et pousser étrangement loin le charitable soin de les réprimer. Que ce beau zèle se tranquillise sur mon compte, en s'assurant que je ne suis pas plus enflé du succès théâtral qui a continué, que je le fus de celui qui

l'annonça : or, celui-ci ne me tourna pas la tête le moins du monde. Je ne fus donc pas assez enorgueilli du premier accueil fait à *Gustave*, pour avoir eu besoin que l'auteur du *Pour et Contre* se mît si fort en peine de me rappeler à mon néant; puisque, même encore aujourd'hui, quand je serais assez peu sensé pour me laisser éblouir du bonheur constant des reprises, et pour m'oser prévaloir d'un titre si faible, je serais toujours forcé de redescendre bientôt à ma place, aux cris humilians de la plupart de mes lecteurs, juges sévères, mais éclairés, à qui rien n'impose, et qui, non sans grande apparence de raison, n'attribuent la bonne fortune de cette tragédie qu'à l'un des défauts qu'ils lui reprochent, je veux dire à la multiplicité des événemens.

J'avoue que je venais de me trouver si mal de la simplicité du sujet de *Callisthène*, que je laissai l'esprit s'emparer de tous les *remplissages* que lui présenta l'imagination, tant que le jugement crut n'y rien voir qui donnât la moindre atteinte aux trois unités principales.

Je ne dissimule pas, comme on voit, et je prétends encore moins excuser absolument ce défaut si sensible dans ma pièce. Je pense là-dessus comme tout autre, et comme le plus simple raisonnement invite à penser, sans le secours des poétiques. Rien n'est mieux sans doute que de savoir, avec un sujet simple, entretenir pendant

le cours de cinq actes l'attention du spectateur dans toute sa vivacité, sans autre magie que celle du flux et du reflux des passions embellies de cette élégance et sage et continue dont fut doué l'unique et inimitable Racine. Quiconque y parviendra, méritera toujours infiniment plus que celui qui, bondissant, pour ainsi dire, d'incidens en incidens, se tire enfin d'affaire, moins par la fertilité de son propre fonds, que par celle d'un sujet aussi fourni que celui-ci.

La multiplicité des événemens, sans contredit, est inexcusable quand elle affaiblit, qu'elle exténue, et qu'elle absorbe l'intérêt principal; quand elle est mal amenée, mal tissue et mal débrouillée. Les objets se dispersent alors et se croisent; l'attention du spectateur se divise avec ces objets; et l'esprit, les suivant quelque temps avec contention, se relâche enfin, s'embarrasse et se perd dans le labyrinthe. Dès lors l'ouvrage n'amuse plus; il égare, il fatigue, et par là même il cesse d'être un ouvrage d'agrément; ce n'est plus pour les spectateurs qu'une étude vaine et fatigante.

Mais si, au contraire, tous ces événemens procèdent sans peine les uns des autres, et se succèdent par une progression immédiate; s'ils s'entrelacent et se démêlent avec ordre et sans embarras; si, toujours subordonnés à l'action principale, ils ne font, en conduisant à la catastrophe, que la suspendre agréablement; si ce ne sont enfin

que des points de lumière très vifs et très distincts, qui sur le chemin arrêtent le regard sans trop le fixer, et sans faire perdre de vue le centre essentiel et lumineux où ils doivent tous aboutir et s'éteindre; reprocher l'abondance alors, je crois pouvoir le dire, c'est mauvaise humeur, peut-être mauvaise foi; je dirai même ingratitude.

Or, pour faire voir comme les événemens se produisent ici, s'enchaînent et se développent naturellement et sans confusion, je vais, en joignant à l'historique par où j'ai débuté, ce qu'exigeait de moi l'usage du théâtre français; je vais, dis-je, dans le moins d'espace que je pourrai, dévider ici tout le fil de ma fable, et conduire ce fil d'un bout à l'autre, précisément et localement comme il se trouve étendu dans le cours du poëme.

A la vérité, j'ôte par là un peu du plaisir de la surprise à ceux qui, lisant cette Préface, n'auraient encore ni vu ni lu la pièce. Mais peut-être aussi n'auront-ils voulu ni la voir ni la lire, par une prévention fondée sur le rapport des *feuilles périodiques* du temps, et cette analyse alors pourra les en guérir, ou les encourager du moins à juger des choses par eux-mêmes. Combien de meilleurs ouvrages en tous genres ont souffert et souffrent encore du dégoût qu'en ont inspiré d'avance à des curieux nonchalans ces sortes

d'arrêts épistolaires que dictaient à la hâte l'ignorance, l'erreur et la partialité ! Ne doutons pas même qu'ils n'aient fait tomber la plume des mains à plus d'un bon écrivain, dont la juste délicatesse se sera révoltée vis-à-vis d'un pareil désagrément; car enfin c'était avoir à passer par une espèce d'insulte, avant que d'en être au vrai péril; et se voir déjà, pour ainsi dire, à moitié proscrit en arrivant au pied du seul tribunal où l'on doit commencer à tout craindre. Ayant donc essuyé cet échec, je ne m'en puis relever que par un extrait, qui, sans cette raison, serait aussi déplacé qu'inusité dans une préface.

Déployons d'abord l'avant-scène, c'est-à-dire la matière des expositions.

FABLE DE L'AVANT-SCÈNE.

Adélaïde, fille de Stenon, prince et administrateur de Suède, avait été, dès l'enfance, engagée par son père à Gustave, à qui elle demeurait attachée par l'inclination la plus tendre. A la mort de Stenon, quand cet amant était devenu la ressource unique de sa princesse, et le dernier défenseur de la liberté des Suédois, il se trouvait malheureusement détenu prisonnier à Copenhague, contre le droit des gens, par les ordres de Christierne, roi de Danemarck et de Norwége, surnommé, pour ses cruautés, le *Néron du Nord*.

Celui-ci, à la faveur d'un avantage si mal acquis, s'étant avancé sans obstacle jusqu'au pied des murs de Stockholm, avait pris la ville d'assaut, et y avait commis toutes les cruautés d'un vainqueur de son caractère. Entre autres violences, en haine et de Gustave et de la mémoire de Stenon, il avait fait emprisonner Adélaïde, sans daigner seulement la voir ni l'entendre. Il avait aussi fait enfermer avec elle, sans qu'il s'en doutât, et à titre de simple suivante, Léonor, mère de Gustave, laquelle passait pour avoir péri dans le massacre général. Quelque temps après, des raisons d'état avaient engagé Christierne, qui était marié et sans enfans, à conclure, contre son gré, le mariage de sa prisonnière avec Frédéric, héritier présomptif de ses deux couronnes. Ce prince, vivement épris des charmes d'Adélaïde, mais aussi vertueux que Christierne l'était peu, non seulement avait eu la grandeur d'âme de sacrifier son bonheur au repos de cette amante infortunée, mais poussait encore la magnanimité jusqu'à justifier, jusqu'à solliciter même auprès du tyran, les délais qu'elle demandait; jusqu'à flatter enfin l'espérance assez mal fondée qu'elle conservait toujours de revoir bientôt son libérateur. Aussi Christierne, également impatienté et des égards de l'un et des retardemens de l'autre, avait cru se mieux faire obéir en portant lui-même ses ordres à la princesse. Il l'avait donc vue, et,

de ce moment, en était devenu éperdument amoureux. Dès lors, occupé du soin de satisfaire sa passion effrénée, en prenant la place de Frédéric, et ne se faisant pas une affaire, quand il en serait temps, d'en agir avec lui sans aucune mesure, il avait songé d'abord à se débarrasser de la reine par un divorce; et, dans le même temps, pour ôter à la princesse un reste d'espérance nuisible à ses desseins secrets, il avait mis à prix la tête du rival aimé, la tête de Gustave, dont les armes victorieuses ne l'alarmaient déjà que trop. Car ce prince, qui, de son côté, ne s'était pas endormi, ayant enfin trompé la vigilance de ses gardes, et ramassé quelques troupes, venait à grandes journées venger et délivrer sa princesse et sa patrie. Son armée n'était pas loin de Stockholm; et, d'intelligence avec un parti considérable qu'il s'y était fait, il tenait embusquée aux portes de la ville l'élite de ses troupes, prête à fondre au premier signal; mais au moment d'un triomphe qu'il regardait comme assuré, craignant, non sans raison, que son ennemi, réduit au désespoir, ne le privât du fruit de sa victoire en attentant, dans sa rage, à la personne d'Adélaïde, il avait devant tout formé le hardi projet de l'enlever, et ne s'était reposé de l'exécution que sur lui-même. C'est où les choses en sont quand la toile se lève, et que Christierne en raconte une partie, flatté des deux plus agréables

nouvelles qu'il pouvait recevoir : l'une vraie, c'était la mort de la reine ; l'autre fausse, c'était la mort de Gustave.

FABLE DE LA PIÈCE.

Gustave donc, qui s'est fait devancer du bruit de sa mort, et de qui la personne est inconnue[1] à Christierne, s'annonce et se présente à lui comme un guerrier qui, dans un combat singulier, vient de se défaire de l'ennemi dont il avait mis la tête à prix. Il répond d'une manière précise à toutes les questions qu'on lui fait, et rejette fièrement ce prix, en noble et zélé citoyen qui n'avait eu en vue que sa propre gloire, le repos de son maître et celui de sa patrie. L'honneur seul ayant donc été son motif, il ne veut, pour toute récompense, que le dégagement d'une parole qu'il a cru pouvoir donner à son adversaire expirant : c'est de remettre à la princesse, en

[1] CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, seigneur, en vous montrant,
D'un tyran soupçonneux le regard pénétrant ?

GUSTAVE.

Non. Lorsque le barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence ;
Et rendu par le temps méconnaissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.

Acte II, scène III.

main propre, un billet où cet amant malheureux, en lui faisant ses derniers adieux, lui conseille de céder au temps. Christierne reconnaît l'écriture; et, ne voyant rien dans le billet qui ne lui fasse désirer que la princesse le voie, il accorde à l'inconnu l'entrevue qu'il demande. Gustave a donc un tête-à-tête avec Adélaïde. Il l'instruit du bon état des affaires, et du projet de son enlèvement. Elle lui apprend qu'il en est un plus essentiel et plus difficile encore à tenter; c'est celui de sa mère, qu'il croyait avoir perdue, et qui non seulement est vivante, mais qui, de plus, sur le bruit de la mort de son fils (la douleur l'ayant trahie et fait reconnaître), venait d'être mise dans les fers, où, d'un instant à l'autre, elle est en danger du dernier supplice. Il s'agit donc de s'assurer avant tout d'un si précieux otage. Adélaïde s'y emploie vivement la première, en faisant agir Frédéric, qui demande en effet à Christierne la liberté de Léonor, mais avec tant de hauteur et si peu de succès, que, déjà désagréable et suspect au tyran, il perd la sienne lui-même, et se voit arrêté. Gustave, de sa part, comme on peut croire, n'agit pas moins avec toute l'ardeur que son devoir exige; mais ces mesures, qui jusque-là n'avaient été prises que pour le salut de la princesse, étant ici doublement précipitées, ne sauraient être bien justes. Aussi se réduisent-elles à tenter un peu brusquement, au poids de l'or, la

fidélité des gardes; et, par un hasard que le plus sage eût pu ne pas prévoir, non seulement les gardes se trouvent incorruptibles, mais, qui pis est, ils feignent de ne le pas être. Ce dernier contre-temps fait tomber Gustave dans le plus funeste piége qu'on puisse appréhender pour lui. Trop plein de confiance, il est trahi, saisi, chargé de fers, et conduit à Christierne. Il est reconnu pour Gustave aux transports douloureux de sa mère, devant qui, sur de forts soupçons, le tyran le fait paraître exprès en cet état. Il est envoyé tout de suite à l'échafaud. N'y ayant donc plus rien à ménager, sa faction lève l'étendard. On l'arrache des mains de ceux qui le mènent à la mort. Le signal se donne, ses troupes se montrent; et, suivi d'elles, il revient et rentre au palais. Christierne n'y était plus. Comme le plus faible, à la première nouvelle de ce tumulte, il avait fui; et, emmenant avec lui la princesse, il tâchait de regagner sa flotte, où ses fidèles serviteurs avaient eu la précaution de transporter par avance et Frédéric et Léonor. Gustave le poursuit et l'atteint qu'il n'était encore que sur la partie des eaux glacées qui séparent la côte et la rade. Après un combat rare, opiniâtre et sanglant, il arrache Adélaïde au ravisseur, et le laisse échapper, ignorant malheureusement que Léonor demeurait en son pouvoir. Il ne l'apprend qu'au moment que, de retour au palais, on lui propose

de la part du tyran l'horrible alternative, ou de la voir poignarder sur le tillac, ou de livrer la princesse. L'heure qu'on lui laisse pour se résoudre suffit aux Danois pour faire éclater sur la flotte une conspiration formée de longue main en faveur de Frédéric : il en est fait assez de mention dans le cours de la pièce pour que ce dernier incident qui dénoue ne soit pas une pure machine. Ainsi Frédéric, de la captivité, remonte sur un trône que son peu de goût pour la souveraineté lui avait fait céder à Christierne. En roi digne de l'être, en rival généreux, il signale son avénement par renvoyer la mère au fils, et avec elle leur ennemi commun chargé des fers dont ils sortaient tous les trois. Gustave se venge, mais en héros. Il laisse la vie avec la liberté à Christierne, et le fait embarquer à l'instant pour aller traîner l'une et l'autre où l'on voudra bien qu'il en jouisse. La tendresse et la valeur couronnées couronnent à leur tour l'heureux dénoûment.

Que voit-on là d'obscur, de vague, de forcé, et qui ne tienne intimement à l'intérêt principal? Tout n'y est-il pas clair, naturel, préparé, conduit, et dans le degré de vraisemblance qu'on peut raisonnablement exiger des pièces de théâtre? La simplicité resserre, il est vrai, le plan de *Callisthène* en une seule page; et la multiplicité en fait occuper ici quatre ou cinq à celui de *Gustave*. Si leur différence est grande à cet égard,

celle de leur sort ne le fut pas moins. *Callisthène* est tombé, *Gustave* a réussi. Peut-être aussi ni l'un ni l'autre n'eut-il ce qu'il mérita; je suis fondé du moins à le croire, sur ce que le premier, dans sa disgrâce, a trouvé des apologies jusque sous la plume de feu M. l'abbé Desfontaines, et sur les lèvres de M. de Voltaire, deux priseurs compétens, et qui ne penchaient pour moi rien moins que vers la flatterie; au lieu que ces mêmes apologistes se sont tus sur *Gustave*, et que mes autres confrères les auteurs ne m'ont jamais félicité de sa chance que de ce ton dont à la cour on se félicite les uns les autres des grâces du maître. Je m'en tiens donc au bon ton, à celui dont mes deux illustres défenseurs se servirent en faveur de l'infortuné *Callisthène;* je m'endors sur leur généreuse protection, et les en remercie. Quant au trop heureux *Gustave*, de quelque façon qu'ils en aient pensé, eux et les mécontens, tous conviendront au moins que, si le public l'a injustement favorisé, c'est de ces injustices qu'un auteur lui pardonne aisément; et moi, de mon côté, je conviens que ce ne sont pas là de ces lauriers si bien plantés ni si verdoyans, que le poète ait lieu de se reposer fort tranquillement à leur ombre.

De tant d'événemens en effet rassemblés les uns proche des autres, il ne pouvait manquer de jaillir une gerbe de ces traits lumineux, appelés

par les néologues *coups de théâtre*, légers phénomènes, jolis éclairs toujours les très bien venus et revenus sur le moderne horizon de nos parterres; coups d'autant plus sûrs ici de leur effet dans la nouveauté, qu'ils étaient animés du feu séduisant, et soutenus de la figure intéressante d'un des plus brillans acteurs [1] qui, depuis Baron, aient joint sur le théâtre les finesses de l'art aux dons de la nature. Rapporter le succès en partie à la facilité de satisfaire au goût dominant, en partie au talent de l'acteur, c'est, je crois, apprécier la pièce à peu près ce que ceux qui la rabaissent le plus veulent bien qu'elle vaille. Ils doivent être contens. Tâchons maintenant de répondre à d'autres objections.

Pour commencer par l'excès de confiance qu'on reproche à Christierne; quand même, à toute rigueur, on aurait quelque raison, ne pourrais-je pas dire qu'en pareil cas, n'avoir raison qu'à toute rigueur, c'est avoir extrêmement tort? Ne nous doit-on pas dans nos poëmes, quelques libertés, quelques licences même, en considération du plaisir qui en résulte, aussi-bien qu'en dédommagement du mauvais rôle que vis-à-vis des écrits utiles jouent ces pénibles bagatelles. *Malheureux ouvrages* (dit sensément l'auteur d'*Alzire*, dans l'Épître dédicatoire), *qui n'ont qu'un temps, qui doivent leur mérite à la faveur du public et à l'illu-*

[1] Dufresne.

sion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule et dans l'obscurité. Tant de veilles pour si peu de fruit, méritent bien, dis-je, quelques commodités et quelque tolérance. Nous qui n'ambitionnons qu'à divertir et qu'à plaire, demandons-nous trop, pour notre peine un peu gratuite, quand nous demandons quelque relâchement sur la rigidité du vrai et du vraisemblable? Aussi, depuis le *Cid* jusqu'à *Zaïre*, qui précéda immédiatement *Gustave*, le théâtre a-t-il joui du privilége qu'on veut m'ôter, et que je réclame? Aurait-il été révoqué précisément pour moi, et l'indulgence diminuerait-elle à mesure que les talens diminuent? Mais faisons voir que l'indulgence de mes juges part encore d'un plus grand principe d'équité.

Tout le monde sait que la peinture a deux sortes de vrai : le *vrai simple*, et le *vrai idéal*. La poésie a les deux mêmes sortes de vraisemblable : le *vraisemblable simple* est celui qui dans un événement se présente naturellement à l'esprit; le *vraisemblable idéal* consiste en un choix de diverses conjonctures qu'on rassemble, et qui rarement se trouvent réunies dans le cours d'un événement ordinaire. Le poète alors, pour former un objet bien théâtral, dispose à son gré des coups de la fortune, à peu près comme le peintre, pour embellir son tableau, commande en quelque sorte à la nature. C'est ce *vraisemblable idéal* que mes

censeurs appellent *impossibilité*. Mais, selon l'usage du théâtre, on verra qu'il n'y a plus rien que de régulier dans la crédulité de Christierne, et que je n'ai pas pris mes aises si fort à la volée qu'on veut le faire penser. D'abord tout est préparé. Le bruit de la mort de Gustave a devancé son arrivée : Christierne en a déjà parlé comme d'une chose qu'il ne révoque plus en doute. Il était pourtant nécessaire, pour le *vraisemblable simple*, qu'il demandât à voir la tête qu'on lui apporte. Il n'y manque pas non plus. Pourquoi dit-il à l'inconnu :

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

L'inconnu étant Gustave lui-même, si le tyran insiste par-delà un certain point, la pyramide aussitôt s'éboule. Il insiste donc, mais ne passe pas mes vues, et c'est ici où, à la faveur du *vraisemblable idéal*, je prends décemment mes commodités dramatiques. Christierne interroge cet inconnu sur son nom, sur les lieux, sur les temps et sur les circonstances. Est-ce en croire les gens si fort les yeux fermés ? Les réponses sont positives, mais enveloppées, à la vérité, sous quelques mots à double entente, si agréables au théâtre en ces sortes de cas, mots pesés si curieusement par l'auditeur mis au fait, mots officieux qui sauvent également le héros, et de la honte du mensonge devant lui-même, et du danger de la vérité devant le tyran. De plus, la contenance ferme et

tranquille du brave inconnu, le noble refus qu'il fait du salaire honorablement acquis, ses sentimens imposans et relevés qui frappent le tyran lui-même d'admiration, la teneur artificieuse du billet qu'il donne à lire, enfin cette facilité qu'il y eut toujours à persuader les hommes de ce qu'ils désirent le plus ardemment; tout cela, n'en déplaise à la chicane des malintentionnés, tout cela, dis-je, devant des auditeurs entraînés de bonne foi par l'amour du plaisir, suffit, et de reste, pour établir la confiance dans le cœur d'un tyran de théâtre, et pour asseoir en conséquence la pierre fondamentale de mon édifice.

Je n'aurai pas recours au *vraisemblable idéal* pour justifier l'aveuglement prétendu volontaire dont on taxe Adélaïde. Elle a long-temps, dit-on, son amant devant elle, sans le reconnaître. Elle ne l'a point d'abord devant elle; quand il s'y trouve ensuite, elle ne le voit point. Rien n'est plus naturel ni plus dans la vraisemblance. On en va juger. Que le lecteur veuille bien seulement se faire un peu spectateur. Le jeu que je le prie de se représenter doit aider à mon raisonnement.

Comment Adélaïde pourrait-elle reconnaître si tôt Gustave? Dans quelle circonstance, en quel instant paraît-il? Au moment qu'elle ne peut plus douter de sa mort, qui vient de lui être confirmée; au moment que sa chère Léonor, arrachée d'entre ses bras, est peut-être livrée aux bour-

reaux ; au moment enfin qu'on lui déclare qu'elle ait à venir aux autels pour y donner sa main. Trois coups de foudre, qui l'accablent à la fois, font qu'elle ne voit, n'entend, ni ne sent plus. Qu'on se la figure donc, au-devant du théâtre, abîmée en elle-même et comme pétrifiée, tandis que, du fond, Gustave s'avance à pas lents; Gustave annoncé comme un simple particulier porteur des dernières volontés de celui qu'elle ne croit plus en vie; Gustave changé par onze ou douze ans d'absence et de travaux, et surtout aux yeux d'une personne qui n'en avait que dix ou onze lors de leur séparation; enfin, Gustave jaloux et justement alarmé des préparatifs du mariage de la princesse, vivement intéressé par conséquent à ne se pas laisser démêler si tôt, pour la mieux pénétrer, et voir quel effet la lecture du billet qu'il apporte va produire en elle. Il avance, dis-je, à pas lents et le front baissé, vers Adélaïde, qui, sans l'envisager, sans presque tourner la tête, prend le billet après quelques mots mal articulés, qu'à peine elle écoute, et qu'il ne prononce que d'une voix basse et altérée. Voilà dans quelle position de part et d'autre se donne et se reçoit ce billet qui arrache à la princesse les larmes, les plaintes et les regrets les plus tendres. Gustave alors tout transporté, tombe à ses pieds, et se fait reconnaître. Est-ce là cette absurdité, cette situation si dénuée de toute vraisemblance? Les

clairvoyans qui demandent où sont les yeux de la princesse, voudraient-ils bien nous dire maintenant où étaient les leurs, et ne sont-ils pas eux-mêmes accusables de l'aveuglement volontaire qu'ils lui imputent?

Venons à Léonor. Absolument parlant, on eût pu se passer ici de ce rôle de mère; mais n'eût-il pas fallu toujours celui d'une confidente à sa place, puisque cette mère en fait l'office, et que, de tous les temps, la bienséance et le dialogue en exigèrent une à côté de nos princesses. Or on ne sait que trop ce que cette sorte de rôle postiche (même dans M. Racine qui ne s'en passa jamais) entraîne souvent après soi de faible et d'ennuyeux. Qui n'eût cru bien faire de fondre ce personnage oisif et nécessaire dans celui d'une mère qui donne lieu à de grands incidens? Dès lors, de froid et de subalterne, le rôle devient noble, intéressant, et par conséquent celui d'une principale actrice. Où la scène eût donc été vide et rampante, elle est ornée et soutenue; le pathétique et le grand prennent la place du ridicule et du languissant; enfin, la chaleur, également répandue dans tout le corps de l'ouvrage, en vivifie un membre frappé d'une paralysie invétérée, et fait ainsi mouvoir ce corps en entier. S'il y a dans tout cela quelque surabondance, en est-ce une au fond si vicieuse?

Ce que je n'accorderai jamais, c'est que la pièce ait pu se passer de Frédéric; et ce que je nie

encore davantage, c'est que son caractère ne soit ni héroïque, ni naturel. Mollir sur ce second article, ce serait prévariquer. Il ne s'agit plus ici de ma cause, il ne s'agit pas moins que de celle des mœurs.

Ce prince est, dit-on, faible et méprisable au point d'en être une espèce de monstre en morale : 1° parce qu'il s'est démis volontairement des droits qu'il avait sur deux couronnes. En second lieu, parce qu'aimant une belle princesse que le devoir et l'amour attachent à un héros qui l'adore, il ne se prête pas à la politique d'un tyran qui la lui veut faire épouser. Ce sont là, suivant mes critiques, les rêves d'une imagination déréglée, et deux excès de générosité qui ne sont ni l'un ni l'autre dans la nature.

Voilà donc deux si beaux triomphes sur soi-même, relégués parmi les faits monstrueux. Pour moi, ce que je trouve ici de vraiment monstrueux, c'est que cela puisse le paraître ; et ce qui l'est peut-être encore plus, c'est qu'il y ait des gens qui ne se fassent pas une affaire du déshonneur où l'on s'expose en l'osant dire ouvertement. J'aurais cru, vu la corruption raffinée de nos mœurs, l'hypocrisie et plus d'usage et plus déliée. Qu'on manque de goût pour les vertus peu communes, cela n'est que trop possible et que trop ordinaire ; mais qu'un peu de pudeur au moins ne plâtre pas ce manque de goût ; encore une fois, une si rare indifférence sur ce qu'on laisse à penser de

soi, en pensant si mal tout haut, me paraît sans comparaison moins naturelle que celle qu'on reproche à mon Frédéric sur les intérêts de son amour et de sa grandeur. Mais quoi! c'étaient encore ici de ces sortes d'*honnêtes gens* crayonnés dans la préface de l'*École des pères*, qui trouvaient à redire que je nommasse *fils ingrats* des enfans enrichis par un père qu'ils abandonnent dans son indigence. *Ce ne sont*, disaient-ils froidement, *que des hommes faits comme les autres, que des hommes uniquement occupés de leurs intérêts particuliers*. Ces honnêtes gens effectivement se connaîtraient-ils mieux que moi aux hommes de leur temps? et serait-ce là véritablement comme ils sont faits? En ce cas, je m'écrie avec Curiace :

> Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
> Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Et j'ajoute sur le ton de Xipharès, en revenant à Frédéric :

> Si l'avoir peint tel est un crime,
> Mon esprit n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
> Mon cœur est mille fois plus criminel que lui.

Car, en composant ce rôle, je m'en souviens très bien, je sentais plus que je n'imaginais; et j'y prenais trop de plaisir, après tout, pour que la fiction ne fût pas plus que moins dans l'ordre des choses naturelles. En effet, et je l'ai toujours pensé, la générosité (ce mot pris dans toutes ses

acceptions, et surtout dans celle dont il s'agit ici) est de toutes les vertus la seule peut-être qui, sans risque de dégénérer en vice, peut ne se point prescrire de bornes; c'est de plus, selon moi, celle de toutes les vertus dont la pratique doit être la plus délicieuse à qui l'exerce. Mais aussi ce genre de félicité, dans toute son étendue, n'étant réservé qu'à la grandeur et qu'à l'opulence, et me trouvant né si loin de l'une et de l'autre, je me dédommageais en poète; c'est-à-dire que mon esprit se transplantait dans le cœur d'un prince de ma fabrique, et que là, comme dans la sphère natale d'un sentiment si glorieux à l'humanité, il se délectait à lui donner tout l'essor imaginable. Ne suffit-il pas que cette félicité soit déjà pour moi purement chimérique, sans que, me soutenant que le principe l'est aussi, l'on me la veuille encore totalement anéantir? On n'en viendra point à bout. Le principe est bon. Les deux sacrifices que je fais faire à Frédéric sont dans la nature. Hé quoi! parce que la haute vertu serait malheureusement devenue plus rare que la scélératesse, celle-ci conserverait sur nos théâtres un air de vraisemblance qu'on ne trouverait plus à l'autre! Grâce au ciel, le scandale ne va pas encore si loin. La clémence d'Auguste dans *Cinna* nous paraît aussi vraisemblable, pour le moins, que la rage effrénée de Cléopâtre dans *Rodogune*, que les forfaits de Narcisse, de Mathan et de Rhadamiste. Disons plus : n'y a-t-il pas

de la méchanceté d'esprit, ou tout au moins de la noire misanthropie, à croire qu'il n'est plus d'âmes de la belle trempe? Quand même il ne s'en trouverait plus (ce qu'à Dieu ne plaise que je suppose pour plus d'un moment), ne suffirait-il pas ici, pour ma justification, qu'autrefois il y en ait eu, et qu'il fût fort à souhaiter qu'il y en eût encore aujourd'hui? Or, il est sûr qu'autrefois il y en eut. Le refus du trône a dans l'histoire plus que ses équivalens. Des âmes qu'assurément on ne taxera pas de faiblesse, Dioclétien, Charles v, tant d'autres, et sans sortir du lieu de ma scène, Christine de Suède, tous ont abdiqué l'autorité souveraine : effort qui passe peut-être celui de la refuser. Tel en effet pourrait ne la jamais ambitionner, qui, l'ayant en main, ne s'en dessaisirait jamais. Quant à sacrifier les intérêts d'une passion aussi frivole que l'amour, au bonheur de la personne aimée, ou seulement à celui d'un rival estimable, nous en avons pour exemples signalés la continence de Scipion, et le don qu'Alexandre fit de sa maîtresse au peintre qui en devint amoureux. Allons plus loin : la vengeance est une passion bien autrement puissante encore sur le malheureux cœur humain, que l'amour et que l'ambition, témoin ces vers d'Atrée :

Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux!
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Cependant combien de pardons généreusement

accordés ! Qui ne sait le bel acte et l'excellent mot de M. de Guise ? tous les deux si pieusement et si fidèlement employés dans le dénoûment d'*Alzire*, où, en expirant, Guzman dit à Zamore qui vient de le poignarder :

> Ton Dieu t'a commandé le meurtre et la vengeance;
> Et le mien, quand *ton bras* vient de m'assassiner,
> M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Cela n'a paru ni romanesque ni fabuleux, quoique transféré dans le cœur et la bouche d'un Espagnol, et d'un Espagnol des plus féroces.

Si je n'ai donc peint l'homme tel qu'il est, je l'ai peint assurément tel qu'il fut. Au pis aller, n'eussé-je fait que le peindre tel qu'il doit être, j'aurai du moins rempli le devoir le plus essentiel de mon état : j'aurai joint l'utile à l'agréable. Du reste, Frédéric, dans tout ce qu'il dit, exprime, du mieux que j'ai pu, les sentimens de courage et d'honneur convenables, pour imprimer à son désintéressement tout le caractère de noblesse que ce désintéressement doit avoir.

Plus d'un lecteur vertueux et sensé désapprouvera peut-être une apologie si sérieuse, ne pouvant se persuader que la censure ait pu l'être. Rien n'est pourtant plus vrai, et j'ai cru devoir y répondre sérieusement, parce qu'il arrive souvent qu'en gardant le silence, la bonne cause demeure en butte à la froide et mauvaise plaisanterie, laquelle prend toujours faveur, et quelquefois racine.

Quant à la versification de ma pièce, je me tais. Non que je l'avoue aussi négligée qu'on veut le dire, tant s'en faut. Eh! qui mieux que moi peut savoir le contraire? Il n'y a point ici de négligence. Les efforts n'ont discontinué précisément qu'où le talent manquait. Mais je vois ce que c'est : n'ayant eu en vue que la précision, la clarté, l'ordre, l'énergie et le naturel dans un poëme aussi plein d'événemens et d'action que celui-ci, je n'aurai fait de mes personnages rien moins que des poètes. Attentif uniquement à remuer le cœur ou à saisir l'imagination, j'aurai trop négligé de flatter l'esprit et l'oreille. Figures brillantes, métaphores écartées, grands mots, longues épithètes, maximes téméraires, portraits malins, madrigaux, etc. j'aurai trop mis tout cela malheureusement au rang de ce qu'Horace appelle *nugæ canoræ;* en un mot, j'aurai trop supposé à mon siècle un goût pareil à celui de nos anciens, qui *aimaient mieux*, dit le sage moderne auquel nous devons l'Histoire critique de la philosophie, *être émus par les beautés fortes qui résultent du tout ensemble, que par les beautés de détail.*

Jusque-là, je n'aurai peut-être pas eu grand tort; mais il me restera toujours celui d'avoir laissé à désirer dans mes vers plus de pompe et d'harmonie qu'il n'y en a. Des illustres du métier ont avancé que cette pompe et cette harmonie, essentielles, à la vérité, dans l'épopée et dans l'ode,

non seulement ne l'étaient point dans le dramatique, mais que même elles y étaient quelquefois nuisibles et déplacées. Ils s'abusaient. M. Racine témoigne contre eux. Ses endroits les plus simples s'en sont trouvés et susceptibles et toujours embellis. Mais ce grand homme emporte avec lui le secret d'un si précieux mélange. Ses successeurs ont moins recueilli l'héritage qu'ils ne l'ont démembré. Chez les uns, on désire cette chaleur et ce beau simple si essentiels; et chez les autres, cette harmonie si désirable. Voulait-on que je réunisse en moi, misérable glaneur, des trésors que je n'ai pas seulement eu l'avantage de partager ? Cette versification-ci sera donc assurément destituée de pompe et d'harmonie; et principalement de cette harmonie exquise, si chère à nos déclamateurs de ruelles, qui, plus environnés de leur talent imaginaire, que touchés des vraies beautés de ce qu'ils savent par cœur, vont récitant à qui veut et ne veut pas les entendre, tantôt avec emphase :

Rhodes, des Ottomans, ce redoutable écueil, etc. [1]

Ou, d'un air voluptueux et passionné :

Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes. [2]

Ou bien, d'un ton fier et farouche :

Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage, etc. [3]

[1] *Bajazet*, acte II, scène I.
[2] *Britannicus*, acte II, scène II.
[3] *Rhadamiste*, acte II, scène II.

Encore une fois, je n'ai rien fait pour ces mauvais comédiens-là, et dès lors je sens dans quel néant, devant eux, je dois tomber à la lecture. Mais je ne m'intéressais qu'à mes spectateurs, pour qui j'espère avoir assez fait, en cas que l'on admette ce principe avancé par un écrivain versé dans ces matières [1] : *Ce n'est autre chose*, dit-il, *que la prononciation qui constitue la douceur ou la rudesse des mots, et l'oreille juge de l'harmonie d'après la prononciation seule*. Or, les vers de *Gustave*, tels qu'ils sont, furent très bien prononcés, et fort bien reçus. L'auteur du *Pour et Contre*, comme on a vu, n'en rend que trop bon témoignage. Je pourrais donc n'être pas tout-à-fait sans réplique sur ma versification; mais la prétérition n'est déjà que trop longue. Et qui ne sait d'ailleurs le danger qu'il y a de se trop bien défendre, ne courût-on que le risque d'avoir raison devant des adversaires qui ne le prétendent ni ne le pardonnent jamais? Ne nous brouillons avec personne. Un auteur doit le plus qu'il peut s'assurer de l'indulgence de tout le monde; un auteur tel que moi, plus qu'aucun autre; et de celle de ces messieurs, plus que de celle des gens raisonnables qui n'en manquent jamais.

[1] *Réfutation des Principes de M. Rousseau de Genève*, page 22.

STANCES

EN TÊTE D'UN EXEMPLAIRE PRÉSENTÉ A LA REINE DE SUÈDE, EN 1733.[1]

Digne sang du grand roi que j'ai peint dans mes vers,
Du prix de ses hauts faits pacifique héritière,
D'un coup d'œil obligeant, qu'envîra l'univers,
Favorisez l'essor d'une muse étrangère.

Il nous suffit souvent, pour nous faire un grand nom,
Du seul nom des héros que nous faisons paraître;
Si de les bien chanter je n'ai pas l'heureux don,
J'ai du moins, comme on voit, celui de m'y connaître.

Virgile, Ovide, Horace, à nos derniers neveux
Iront à plus d'un titre, et d'un titre bien juste;
Le talent, toutefois, qui fit beaucoup pour eux,
Peut-être aura-t-il fait moins que le nom d'Auguste.

Gustave est un héros, est un[2] nom dont l'appui
Peut aussi me transmettre à la race future.
Grand guerrier, tendre amant, fils vertueux, en lui
Triomphent la valeur, l'amour et la nature.

Plus d'un prodige encore illustra sa maison:
Charles, Christine, Adolphe, à l'envi l'ont ornée.
Les retrouvant en vous, l'Europe avec raison
Admire vos vertus, sans en être étonnée.

[1] Ulrique Éléonor, dernière princesse du sang de Gustave.
[2] Gustave est l'anagramme d'Auguste.

Tous quatre à la Suède ont coûté bien des pleurs.
Mais vos prospérités finiront leur histoire;
Et, sans avoir eu part jamais à leurs malheurs,
Vous n'aurez partagé que leur trône et leur gloire.

Tout vous en est garant; les droits de vos aïeux,
L'amour de vos sujets, les vœux du Nord, les nôtres,
L'heureuse étoile enfin du prince aimé des cieux,
Dont les nobles destins se sont unis aux vôtres.

PERSONNAGES.

GUSTAVE, prince du sang des rois de Suède.
ADÉLAÏDE, princesse de Suède.
CHRISTIERNE, roi de Danemarck et de Norwège.
FRÉDÉRIC, prince de Danemarck.
LÉONOR, mère de Gustave.
CASIMIR, seigneur suédois.
RODOLPHE, confident de Christierne.
SOPHIE, confidente d'Adélaïde et de Léonor.
GARDES.

La scène est à Stockholm, dans l'ancien palais des rois de Suède.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, quel rapport viens-tu faire à ton roi?
De Christierne absent révère-t-on la loi?
Et tandis que Stockholm exige ma présence,
Le Danemarck en paix souffre-t-il la régence?
La reine....

RODOLPHE.

Elle n'est plus, seigneur, et cette mort
Peut-être enlève un sceptre au monarque du Nord.
Du sénat mécontent l'autorité jalouse
Ne ployait qu'à regret sous votre auguste épouse;
A peine a-t-il en main le timon de l'état,
Que le peuple, sous lui, respire l'attentat;
Traite d'invasion, de puissance usurpée,
Ce qu'ici vous tenez de Rome et de l'épée;

Et, s'érigeant en juge entre Stockholm et vous,
Prétend borner vos droits, ou vous les ravir tous.

CHRISTIERNE.

Gustave est mort. Sa chute et décide et prononce.
C'est une autre nouvelle, ami, que je t'annonce;
Nouvelle dont le bruit, effrayant les mutins,
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
Jusqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suède, et retint suspendu,
Entre Gustave et moi, l'hommage qui m'est dû.
Fatigué des complots de ce rival habile,
Je mis sa tête à prix : il n'a plus eu d'asile;
Chacun se disputait l'honneur de l'immoler;
Et son heureux vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets, ayant détruit la cause;
Et le chef abattu, le reste est peu de chose.
Laissons donc, pour un temps, ces soins ambitieux,
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le sort d'une épouse importune,
Dont l'époux, dès long-temps, méditait l'infortune:
Oui, la mort la frappant de ses traits imprévus,
Rompt des nœuds que bientôt le divorce eût rompus.

RODOLPHE.

Quelles raisons, seigneur, l'avaient donc condamnée?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée,
Les transports d'un amour vainement combattu,
Et d'autant plus ardent, que toujours il s'est tu.

RODOLPHE.

Tout le monde en effet, seigneur, en est encore
A connaître l'objet que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente en apprenant son nom;
Adélaïde.

RODOLPHE.

Elle!

CHRISTIERNE.

Oui : la fille de Sténon,
Héritière du trône, attachée à Gustave,
Promise à Frédéric, détenue en esclave,
Reste unique et plaintif d'un sang que j'ai versé;
Voilà d'où part, ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si sa possession, seigneur, vous est si chère,
Pourquoi permettre donc que Frédéric espère?

CHRISTIERNE.

Hélas! souvent, ainsi nous-mêmes contre nous,
Du sort qui nous poursuit nous préparons les coups.
Juste punition de la façon barbare
Dont ma rage accueillit une beauté si rare!
Écoute, et plains un cœur qui n'a pu s'attendrir
Qu'après avoir tout fait pour n'oser plus s'offrir.
Par un dernier assaut cette ville emportée
Couvrait de ses débris la mer ensanglantée;
La vengeance y faisait éclater sa fureur,
Et le droit de la guerre y répandait l'horreur.
Ce palais renfermant de nombreuses cohortes,

Nous y courons. La hache en fait tomber les portes :
J'entre, on fuit devant nous, le sang coule, et nos cris
Font voler la terreur sous ces vastes lambris.
Mourante entre les bras d'une femme éperdue,
Adélaïde alors fut offerte à ma vue.
Sa pâleur, à mon œil de colère enflammé,
Déroba mille appas qui m'auraient désarmé.
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille,
Que le reste d'un sang funeste à ma famille.
Les armes de son père ont fait périr mon fils;
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
De peur de trahir même un courroux légitime,
Je détournais les yeux de dessus la victime;
Et ce courroux ainsi, libre dans son essor,
L'envoya dans la tour, où je la tiens encor.
A n'en sortir jamais elle était condamnée;
Mais on adore ici le sang dont elle est née.
Il était important de tout pacifier;
Et ce fut à ma haine à se sacrifier;
A souffrir que l'hymen unit à sa personne
L'héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric, avoué de l'état et de moi,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y fut : le penchant suivit l'obéissance;
Mais, quoiqu'il eût pour lui rang, mérite et naissance,
Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mît fin,
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.
Cent fois, las du mépris dont on payait ses peines,
D'un mot j'aurais tranché ces difficultés vaines,

Si le prince alarmé, rejetant ce secours,
N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.
Enfin, je m'accusai de trop de complaisance;
Et, croyant qu'à mon ordre il manquait ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah! Rodolphe, peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi!
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse, et des grâces
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces!
Jamais de deux beaux yeux le charme, en un moment,
N'a, sans vouloir agir, agi si puissamment;
Ni jamais dans un cœur l'amour ne prit naissance
Avec tant d'ascendant et si peu d'espérance.
De quoi pouvais-je alors en effet me flatter?
Les suites d'un divorce étaient à redouter.
Qu'eus-je opéré d'ailleurs sur cette âme inflexible
Que de loin dominait un rival invincible?
Je n'osai donc parler : mon feu se renferma;
Mais, sous ce feu couvert, le dépit s'alluma.
Du fugitif aimé craignant l'audace active,
Je resserrais toujours les fers de ma captive;
Enfin, pour n'avoir plus à la persécuter,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
Frédéric ici donc est le seul qui me gène.
Qu'il aille à Copenhague y remplacer la reine;
Qu'il parte, et que l'honneur d'un si brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Frédéric est encor vertueux et fidèle;
Mais il est adoré dans le parti rebelle.

Et des écrits publics font revivre des droits
Que l'on prétend qu'il a de nous donner des lois.
Erreur pernicieuse ou damnable artifice,
Qui travestit le crime en acte de justice,
Du maître et des sujets rompt le sacré lien,
Et fait d'un parricide un zélé citoyen.
N'exposez pas le prince au danger trop visible
D'oublier ses devoirs en trouvant tout possible;
Et surtout au moment qu'environné d'amis,
Son amour offensé se croirait tout permis.
Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse,
Vainement soupirer aux pieds de la princesse;
Cependant, sous le joug ramenant le Danois,
Et bientôt, pour un sceptre en pouvant offrir trois,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre,
Déclarez-vous en roi qui n'a plus rien à craindre;
Et vous verrez alors qu'un amant couronné
Devient, dès qu'il lui plaît, un époux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorans où mon cœur se consume,
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
Sur tes conseils, ami, je règlerai mes pas.
Veille, écoute et vois tout, ne te ralentis pas.
Perce de cette cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde aujourd'hui je mets Adélaïde;
Fais-la de sa prison passer en ce palais;
Mais auprès d'elle encor n'accorde aucun accès.
Du sort de son amant gardons-nous de l'instruire;
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire.

Va ; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la disposer à l'offre de mon cœur.

SCÈNE II.

CHRISTIERNE, seul.

Des faveurs que le ciel m'annonce et me prépare,
Un si fidèle ami, sans doute, est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit.
La fortune me cherche et le bonheur me fuit :
Sous le superbe dais des trônes que l'on vante,
Siégent les noirs soupçons et l'aveugle épouvante ;
Un sommeil inquiet en suspend les travaux ;
Et le trouble m'y suit jusqu'au sein du repos.
Quoi ! pour objets de crainte ou de guerre éternelles,
Des voisins ennemis ou des sujets rebelles !
J'ai dompté les premiers ; et les autres, cent fois,
D'un châtiment sévère ont ressenti le poids.
Déjà, si je n'accours, l'hydre est prête à renaître.
Esclaves révoltés, tremblez sous votre maître !
Redoutez un courroux trop souvent rallumé !
Traîtres ! je serai craint, si je ne suis aimé.

SCÈNE III.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

FRÉDÉRIC, savez-vous le destin de la reine?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'apprend; et le devoir m'amène....

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit aussi, qu'infidèle à son roi,
Mon peuple ose pour vous s'élever contre moi?

FRÉDÉRIC.

Ah! je le désavoue, et je n'ambitionne....

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guère à ceux que l'on soupçonne.
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt,
Pour toute confidence, eût reçu son arrêt.
Je vous connais si bien, que mon ordre suprême,
Du soin de nous venger vous eût chargé vous-même,
Si je n'avais pas craint pour vous l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses feux.

FRÉDÉRIC.

A de pareils égards je dois être sensible;
Mais cet objet aimé, seigneur, est inflexible :
Il le sera toujours; et quelque éloignement
Serait pour moi plutôt un secours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe, et n'est qu'une faiblesse

Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse;
Et je veux....

FRÉDÉRIC.

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir.
Ah! laissez-moi me vaincre, et soyez moins rigide.
Ne persécutons plus la triste Adélaïde.
Croyant par mon hymen adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secondaient vos rigueurs;
Mais puisque sa constance et vous et moi nous brave,
Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave
Est serré par le temps, loin d'en être affaibli,
Je ne veux et n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FRÉDÉRIC.

Et quel bruit?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

FRÉDÉRIC.

Qu'une ombre! quoi? Gustave....

CHRISTIERNE.

Est tombé sous les coups
D'une secrète main vendue à mon courroux.
Voilà pour son amante une triste nouvelle;
Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.
L'intérêt de vos feux demandait ce trépas.
Informez-l'en vous-même, et ne m'accusez pas.
D'un glorieux hymen lui relevant les charmes,

Achevez d'épuiser et d'essuyer ses larmes.
Du reste, vantez-lui vos soins officieux;
Je leur accorde enfin son retour en ces lieux.
Elle y peut revenir; mais, plus de résistance.
Sachez faire cesser sa désobéissance,
Lui faire respecter mes ordres absolus,
Ou le maître offensé ne vous consulte plus.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Mon âme, dès long-temps, seigneur, vous est connue.
Souffrez qu'en liberté je pleure à votre vue
Les malheurs de Gustave et ceux de mon pays.

FRÉDÉRIC.

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis.
Répandons, Casimir, l'un et l'autre des larmes;
Toi, sur ton prince, et moi, sur la honte des armes
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous déshonorant.
L'inhumain! et je suis son sujet! lui, mon maître!
Ah! laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du ciel doit être autorisé:
Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé.

CASIMIR.

L'infortune publique et ce noble langage
Montrent bien que le trône était votre partage.

Hélas ! que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
Nous eût bien épargné des regrets et du sang !
Faut-il que la vertu modeste et magnanime
Néglige ainsi ses droits pour en armer le crime !

FRÉDÉRIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux.
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
Je ne méprisai point les droits de ma naissance ;
J'évitai le fardeau de la toute-puissance :
Je cédai sans effort des honneurs dangereux,
Et le pénible soin de rendre un peuple heureux.
D'un noble dévoûment je ne fus pas capable.
Des forfaits du tyran ma mollesse est coupable ;
Et, pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
Par un assassinat, qui tient lieu de victoire,
C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire ;
C'est peu de publier qu'à cette cruauté
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté ;
Pour achever ma honte et consommer son crime,
Il veut que ce soit moi qui frappe la victime !
Que de moi la princesse apprenne son malheur,
Qu'en lui tendant la main, je lui perce le cœur !
Évitons-la. Fuyons. Prévenons ma faiblesse.
Son amour inquiet m'interroge sans cesse,
Et sans cesse à regret le mien se voit réduit
A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit.
Lui laisserai-je encor cet espoir inutile ?
Et quand je le voudrais, serais-je assez tranquille ?

Un seul mot, un regard, un soupir.... Je la voi.
Retiens, cher Casimir, tes pleurs, ou laisse-moi.

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, ADÉLAÏDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

Séjour où commandait l'auteur de ma naissance,
Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes aïeux, où leur sang est proscrit,
Hélas! que votre aspect me frappe et m'attendrit!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence?
Mon trouble à chaque instant peut trahir mon silence.

ADÉLAÏDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du roi.
A la clarté du jour il veut bien que je vive.
Avec quelque douceur il parle à sa captive.
Ce changement, qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devait être le prix.
Vous l'êtes-vous promise? Auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir et Gustave et ma gloire?

FRÉDÉRIC.

Non, madame. Vous-même avez-vous un moment
Accusé mon amour d'un tel égarement?
Non : sincère et soumis, j'ai sur votre constance,
Ainsi que mes discours, réglé mon espérance.

Frédéric, qui vous aime, et que vous avez craint,
N'aspire qu'à l'exil, et ne veut qu'être plaint.

ADÉLAÏDE.

Être plaint! Ah! seigneur, le destin qui m'outrage
Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.
Vous aimez, dites-vous; voilà tous vos malheurs.
Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler mes pleurs?

FRÉDÉRIC.

Madame, l'on ressent, quand l'amour est extrême,
Avec ses propres maux, ceux de l'objet qu'on aime;
Souffrant donc à la fois ma peine et vos ennuis,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

ADÉLAÏDE.

Vous avez, je le sais, partagé mes alarmes.
La prison d'où je sors vous a coûté des larmes,
Et votre appui, sans doute, en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un moment qu'à mon persécuteur,
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine et prête à lui complaire.
Grâce au ciel, elle a su plus noblement agir,
Et je puis en goûter les effets sans rougir.
Soyez sûr à jamais de ma reconnaissance.
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance!
Mais vous savez, seigneur, si j'en puis disposer.
Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
Lassez-vous d'un récit qui toujours vous afflige,
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave : il en a pour garant
La volonté d'un père, et d'un père expirant.

« Ma fille, me dit-il, comptons sur sa vaillance;
« Il sera mon vengeur : soyez sa récompense. »
Cet ordre, mes sermens, mon amour, sa valeur,
Voilà ses droits : j'en compte encore un, son malheur,
La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique;
Exil où mon image est sa ressource unique!
Cela seul en mon cœur a droit de le graver;
Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver.
Si la fortune aussi pour nous moins inhumaine,
Si la victoire un jour en ces lieux le ramène,
De ce héros, instruit de vos bontés pour moi,
L'estime et l'amitié paîront ce que je doi.
J'espère tout encor, seigneur, puisqu'il respire;
Et c'est vous tous les jours qui me le daignez dire.
Il m'aime; il saura vaincre; il brisera mes fers.
Les tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers?
Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC, à part.

Malheureuse princesse!

ADÉLAÏDE.

Vous vous troublez? Quelle est la douleur qui vous presse?

FRÉDÉRIC.

Vous connaissez le roi, madame; et vous savez....

ADÉLAÏDE.

Je sais que le barbare ose tout. Achevez.

FRÉDÉRIC.

Hélas!

LÉONOR.

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage?

FRÉDÉRIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage.
Adieu.

(Il sort.)

LÉONOR, le suivant.

Qu'annonce enfin ce douloureux transport?

ADÉLAÏDE.

Ah! mon cœur a frémi, seigneur! Gustave est mort.

SCÈNE VI.

ADÉLAÏDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

A ce comble de maux vous m'aviez réservée,
Madame, et par vos soins je m'y vois arrivée!
Non, ce cœur déchiré ne vous pardonne pas!
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où dans les fers par vous je fus suivie,
Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie?
Mes yeux, mes tristes yeux, qu'à regret je rouvris,
N'auraient pas maintenant à pleurer votre fils!

LÉONOR.

Montrons, montrons, madame, une âme plus virile.
Est-ce à vous à pleurer quand sa mère est tranquille?

ADÉLAÏDE.

Calme dénaturé, qui ne sert en ce jour
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour.

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience

Condamne entre ennemis l'excès de confiance.
Un fils m'est aussi cher que vous l'est un amant;
Et je ne voudrais pas lui survivre un moment.
Mais n'est-ce pas, madame, être aussi trop crédule?
De nous tromper ici se fait-on un scrupule?
On veut vous dégager de vos premiers sermens.

ADÉLAÏDE.

Ah! le prince eut toujours de nobles sentimens!
Frédéric est sincère.

LÉONOR.

Oui. Mais, madame, il aime.
Christierne d'ailleurs peut l'abuser lui-même.
Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,
Tout le premier peut-être est aussi dans l'erreur.
Se plaisant au récit d'événemens semblables,
Le peuple a de tous temps donné cours à des fables.
Gustave (sans chercher d'exemples au dehors)
Sur ce mauvais garant me compte au rang des morts.
Dans le sanglant désastre où je perdis son père,
L'opinion publique enveloppant sa mère,
Sans doute quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Comme moi, sous un nom qui le fait méconnaître,
Peut-être il vit; que dis-je! il triomphe peut-être.
Pour un heureux augure acceptons mon espoir.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Enfin, madame, enfin si le vouloir céleste,
Par un songe aux mortels souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux.

Deux fois le ciel, deux fois cette nuit à mes yeux,
Ce ciel au châtiment trop lent à se résoudre,
A présenté Gustave ayant en main la foudre.
De la pourpre royale il était revêtu :
Tandis que, sous ses pieds, Christierne abattu,
Cachant dans la poussière un front sans diadème,
Restait dans cet opprobre, en horreur aux siens même.
Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour?

ADÉLAÏDE.

Eh bien donc, de Sophie attendons le retour.
Sophie, à ses parens, pour un moment rendue,
Saura d'eux la nouvelle, et qui l'a répandue.
Vous aurez jusque-là suspendu mes tourmens.
Puisse l'effet répondre à vos pressentimens!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CASIMIR, seul.

Héros de la patrie, ombre auguste et plaintive,
Prince, à qui les destins veulent que je survive;
Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
Ici bientôt, ici, ton bourreau mercenaire
Doit venir de ton sang demander le salaire;
Ce fer le lui réserve; il mourra! fût-ce aux yeux
Du cruel abreuvé d'un sang si précieux,
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes.
Mais le juge des rois, le ciel, aux mains profanes,
Dans leur sang, quel qu'il soit, défend de se tremper;
Et le tonnerre seul a droit de les frapper.
Souffre donc....

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Ah, seigneur! où courez-vous? D'où naissent
Les transports et le trouble où tous vos sens paraissent?

Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur....

FRÉDÉRIC.

Ah! je me fuis moi-même, et je me fais horreur!
Casimir, c'en est fait! j'ai part au parricide.
J'ai du sort de Gustave instruit Adélaïde.
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspirait
Une espérance vaine où son cœur s'égarait.
Mes pleurs l'ont détrompée; et j'en porte la peine.
Son malheur, contre moi, va redoubler sa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.
Ma douleur, à ses yeux, peut-elle être sincère?
Elle craint mon amour; elle croit que j'espère;
Qu'un triomphe secret renfermé dans mon sein
Les lâches sentimens d'un rival inhumain;
Je ne la blâme pas: d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée?
Il n'est pour elle ici qu'injure ou faux respect;
Rien qui ne lui doive être odieux ou suspect.
Je ne m'en prends qu'aux soins du tyran qui l'accable.
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable.
A sa honte, à la mienne, il veut être obéi;
Et s'il me servait moins, je serais moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la princesse,
Que sans doute, pour vous, en ce moment il presse.

FRÉDÉRIC.

Eh! c'est là le sujet de mon emportement.
Je courais la rejoindre à son appartement,

Épancher à ses pieds et mon cœur et mes larmes,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes,
Et là-dessus du moins la laisser sans effroi.
Christierne venait de s'y rendre avant moi;
Et quand je veux l'y suivre, on m'en défend l'entrée.
De douleur, de dépit, je me sens l'âme outrée.
C'est trop mettre à l'épreuve un prince au désespoir,
Qui, hors de l'équité, méconnaît tout pouvoir;
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.
Je ne réponds de rien, blessé dans ce que j'aime.
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang,
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

CASIMIR.

Remontez-y, seigneur. Abattez qui vous brave.
Attaquez-le en un temps, où le sang de Gustave,
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits,
Aux lieux d'où part la foudre a fait monter ses cris.
Vos armes, dans le cours d'une si juste guerre,
Auront l'appui du ciel, et les vœux de la terre.
Que dis-je! le tyran n'est-il pas déposé?
Le peuple et le sénat, pour vous, ont tout osé.
La clameur vous couronne; et la flotte informée,
Déjà du même zèle est sans doute animée.
Éclatez : la victoire est sûre, et n'est pas loin.
Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.
Je le fus trop long-temps des maux de ma patrie.
Je vais de Christierne affronter la furie.
Meure le scélérat dont le bras l'a servi!
Et que le jour, après, s'il veut, me soit ravi!

Trop content, si je suis la dernière victime
D'un pouvoir si funeste et si peu légitime!

FRÉDÉRIC.

Adieu; le meurtrier s'avance vers ces lieux;
Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.

SCÈNE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR, à part, voyant Gustave qui détourne la vue à sa rencontre, et semble vouloir l'éviter.

DEVRAIS-JE d'un défi favoriser le traître?
(haut, et tirant l'épée.)
Monstre souillé du sang de mon auguste maître,
Évite, si tu peux, le péril que tu cours!
Je ne t'imite point, lâche! défends tes jours.

GUSTAVE, se découvrant et allant à lui.

Arrête. Ouvre les yeux, Casimir: envisage
L'ennemi qui t'aborde, et que ton zèle outrage.
Cet accueil pour Gustave est un accueil bien doux.

CASIMIR, se jetant à ses pieds.

Que vois-je? quel prodige! Ah, seigneur! est-ce vous?
Vous, de qui la Suède a pleuré la disgrâce!

GUSTAVE.

Parlons bas. Lève-toi, Casimir, et m'embrasse.
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi.
Ma surprise est égale à ma frayeur extrême.

Vous, vivant! vous, ici! vous, dans le palais même
D'un barbare qui va partout, l'or à la main,
Mendier contre vous le fer d'un assassin!

GUSTAVE.

Je connais Christierne, et sais où je m'expose:
Sois tranquille. J'espère encor plus que je n'ose.
En vain la barbarie habite ce séjour,
Cher ami, si pour moi j'y retrouve l'amour.
Plus avant que jamais, rentre en ma confidence.
Mais se peut-on parler ici sans imprudence?

CASIMIR.

Cet endroit du palais est le plus assuré.
De tous ses courtisans Christierne entouré
Ne revient pas si tôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin, rassure un feu timide
Qui de dix ans d'absence a lieu d'être alarmé.
Le fidèle Gustave est-il encore aimé?

CASIMIR.

Ose-t-il soupçonner la foi de la princesse?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de sa promesse,
N'eût-elle pas laissé disposer de sa main?

CASIMIR.

Tel qui s'en flatte ici, s'en flatte bien en vain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre?

CASIMIR.

Dans la tombe, avec vous, elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne connais donc plus ni crainte, ni danger,
Ami ; Stockholm est libre, et je vais vous venger.

CASIMIR.

Et quelle trame heureuse a donc été tissue?
J'ignore l'entreprise, au moment de l'issue :
De vos secrets, seigneur, j'étais moi seul exclus,
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus?

GUSTAVE.

En entrant (tu l'as vu), sur un bruit qui t'offense,
J'évitais, je l'avoue, et craignais ta présence.
Christierne, dit-on, est devenu ton roi,
T'appelle à ses conseils, et ne s'ouvre qu'à toi.

CASIMIR.

A tous beaux sentimens une âme inaccessible,
D'aucune confiance est-elle susceptible?
Non, seigneur, non ; le traître, au crime abandonné,
Se croit de ses pareils toujours environné ;
Et s'il me distingua, ce ne fut qu'un caprice,
Qui fut une faveur pour moi, moins qu'un supplice.
J'en soutenais l'affront : mais le motif est beau.
Vos amis, sans cela, seraient tous au tombeau.
Je flattais sans rougir une injuste puissance
Qui souvent à ma voix épargna l'innocence;
Et vous devez, seigneur, à ce zèle, à ma foi,
Ceux que vous avez cru plus fidèles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne ; et désormais, n'ayons l'âme occupée
Que du plaisir de voir toute erreur dissipée.

Je te retrouve stable et ferme en ton devoir;
Tu me revois vivant, et plein d'un bel espoir.
Dans le piége mortel, je tiens enfin ma proie.
Conçois-tu, Casimir, mon audace et ma joie?
Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé,
A tant d'excès commis, à tant de sang versé!
Rappelons-nous ici ma première infortune;
Image à des vengeurs plus douce qu'importune!
A la cour du tyran, Gustave ambassadeur,
Et d'un sang dont l'on dut révérer la splendeur,
Éprouve des cachots la rigueur et l'injure.
Je languis dans les fers, tandis que le parjure
En vient charger ici des peuples éperdus
Qu'il craignait que mon bras n'eût trop bien défendus.
Échappé, mais trop tard, et fuyant nos frontières,
Depuis cinq ans en proie aux armes étrangères,
Je passai sous un ciel encor plus ennemi,
Où le soleil n'échauffe et ne luit qu'à demi:
Tombeau de la nature, effroyables rivages
Que l'ours dispute encore à des hommes sauvages;
Asile inhabitable, et tel qu'en ces déserts
Tout autre fugitif eût regretté ses fers.
Sans amis, sans patrie, ignoré sur la terre,
C'est là, durant trois ans, que je fuis et que j'erre;
Qu'impuissant ennemi, qu'amant infortuné,
Je maudis mille fois le jour où je suis né.
Une misère enfin si profonde et si rare
Trouva quelque pitié dans ce climat barbare.
Des cavernes du Nord, du fond de ses frimas,

Je sus faire sortir des hommes, des soldats,
Et même des amis généreux et fidèles
A ne le pas céder aux âmes les plus belles.
Suivi d'eux, je reviens; et les âpres hivers
Nous font d'un pied léger franchir de vastes mers.
A peine ai-je abordé cette triste contrée,
Et de quelques succès signalé mon entrée,
Que l'espoir, à ce bruit, renaissant dans les cœurs,
Range nos vieux guerriers sous mes drapeaux vengeurs.
C'est alors que pour vaincre il fallut disparaître,
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître),
Abandonnant ma vie aux plus indignes mains,
Environna mon camp, le remplit d'assassins.
Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible:
Travesti, mais des miens partout l'âme invisible,
Je marche à la faveur de ce déguisement,
Et Gustave à couvert, triomphe impunément.
Dans Stockholm, à l'abri de l'heureux stratagème,
Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même.
Là, je vois mon devoir écrit de tout côté.
D'un temple, d'un palais le marbre ensanglanté,
Une veuve, une fille, une mère plaintive,
Tout m'émeut; tout retrace à mon âme attentive
L'instant où, de leur fils réclamant le secours,
Périrent sous le fer les auteurs de mes jours;
Et juge de ma tendre et vive impatience,
Quand, le cœur embrasé d'amour et de vengeance,
Je lance mes regards vers l'horrible prison
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.

J'assemble mes amis; mon aspect les anime:
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime;
Ils doivent cette nuit attaquer le palais;
Tandis qu'à fondre ici des bataillons tous prêts,
Du creux de nos rochers, sortant sous ma conduite,
Amèneront l'alarme et le meurtre à ma suite.
Du carnage mon nom sera l'affreux signal.
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
D'un salut dont le soin m'agiterait sans cesse;
Je veux de ce palais enlever ma princesse.
Dans ce dessein (qu'en vain tu n'approuverais pas),
Après avoir semé le bruit de mon trépas,
J'ose me présenter au tyran que je brave,
A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitais, je l'avoue, à m'y déterminer;
L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner;
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde,
Et croyons tout permis, pour punir un perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, seigneur, en vous montrant,
Du tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non. Lorsque le barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence;
Et rendu par le temps méconnaissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.
Mais quand, pour m'introduire auprès de la princesse,
Il ne me faut pas moins de courage et d'adresse;
Que personne (du moins tel est le bruit public)

Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric;
Ami, j'y réfléchis. Dis-moi. Comment t'en croire?
Sur quoi l'assures-tu fidèle à ma mémoire?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir;
Sur sa pitié pour elle, et sur son désespoir.
N'en cherchez pas, seigneur, de preuve plus solide;
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.
Quoique amant maltraité, son cœur compatissant
N'a de maux et d'ennuis que ceux qu'elle ressent.
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse.
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse;
Du tyran qui le sert, il déteste l'appui;
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui.
D'aujourd'hui, comme un crime, il regarde sa flamme.

GUSTAVE.

Voilà, pour un rival, bien de la grandeur d'âme.

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous.
Plus le rival est grand, plus le triomphe est doux.

GUSTAVE.

J'aimerais mieux une âme et moins noble et moins tendre.
Moins Frédéric prétend, plus il a dû prétendre.
Que n'eût pu sa vertu sur un cœur vertueux?
Je serais bien injuste et bien présomptueux,
Si le ciel aujourd'hui voulait que je périsse,
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice.
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier.
On l'estime; on l'eût plaint; il m'eût fait oublier.
Déjà peut-être.... Mais mes yeux vont m'en instruire.

CHRISTIERNE.

En quels lieux? dans quel temps?

GUSTAVE.

A Stockholm. Aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux!

GUSTAVE.

Ici même; et dans l'instant peut-être,
Qu'au péril de vos jours, il allait reparaître.

CRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Poursuis. Comment triomphes-tu?
L'as-tu pris sans défense, ou l'as-tu combattu?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage;
Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,
Que je le sais cueillir en généreux guerrier.

CHRISTIERNE.

(à Rodolphe.) (à Gustave.)

J'aime sa noble audace. Indique ton salaire.
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras dans ce motif ne s'était point armé.
Un intérêt si bas l'aurait mal animé.
J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,
La gloire de servir mon maître et ma patrie;
Et puisque l'honneur seul excita ma valeur,
Veuillez, pour tout salaire, acquitter cet honneur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole.
Prononce. Que veux-tu ?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique-toi.

GUSTAVE, tirant un billet.

Gustave, aux portes de la mort,
A tracé cet écrit par un dernier effort;
Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui moi-même à la princesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient; tu seras satisfait.
Je connais sa main, donne : oui, c'est elle en effet.

(Il lit.)

« Adieu, princesse infortunée.
« La victoire n'est pas du plus juste parti.
« Je vous servais, je meurs; telle est ma destinée:
« Et mon astre cruel ne s'est point démenti.
« D'une félicité vainement attendue,
« Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs.
« Régnez; je vous remets la foi qui m'était due.
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »

(à Gustave, lui rendant le billet.)

Sors. Avant que le jour de ces lieux disparaisse,
Rodolphe te fera parler à la princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grâce à demander.

CHRISTIERNE.

Et quoi?

GUSTAVE.

Que, par ménagement et pour elle et pour moi,
L'on ne m'annonce point comme auteur de sa perte;
Mais comme un simple ami dont la main s'est offerte.

CHRISTIERNE.

Je t'entends; c'eût été le premier de mes soins.

SCÈNE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Hé bien! lui faudra-t-il encor d'autres témoins?
Elle en croira Gustave; elle verra sa lettre;
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
Mais, que son cœur se rende ou non, j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Sans doute, un peu de temps....

CHRISTIERNE.

Non, Rodolphe; demain.
C'est tout le temps que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lassé la gêne et le silence.
Soumise ou non, demain elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux,
D'un rival qu'appuîront des sujets infidèles?

CHRISTIERNE.

Vains discours! Je ne crains ni lui ni les rebelles.
Frédéric y renonce : osant le déclarer,
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer.
Et quant à mes sujets, tout le mal ne procède
Que du feu de la guerre allumée en Suède.
Ici par mon hymen quand j'aurai tout calmé,
Là bientôt par la peur tout sera désarmé.
Je te dispense enfin de ces marques de zèle.
J'adore Adélaïde, et je ne vois plus qu'elle.
Toi-même, qui l'as vue, à d'amoureux transports
Peux-tu sans injustice opposer tes efforts?
Quel est donc mon pouvoir? Maître de tant de charmes,
S'agira-t-il toujours de contrainte, d'alarmes,
D'obstacles, de délais, de mesure à garder?
Il s'agit de mourir ou de la posséder.
Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne.
Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
Il me reste un rival qui s'est fait estimer:
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Reposez-vous, seigneur, sur ceux qui vous secondent.
Elle le verra peu; mes soins vous en répondent.
Je veillerai sur eux. Vous, si vous m'en croyez,
Ne précipitez rien : daignez plaire; essayez
D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
De quoi n'est pas capable une amante insensée?
Voulez-vous....

CHRISTIERNE.

Oui, Rodolphe, oui; telle est mon ardeur.

Dût-elle entre mes bras signaler sa fureur,
Fût-ce à la perfidie allier la tendresse,
Et placer dans mon lit la haine vengeresse....
Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu?
J'aurai sa foi : je l'aime et je règne. Crois-tu
Que du lien formé la sainteté soit vaine?
Les autels sont alors les bornes de la haine.
Les noms de roi, d'époux, ne désarment-ils pas?
L'hymen a des devoirs, le trône a des appas:
L'un ou l'autre peut-être adoucira son âme.
Tantôt, tu permettais plus d'espoir à ma flamme;
D'un amant couronné tu relevais les droits;
Et l'amour, à t'entendre, obéissait aux rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la princesse inflexible.
Quelque soin, quelque égard peut la rendre sensible.
Si même à Frédéric elle résiste encor,
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Et qui donc?

RODOLPHE.

Léonor.
Cette femme, seigneur, vous est-elle connue?

CHRISTIERNE.

C'est, s'il m'en souvient bien, la suivante éperdue,
Qui, le jour qu'en ces lieux je portais le trépas,
Soutenait la princesse expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable et mortelle ennemie.
Seigneur, Adélaïde est par elle affermie

Dans le ressentiment qu'elle fait éclater.
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus, je la crois tout autre qu'on ne pense.
Ce qu'elle est se démêle à travers l'apparence;
Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.
En tout ceci daignez souffrir que je vous guide.
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la fléchir, ce sera l'irriter.
N'importe; ton avis n'est pas à rejeter.
Use en homme éclairé de ton zèle ordinaire.
Observe-les de près; et, s'il est nécessaire,
Pour peu que tes soupçons pénètrent plus avant,
Tu peux les séparer. Va; mais auparavant,
A quelque grand péril qu'un prompt hymen expose,
Vole au temple; que tout pour demain s'y dispose:
Préviens-en de ma part la fille de Sténon.
De l'époux seulement laisse ignorer le nom:
C'est au pied de l'autel où je dois la conduire,
Qu'en monarque absolu je prétends l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, seigneur. Si pourtant....

CHRISTIERNE.

Plus d'avis
Ni de retardemens. Je le veux. Obéis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Hé bien, chère Sophie, après tant de misère,
Libre enfin tu t'es vue entre les bras d'un père?
Je partage avec toi.... Mais je vois à tes pleurs
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs!

SOPHIE.

Que la prison n'a-t-elle été ma sépulture!
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADÉLAÏDE.

Ainsi dans notre sang l'ennemi s'est baigné,
Et le fer destructeur n'aura rien épargné?

SOPHIE.

Il a laissé partout le deuil et le ravage.
Nous ne nous en faisions qu'une imparfaite image.
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant,
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant.
Stockholm a disparu; sa splendeur est éteinte;
Un désert est resté; vaste et lugubre enceinte,
Où tout ce que la guerre épargna de héros,

A péri dès long-temps par la main des bourreaux!
Mon père fut du nombre, et je viens de l'apprendre.
Mais en vain je demande où repose sa cendre;
Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

ADÉLAÏDE.

Ton père fut fidèle et cher à sa patrie:
Pour oublier sa mort, souviens-toi de sa vie;
Et te sers des conseils dont tu savais si bien
Combattre ma douleur quand je pleurais le mien.
Hélas! quels sont tes maux près de ceux que j'endure?
Vois gémir à la fois l'amour et la nature....
Car enfin, sois sincère, en crois-tu Léonor?
Qu'en penses-tu? son fils respire-t-il encor?

SOPHIE.

Non, madame, sa mort n'est que trop avérée.

ADÉLAÏDE.

Cruelle! Eh! quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le meurtrier poursuit son salaire à la cour.

ADÉLAÏDE.

Le même coup deux fois m'assassine en un jour!

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles,
C'est l'espoir dont flattaient ses armes invincibles.
Le ciel depuis six mois favorisait ses coups.
De triomphe en triomphe il s'avançait vers nous.
Nos malheurs l'attendaient au bout de la carrière!
C'est là qu'il est frappé d'une main meurtrière,

Et qu'à ce défenseur long-temps victorieux
On arrache la palme et la vie, à nos yeux.
Sa déplorable mère est enfin convaincue;
Et du coup trop certain sa grande âme abattue....

ADÉLAÏDE.

Nous nous importunons dans notre accablement.
J'ai besoin, comme toi, d'être seule un moment.

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE, seule.

Et ma douleur profonde, à ce récit funeste,
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste!
Ainsi donc la vertu cède au crime impuni!
Toute erreur est cessée, et tout espoir fini!
Ai-je bientôt du ciel épuisé la colère!
O mort! ô seul asile!...

SCÈNE III.

ADÉLAÏDE, LÉONOR.

LÉONOR.

Ah, ma fille!

ADÉLAÏDE.

Ah, ma mère!

LÉONOR.

Moi sans fils comme vous maintenant sans époux,

Notre unique ressource est à des noms si doux.

ADÉLAÏDE.

De notre liberté voilà donc les prémices ?

LÉONOR.

Et l'équité des cieux que j'ai cru plus propices?

ADÉLAÏDE.

Pressentimens trompeurs !

LÉONOR.

Tous nos vœux sont trahis.

ADÉLAÏDE.

O mon dernier espoir ! ô Gustave !

LÉONOR.

O mon fils !

ADÉLAÏDE.

Heureuses qu'en ce jour d'amertume et d'alarmes,
Il nous soit libre encor de confondre nos larmes !

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur ! ne l'oubliez jamais !
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets.

ADÉLAÏDE.

S'il vivra dans mon cœur ! Oubliez-vous vous-même
Combien, depuis quel temps, à quel titre je l'aime?
Oubliez-vous, madame, en ce triste moment,
Que je le pleure à titre et d'époux et d'amant ?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance,
Le désir de lui plaire occupa mon enfance :
Et quand ce prince aimable abandonna ces lieux,
Un souvenir si cher attendrit nos adieux.
Bien que mon second lustre alors finît à peine,

L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne.
Ma flamme, en attendant des nœuds plus solennels,
Croissait de jour en jour sous vos yeux maternels.
A ma vive amitié je mesurais la sienne.
Mon père fut le sien, sa mère étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des sentimens si doux;
Ils faisaient notre joie. Ah, madame ! est-ce à vous,
Quand la mort nous l'enlève, est-ce à vous d'oser croire
Qu'un autre le pourrait bannir de ma mémoire ?
Qui serait-ce ? Jamais Frédéric à mes yeux,
Tout soumis qu'il paraît, ne fut plus odieux.

LÉONOR.

Encore est-ce un bonheur que dans notre infortune
Il sache commander à sa flamme importune;
Et que l'usurpateur, jusqu'ici son appui,
Semble craindre à présent de vous unir à lui.
Oh ! que vous voyant libre et moins tyrannisée,
Étrangement tantôt je m'étais abusée !
A de justes remords j'imputais sa douceur.
Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur.
Ne craignant plus mon fils, il n'a plus rien à craindre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
Il ne s'était plié qu'à des raisons d'état,
Qu'il a su mieux trancher par un assassinat.

ADÉLAÏDE.

Madame, attendons-nous à quelque ordre sinistre.
Le tyran se fait craindre à l'aspect du ministre.

SCÈNE IV.

ADÉLAÏDE, LÉONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE, à Adélaïde, dont il a entendu les derniers mots.

Non, madame; le roi veut faire désormais
A la sévérité succéder les bienfaits.
En ce jour où tout prend une paisible face,
Il veut que le passé se répare et s'efface;
Qu'avec la liberté vous repreniez vos droits,
Et que votre bonheur couronne ses exploits.
La garde qui vous suit déjà n'est plus la sienne.
Ce palais reconnaît en vous sa souveraine:
Commandez-y, madame, et remplissez un rang
Où la vertu vous place encor plus que le sang.

ADÉLAÏDE.

Si ton maître est touché des pleurs qu'il fait répandre,
Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépendre,
Si tout dans ce palais se doit assujettir,
Si j'y commande enfin, qu'on m'en laisse sortir.
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
Il est d'affreux climats qui bornent cet empire;
La nature y languit loin de l'astre du jour;
Mon repos, mon bonheur est là; c'est le séjour,
L'asile et le palais qu'on demande à ton maître,
Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne en ces déserts me faire abandonner.
Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller dans un climat sauvage,
D'un peuple qui vous aime ensevelir l'espoir?
Faites céder pour lui la tristesse au devoir.
Faites céder pour vous la faiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la victoire.
Votre père n'eût eu qu'un sceptre à vous laisser:
Dans un rang trop commun c'était vous abaisser.
La fortune se sert de votre malheur même
Pour vous ceindre le front d'un triple diadème;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame, et les autels sont parés pour demain.

LÉONOR.

De nos persécuteurs le ministre barbare
Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir,
Qu'obéir aux tyrans souvent c'est les trahir?
Parlons à cœur ouvert, et laissez l'insolence
Qui sous un beau semblant masque la violence.
L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits;
De leur fruit dangereux il veut jouir en paix;
Et l'hymen qu'il oppose à la haine publique,
De ses pareils toujours fonda la politique.
Mais quel temps choisit-il pour en former les nœuds?
Qu'il soit prudent du moins, s'il n'est pas généreux.
Qu'insultant lâchement aux pleurs de la princesse,
Toute pudeur en lui, toute humanité cesse:
Bravera-t-il un peuple encor mal asservi,

Idolâtre d'un sang dont on s'est assouvi,
Qui, pour premier trophée à cette horrible fête,
De Gustave égorgé, verra porter la tête?
Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,
Soient au Néron du Nord des sources de terreur!

RODOLPHE.

Réprimez, Léonor, une audace inutile.
Du vainqueur à jamais le pouvoir est tranquille;
Et du vaincu la tête exposée en ces lieux
N'y doit épouvanter que les séditieux.

LÉONOR.

Ciel vengeur! se peut-il que ta justice endure
D'un semblable vaincu le malheur et l'injure?
De ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom?
Téméraire! en nommant le gendre de Sténon,
Respecte d'un héros l'auguste caractère,
Surtout en adressant la parole à sa mère.

RODOLPHE.

Vous, sa mère!

ADÉLAÏDE.

Il manquait cette horreur à mon sort.
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, madame. Le roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je réponds de ses jours dès qu'elle vous est chère.
Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'autel un semblable témoin;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec vous aujourd'hui mon devoir la sépare.

ADÉLAÏDE.

Nous séparer, cruel ! Et qui t'en a chargé ?

RODOLPHE.

Pour mon maître, pour vous, je m'y crois obligé.
Gardes !

ADÉLAÏDE.

Qu'oses-tu faire ? Est-ce là ma puissance ?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéissance.

LÉONOR.

Adieu, madame, adieu. Ce triste éloignement
D'un trépas désiré hâtera le moment.
Le tyran m'offrirait une grâce inutile.

ADÉLAÏDE.

Entre mes bras encore il vous reste un asile !
Animés de l'excès des plus vives douleurs,
Ces faibles bras sauront vous disputer aux leurs !
Hé quoi ! vous me laissez désolée et confuse ?
A mes embrassemens ma mère se refuse ?

LÉONOR.

Que me reprochez-vous ? Hé bien, je les reçois,
Madame ; honorez-m'en pour la dernière fois.
Mais prenez dans les miens un peu de ma constance.
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.
Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié ?
Est-il ici pour nous ni respect ni pitié ?
Et le sexe et le rang y sont sans priviléges.
Le sort nous abandonne à des mains sacriléges ;
Les désarmerez-vous par d'inutiles cris ?

A tant d'indignités opposons le mépris.
Que le vôtre en ce jour plus que jamais éclate;
Confondez hardiment l'espoir dont on se flatte.
Redoutant vos sujets prêts à se révolter,
Christierne à vos jours n'oserait attenter:
A qui donc ose ici vous traiter en esclave,
Expliquez-vous en reine, en veuve de Gustave.
Redemandez le sang d'un père, d'un époux.
Pleurez-les : pleurez-moi ; vengez-les : vengez-vous.
Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si fidèle à l'amour que vous m'avez jurée....
Vous le serez. C'est trop offenser votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon, mon fils, ni moi.
(à Rodolphe.)
Adieu. Fais ton devoir.

(Elle sort.)

RODOLPHE.

Gardes, qu'on la retienne!

SCÈNE V.

ADÉLAÏDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

MADAME, une autre voix plus forte que la sienne,
Du côté le plus sûr saura guider vos pas.
La mère sur le fils ne l'emportera pas.
On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même.
Du moins, si vous bravez l'autorité suprême,

Un amant peut ne pas vous supplier en vain.
On a de lui pour vous un billet de sa main :
Ses derniers sentimens s'y font assez connaître.
Un des siens vous l'apporte ; et je le vois paraître.
Je vous laisse.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE.

GUSTAVE, à part, et au fond du théâtre.

J'AI vu tout ce que j'avais craint.
Mon bonheur n'est pas tel que l'on me l'avait peint.
Au temple, où tout est prêt, ma mémoire est proscrite.

ADÉLAÏDE, sans presque tourner les yeux de son côté.

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon aspect vous rappelle un prince qui n'est mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
Sans moi vous n'auriez pas à regretter sa vie.

GUSTAVE, élevant peu la voix, et s'avançant lentement.

Son malheur jusque-là n'est digne que d'envie,
Madame ; à vos sujets rien ne paraît plus doux
Que l'honneur de combattre et de mourir pour vous.
Gustave, je l'avoue, avait plus à prétendre ;
Il croyait....

ADÉLAÏDE, sans l'envisager.

Vous avez un billet à me rendre.

GUSTAVE.

Oui, madame ; au milieu des horreurs du trépas,
Il a de vos sermens affranchi vos appas ;

Et le dernier effort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

ADÉLAÏDE, prenant le billet.

Il eût dû s'épargner des efforts superflus.

(l'ayant ouvert.)

C'est lui-même. Écoutons un amant qui n'est plus.

(après avoir lu bas quelque temps.)

(haut.)

« D'une félicité vainement attendue,
« Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs.
« Régnez ; je vous remets la foi qui m'était due ;
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »
Que plutôt mille fois périsse Adélaïde !
Voilà donc mon arrêt, et sur quoi l'on décide ?
Injuste Frédéric, est-ce là ta vertu ?
Ton rival expirait : de quoi te prévaux-tu ?
Son aveu de mon sort ne te rend pas l'arbitre ;
Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre.
Ah ! sur ce titre en vain ton espoir est fondé !
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce héros à toi daignerais-je descendre ?
Ce qu'il a fait pour moi je le dois à sa cendre ;
Et m'embarrassant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit.
Reprenons le récit que ma douleur exige.

(se tournant vers Gustave.)

(Il est à ses pieds.)

Dites-moi.... Mais que vois-je ?

GUSTAVE.

Adélaïde!

ADÉLAÏDE.

Où suis-je?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un amant qui vit encor pour vous?

ADÉLAÏDE.

Ah!... Je le reconnais! J'embrasse mon époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paie avec usure,
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure!

ADÉLAÏDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens,
Cruel! je n'attendais qu'une mort : et tu viens
M'en faire souffrir mille, en mourant à ma vue!

GUSTAVE, se relevant avec fierté.

D'un billet captieux le sens vous a déçue,
Madame; si j'accorde aux vainqueurs votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autres vainqueurs que moi.
Vos bourreaux et les miens vont payer de leurs têtes
Les cruautés....

ADÉLAÏDE.

Songez et voyez où vous êtes.
Si quelqu'un....

GUSTAVE.

Je ne suis écouté que de vous.
Casimir nous seconde, et veille ici pour nous.

ADÉLAÏDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée!

Avoir de mes regrets prolongé la durée!
Et sur des fictions laissé couler mes pleurs!

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étaient garans du plus grand des bonheurs;
Ils remettaient la paix dans une âme saisie
Des terreurs d'une aveugle et tendre jalousie.
Terreurs que j'avoûrai comme un crime à présent;
Mais dont mon cœur alors ne pouvait être exempt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,
Les feux de Frédéric, ses vertus, sa puissance,
Et dans le temple enfin son bonheur annoncé....

ADÉLAÏDE.

Ah! qu'un moment plus tôt mon amour offensé,
A cette jalousie injuste et criminelle
Opposait un témoin bien cher et bien fidèle!

GUSTAVE.

Et qu'attester encore après ce que j'ai vu?
Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lu.
Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
Cette nuit vous régnez : je vous venge, et la foudre
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé.
Sans le soin de vos jours, le coup eût moins tardé.
Mais vous étiez, madame, à la merci d'un traître,
Qui dans son désespoir vous saisissant peut-être,
Le poignard à nos yeux levé sur votre sein,
Nous aurait arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs désarmons la plus noire;
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend,

L'usage est d'importance, et l'avantage est grand.
Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre
Sur ces lieux menacés épaissira son ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près,
Où l'élément glacé joint la rade au palais.
La valeur attend là votre auguste présence.
A l'instant mon triomphe et le vôtre commence;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit aux siens
Immoler les auteurs de vos jours et des miens.
Vous pleurez ! Doutez-vous du succès de mes armes ?

ADÉLAÏDE.

Non, je vous connais trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déjà fait, que ne peut votre bras ?
Et vos feux rassurés ne l'affaibliront pas.
Mais qu'à cet ennemi, dont vous craignez la rage,
Ma fuite laisse encore un précieux otage !

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le soin,
Madame : quel est-il ?

ADÉLAÏDE.

Ce fidèle témoin,
Près de qui s'instruirait votre flamme jalouse,
Une tête aussi chère à vous qu'à votre épouse,
Votre mère.

GUSTAVE.

Ma mère ! Hé quoi, ma mère vit !

ADÉLAÏDE.

Dans les fers d'où je sors, seule elle me suivit,
Et près de moi resta tout ce temps inconnue;

Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue,
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé.
De ce qu'elle est, par elle on vient d'être informé,
Et déjà dans la tour elle rentre peut-être....

SCÈNE VII.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR.

CASIMIR, à Gustave.

J'APERÇOIS Frédéric, seigneur; il va paraître.
Sortons !

GUSTAVE.

Ah, Casimir! qu'ai-je appris! viens, suis-moi.

ADÉLAÏDE, voulant le suivre.

Gustave!...

GUSTAVE, l'arrêtant.

Demeurez, et calmez cet effroi.
Au lieu marqué songez seulement à vous rendre.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous allez tout perdre, osant trop entreprendre.
Laissez de Frédéric implorer le crédit....

SCÈNE VIII.

ADÉLAÏDE, seule.

IL m'échappe. Imprudente! où suis-je, et qu'ai-je dit?
Mais que devais-je faire? O fatale journée,
Par quels événemens seras-tu terminée?

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Seigneur ! si vous m'aimez....

FRÉDÉRIC.

Ne me reprochez rien,
Madame ; cet amour se justifira bien.
De notre hymen enfin la pompe se prépare :
Malheur à qui l'ordonne ! Oui, puisque le barbare
Insulte à ma prière aussi-bien qu'à vos pleurs,
Il est temps d'opposer fureurs contre fureurs.
L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême.
Je n'aurai pas pour rien triomphé de moi-même.
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.
Madame, soyez libre, et partons cette nuit.
La flotte est tout à moi, je disposerai d'elle.
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle.
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois
Me reproche ses fers et l'oubli de mes droits.
Vos malheurs et les siens sont devenus mes crimes.
Pour un monstre abhorré, ce sont trop de victimes.
Pouvant parler en maître, et las de supplier,
Cause de tant de maux, j'y dois remédier.
D'un si juste projet soyez l'heureux mobile,
Où je retrouve un trône, acceptez un asile,
Madame ; et que du soin qui m'anime pour vous,
Renaissent et ma gloire et le bonheur de tous.

ADÉLAÏDE.

Non ; je dois respecter l'asile qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuse discorde,
Dont je serais, seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté.
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue.
Qu'avant la fin du jour, elle me soit rendue.
Sa vie est en péril, et la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC.

J'avais traité de fable un bruit qui se répand.
De Gustave en effet serait-elle la mère?

ADÉLAÏDE.

Vous concevez par là combien elle m'est chère,
Et tout le prix du temps qu'avec moi vous perdez.
Seigneur, avant la nuit, si vous me la rendez,
Si de votre amitié j'obtiens cette assurance....
Mais dois-je vous parler de ma reconnaissance?
La gloire seule émeut la magnanimité;
Et son premier salaire est d'avoir éclaté.

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC, seul.

Laissons là mon départ, courons la satisfaire.
Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire,
Et de lui plaire encor par un soin généreux.
Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Je prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravait ma puissance.
Léonor, dont l'orgueil osa la balancer,
Expîra ce mépris, ou le fera cesser;
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace.
Est-elle par ta bouche instruite de son sort?

RODOLPHE.

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort;
Et j'attendais qu'il fît tout l'effet qu'il doit faire
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Et, dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais,
De quel œil Frédéric a-t-il vu les apprêts?

RODOLPHE.

Je le fais observer, sans pénétrer encore
S'il cède ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ à la nuit d'abord était marqué;

Mais presque sur-le-champ l'ordre s'est révoqué.
Animé d'autres soins, et plein de confiance,
Maintenant il vous cherche avec impatience;
Et moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas,
J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras.
Sur mes pas devant vous il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard il faut bien se résoudre à l'entendre.
Et du peuple quels sont cependant les discours?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant rendons-la manifeste;
Ou ce doute aujourd'hui peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageait Casimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Présentons aux mutins leur idole abattue;
Dans la place publique où fut lu son arrêt,
Qu'à l'instant le proscrit paraisse tel qu'il est.
Va le prendre des mains de son brave adversaire,
Et de là devant moi fais paraître sa mère.
Voici le prince. Va, cher Rodolphe, et reviens
Interrompre au plus tôt de fâcheux entretiens.

SCÈNE II.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous avez désiré, seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la princesse;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
N'est-il pas temps enfin que le vainqueur commence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence?
Des cris du malheureux ne vous lassez-vous pas,
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas?
Gustave a succombé. Puisse pour notre gloire
Un semblable triomphe échapper à l'histoire!
Enfin, Gustave est mort, et tout vous est soumis.
Un coup infructueux joindrait la mère au fils.
La princesse m'implore et nous la redemande.
Pour l'intérêt commun, souffrez que je la rende,
Seigneur; et qu'une fois, vous ayant désarmé,
Je serve ce que j'aime, et puisse en être aimé.

CHRISTIERNE.

Prince, on ose abuser de votre ministère.
Le rival de Gustave en doit craindre la mère:
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend;
Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

FRÉDÉRIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC.

Mais si l'on obéit, si l'on vous satisfait?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FRÉDÉRIC.

Mes soins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi! cette âme hautaine....

FRÉDÉRIC.

Obtenant Léonor, serait moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis;
Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain; c'est moi qui vous l'annonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi! je lui porterais cette triste réponse?

CHRISTIERNE.

Triste ou non, j'ai parlé : ce décret vous suffit.

FRÉDÉRIC.

J'aurais cru mériter que l'on me satisfît.

CHRISTIERNE.

A son retour du temple on lui pourra complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grâce, et non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la princesse craint, il la faut rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.
Léonor lui rendrait bientôt son arrogance.
De leurs derniers adieux on sait l'emportement.
Souvent l'amour d'ailleurs se flatte aveuglément.
Le vôtre, un peu crédule, et prompt à vous séduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.
Vous espérez beaucoup. Ne pourrait-on savoir
Les discours échappés d'où vous naît cet espoir?

FRÉDÉRIC.

Non, seigneur, je vous crois : je l'ai mal entendue.
Tant de gloire en effet peut ne m'être pas due;
Je le veux. Mais en dois-je aimer moins l'équité,
Et, ne consultant qu'elle, être moins écouté?
Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence?
Ah! ne pouvoir m'aimer, ce n'est pas une offense
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux,
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
La princesse m'est chère; oui, seigneur, je l'adore.
Je l'ai dit mille fois, je le répète encore :
Si j'en étais aimé, le soin de mon repos
Me rendrait redoutable au plus fier des rivaux;
Je soutiendrais mes droits au prix de mille vies.
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité,

Je ne veux rien tenir d'aucune autorité;
Rien ajouter au poids des fers d'une captive,
Si digne du haut rang dont le destin la prive;
Rien devoir en un mot à ses nouveaux malheurs.
Je respectais ses feux, je respecte ses pleurs.
Pour la dernière fois, enfin, je le déclare,
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare;
Mais, nés pour commander, soyons dans nos projets
Nous-mêmes et nos rois et nos premiers sujets.
Je dis plus : cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,
Et mon plus bel espoir devînt-il légitime,
(Ainsi qu'il est permis de s'en flatter encor)
Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,
Léonor de ma main lui doit être amenée.
Vous avez malgré moi conclu notre hyménée:
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus;
Contentez-la, seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait : loin que je vous en presse,
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse;
Et j'aurais déjà dû vous avoir déclaré
Que ce n'est pas pour vous que l'autel est paré.

FRÉDÉRIC.

Et pour qui donc?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FRÉDÉRIC.

Pour vous!

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même:
Je l'épouse. D'où vient cette surprise extrême?
Quel autre dans ma cour, dégageant votre foi,
Pouvait plus dignement vous remplacer que moi?

FRÉDÉRIC.

Est-ce moi? (moi pour qui son cœur est tout de glace)
C'est celui qu'elle aimait, qu'il faut que l'on remplace;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnais qu'elle en droit de prononcer.
Quoi, seigneur! c'est donc là l'usage que vous faites
Des droits de ma naissance, et du rang où vous êtes?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné;
Ce rang qui fut le mien, vous l'ai-je abandonné
Pour voir déshonorer l'éclat du diadème,
Pour voir gémir le faible, et pour gémir moi-même?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos;
Et j'aurai préparé ma honte et leurs supplices!
Que dis-je? Malheureux dans tous mes sacrifices,
J'adore Adélaïde, et j'en suis estimé;
Je survis au rival qui seul en est aimé;
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître;
Seul je me le défends; et vous prétendez l'être?
Du prix de cet effort je serai plus jaloux.
Je me suis immolé pour elle, et non pour vous.
L'appui de Frédéric ne sera point frivole.
Vous oserez me perdre, ou je tiendrai parole:

Oui, d'un si juste prix vous paîrez mes bienfaits,
Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits.

CHRISTIERNE.

Demeurez. Je ne veux vous perdre ni vous craindre;
Mais j'ai de mon côté, comme vous, à me plaindre;
Et, laissant là le ton dont vous m'osez parler,
Perfide! cette nuit, où vouliez-vous aller?
Gardes!

FRÉDÉRIC.

J'ai mérité que le méchant m'accable.
Je fus son bienfaiteur. Poursuis, ciel équitable!
Protége Adélaïde, en foudroyant l'ingrat,
Et que ce soit ici son dernier attentat!

CHRISTIERNE.

En imprécations l'impuissance est féconde.

SCÈNE III.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE, aux gardes.

QUE l'on suive ses pas, allez: qu'on m'en réponde;
Et qu'il ne sorte plus de son appartement.
Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement.
Hé quoi! devais-je encor souffrir qu'un téméraire....

RODOLPHE.

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.
Tout me devient suspect; tout vous doit l'être ici;
Et ce qui me surprend va vous surprendre aussi.
Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Adélaïde
Nous en apprendrait plus sur un projet perfide,
Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi, ce fier inconnu !...

RODOLPHE.

N'était qu'un imposteur
Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice,
Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billet, tous ces bruits....

RODOLPHE.

Étaient faux.

CHRISTIERNE.

Et le traître, dis-tu, qui tramait ces complots....

RODOLPHE.

Est en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,
Cet inconnu, je crois, est Gustave lui-même.

CHRISTIERNE.

Gustave ! d'où te naît ce soupçon ?

RODOLPHE.

De tout l'or
Offert à l'un des miens qui gardait Léonor.
Dans ses empressemens pour cette prisonnière
On a cru voir un fils alarmé pour sa mère.
Le garde incorruptible a feint de l'écouter.

Par ce moyen, sans bruit, on a su l'arrêter.
Je l'ai vu. Sur son front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit et la rage impuissante.
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.
Quand vous le reverrez, vous jugerez de même;
Mais, pour nous en convaincre, usons de stratagème:
Il ne peut être ici reconnu que des siens,
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens.
Songeons donc à percer prudemment ce mystère.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen. Tu m'amenais sa mère?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

Dans le salon prochain fais conduire le traître,
Et qu'au premier signal il soit prêt à paraître.
Léonor le verra. S'il est son fils, ami,
La nature jamais ne s'échappe à demi.
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une mère alarmée.
Pour me nommer Gustave, elle n'a qu'à frémir.
Que cependant l'on fasse arrêter Casimir.
Il me trahit : ceci le condamne et m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit.
Elle entre. Va, cours, fais tout ce que je t'ai dit.

SCÈNE IV.

CHRISTIERNE, LÉONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE.

Votre juge offensé n'est pas inexorable.
Dans vos premiers transports, vous étiez excusable;
Peut-être dans les miens me suis-je trop permis;
En les désavouant, cessons d'être ennemis;
Mais sachez profiter de ma bonté facile,
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile,
Qui pourrait vous couvrir de blâme en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent.
Le vôtre ne serait qu'une aveugle faiblesse.
Car exposant des jours si chers à la princesse,
Vous exposez les siens. Songez-y, Léonor.
Sauvez-la, sauvez-vous, il en est temps encor:
Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise.
A mes intentions rendez-la plus soumise;
En un mot, réparez ce que vous avez fait.
A ce prix je pardonne, et je suis satisfait.

LÉONOR.

N'espère pas, tyran, que mon orgueil se lasse.
Le tien se satisfait à me parler de grâce,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais!
Va, j'ai de la princesse affermi le courage.
Pour moi, je respirais après un long orage.

Les apprêts de ma mort fixaient tout mon espoir.
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir?
Que nous proposes-tu? quelle offre oses-tu faire?
Quels traités? Nous pleurons, moi, Gustave et son père;
Elle, un trône usurpé, son père et son époux.
Ce n'est qu'à des vengeurs à traiter avec nous,
Et du traité ta mort serait le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace et le même langage!
Et pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre, et les coups du destin?
Le ciel favorisa mes armes légitimes;
Son père et ton époux en furent les victimes.
J'ai vaincu, j'ai conquis, et n'ai rien usurpé.
Pour ton fils, dans son sang ma main n'a point trempé.
Suis-je son meurtrier? Veut-on que je réponde
D'un coup?....

LÉONOR.

Mérites-tu, lâche, qu'on te confonde?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils?
Et son assassin vient t'en demander le prix!
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le traître!
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.
Aux yeux des nations, dont tu te rends l'horreur,
Crois-tu par ce détour excuser ta fureur?
D'un forfait si visible, est-ce ainsi qu'on se lave?
Pour te justifier du meurtre de Gustave,
Inflige au scélérat des tourmens ignorés;
Que du monstre, à mes yeux les membres déchirés,

Nous prouvent....

CHRISTIERNE.

J'y consens. Qu'il meure en ta présence.
Tu verras si le crime ici se récompense,
Si je me rends coupable aux yeux de l'univers.
Rodolphe, paraissez!

SCÈNE V.

CHRISTIERNE, LÉONOR, GUSTAVE, enchaîné, RODOLPHE, SOPHIE, GARDES.

CHRISTIERNE.

TIENS, regarde ces fers.
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches?
Suis-je accusable encor du meurtre de tes proches?
Qu'il périsse; et qu'enfin ce coup nous rende amis.
Qu'on l'immole. Frappez!

LÉONOR, retenant le bras du garde.

Arrête!

CHRISTIERNE.

Ah, c'est ton fils!

GUSTAVE.

Oui, je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte.
Pour d'autres que pour moi, j'eus recours à la feinte;
Mais mon propre péril me défend d'en user;
Et je le sens trop peu pour daigner t'abuser.

LÉONOR, embrassant Gustave.

O sang d'un cher époux! fils d'un malheureux père!

Dans quel état le sort te rend-il à ta mère?

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre sentiment
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument.
La seule piété nous ravit la victoire.
Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire,
J'ai craint de vous laisser pour otage en ces lieux;
Et, voulant vous sauver, je péris à vos yeux.
Daignez pour prix d'un soin si funeste et si tendre,
Si pourtant le devoir a des prix à prétendre,
Daignez ou retenir ou me cacher vos pleurs.
Dérobons un triomphe à nos persécuteurs!
Gustave, à peine ému de sa propre misère,
Oserait-il s'offrir pour exemple à sa mère?
Que perdez-vous, madame? Un fils déjà pleuré;
Mais moi qui vois la mort d'un visage assuré,
Que de regrets mortels au moment où j'expire!
Je perds avec la vie une mère, un empire,
D'incroyables travaux le fruit presque certain,
Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde enfin;
Pour tout laisser.... Hélas! à qui?

LÉONOR, tombant évanouie.

Qu'on me soutienne!

GUSTAVE.

Ma mère!... Mais ses yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine.
Elle se meurt! Soldat, frappe! délivre-moi
De tant d'objets d'horreur, de tendresse et d'effroi!
Frappe!

CHRISTIERNE.

Prenez soin d'elle, emmenez-la, Sophie;
Et que votre secours la rappelle à la vie.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE.
GARDES.

CHRISTIERNE.

GUSTAVE, il n'est pas temps encore de mourir.
Il faut auparavant, ou me tout découvrir,
Ou s'attendre à languir long-temps dans les tortures.
Réponds : à quoi tendaient toutes tes impostures ?
Est-ce à l'assassinat qu'aspirait ta vertu ?
Quel espoir, quel dessein, quel complice avais-tu ?

GUSTAVE.

Si la nature en moi tantôt eût pu se taire,
Sourd à la voix du sang, si j'avais pu me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirais pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre;
Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeler ici tous mes discours.
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité, maintenant reconnue,
A d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue.
Mais la soif de mon sang, qui te les fascinait,

Vers l'erreur à mon gré plus que moi t'entraînait.
Sois sûr qu'un vrai courage animait l'entreprise.
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise.
Je te l'ai dit : celui qui t'eût fait succomber,
Sait arracher la palme, et non la dérober.
Aux attentats ma main ne s'est point éprouvée.
A la tête des miens la princesse enlevée,
Je t'aurais donc offert la victoire ou la mort;
Et le droit du plus brave eût réglé notre sort.
Tels étaient mes projets. Le destin qui nous joue,
Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue.
Tu règnes, et je meurs. Triomphe; mais, crois-moi,
Ton bonheur sera court, triomphe avec effroi.
Tant de calamité que Stockholm a soufferte,
Mes soins et mon exemple ont préparé ta perte.
Elle suivra la mienne, et la suivra de près.
Sois maître de mes jours; et, tandis que tu l'es,
Éprouve ma constance au milieu des supplices.
Je n'y dirai qu'un mot : c'est que j'eus pour complices
Tous les gens vertueux qu'ont lassés tes forfaits.
Je ne les trahis point : tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta patrie.
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
A qui tout est suspect, tout est indifférent.
Le sang des Suédois coulera par torrent.
Que sur un échafaud, le tien les en instruise :
Vas y trouver la mort. Gardes! qu'on l'y conduise,
Et que dans un moment je me sache obéi.

SCÈNE VII.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, ADÉLAÏDE, RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAÏDE, courant à Gustave.

AH, prince infortuné ! quel arrêt ! qu'ai-je ouï !

(se jetant au-devant des Gardes.)

Soldats, n'avancez point ! n'osez rien entreprendre,
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre,
Et que, sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE.

Adieu, belle princesse.
Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse.
Si Gustave en doutait, vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas.

ADÉLAÏDE.

Eh ! pourquoi voulez-vous renoncer à la vie ?
Fléchissez ! Léonor, moi, tout vous y convie.

(tombant aux pieds de Christierne.)

Serez-vous sans pitié, seigneur ? et ne peut-on....

GUSTAVE.

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon !

CHRISTIERNE.

Que direz-vous pour lui ? Vous l'entendez, madame.

ADÉLAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre âme,
Plaignez mon infortune, et daignez m'écouter!

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairait tant que de vous contenter.
C'est de vous seule ici que dépend ma clémence.
Sa grâce est aux autels.

ADÉLAÏDE, bas.

Éloignez sa présence.

CHRISTIERNE, à Rodolphe.

Qu'on le mène où j'ai dit; mais, en le gardant bien,
Que, jusqu'à nouvel ordre, on n'exécute rien.
(à Adélaïde.)
Parlez; je vous entends.

GUSTAVE, à Adélaïde.

Point de pitié cruelle.
Laissez frapper, madame, et soyez-moi fidèle.

SCÈNE VIII.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE.

CHRISTIERNE.

Mais consultez-vous bien; et songez qu'aujourd'hui
L'effort serait funeste à bien d'autres qu'à lui;
Que si le fils périt, la mère est condamnée;
Que Stockholm, à la flamme, au fer abandonnée,
Regorgera du sang de tous ses citoyens.
Balancez maintenant mes avis et les siens.

ADÉLAÏDE.

Quelles extrémités, et quel arrêt terrible!
Vous n'adoucirez point ce courroux inflexible?
Quelle raison peut donc si fort intéresser
A ce fatal hymen où l'on veut me forcer?
Les droits que la naissance attache à ma personne?
Eh! s'il m'en reste encor, je vous les abandonne!
La fortune aujourd'hui vous les a confirmés;
Jouissez-en. Jamais les ai-je réclamés?
Ces droits, depuis dix ans cédés au droit des armes,
Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes?
Les ai-je un seul instant regrettés? Non, seigneur.
Toute ambition cesse où règne la douleur.
De mon père égorgé la déplorable image,
De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage,
Son rival importun, l'horreur de ma prison,
Occupaient de trop près mon cœur et ma raison.
Aux soupçons, toutefois, si votre âme est livrée,
Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée,
Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours;
Ou, moins sévère, hélas! terminez-en le cours.
Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime,
A trahir un amant fidèle et magnanime,
A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux,
Qu'elle a même déjà nommé du nom d'époux!
Veut-on qu'Adélaïde, infidèle, parjure....

CHRISTIERNE.

Rompons, rompons le nœud d'où naîtrait cette injure!
Gustave en expirant va vous en affranchir.

Je ne vous laisse plus le temps d'y réfléchir.
Aussi bien l'on conspire, et je dois un exemple.
Holà! gardes!

ADÉLAÏDE.

Seigneur, qu'on me conduise au temple!
Contentez Frédéric, et le faites chercher.
Qu'il vienne; sur ses pas je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor vous le croyez capable.
Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable,
Qui, trop long-temps rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix ni liberté.
Nous saurons achever sans lui cet hyménée.
Venez, madame.

ADÉLAÏDE.

A qui suis-je donc destinée?
Quel est celui, seigneur, à qui vous prétendez....

CHRISTIERNE.

Le Nord n'a plus de reine, et vous le demandez?
Venez mettre, madame, un terme à vos disgrâces,
Surmonter votre haine, en effacer les traces;
Sauver, en partageant le rang dont je jouis,
Gustave, Léonor, et tout votre pays....
Rodolphe de retour! Que viendrais-tu m'apprendre?

SCÈNE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Sur la flotte, seigneur, hâtons-nous de nous rendre;
Par ces lieux détournés on peut gagner le port.
Fuyons! Vous tenteriez un inutile effort.
Grâce à l'activité d'Othon qui nous devance,
Le prince et Léonor sont en votre puissance.
Saisi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi fuir!

RODOLPHE.

C'est un parti qui révolte un grand roi.
Mais vos armes, seigneur, sont ici les moins fortes.
A des flots d'ennemis Stockholm ouvre ses portes.
Le traître Casimir, qu'on cherchait vainement,
Se fait voir à leur tête, et paraît au moment
Que la place déjà de mutins était pleine,
Et que tous nos soldats ne résistaient qu'à peine.
Le nombre nous accable; et, pour tout dire enfin,
Le terrible Gustave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête; il vole; et bientôt....

CHRISTIERNE.

Qu'il me voie!

(emmenant Adélaïde.)

Je cours le recevoir. Toi, tremble! et de ta joie

Viens payer à ses yeux ce transport indiscret.

ADÉLAÏDE.

Qu'il vive! qu'il triomphe! et je meurs sans regret!

CHRISTIERNE, s'arrêtant.

J'en suis le possesseur, et je la sacrifie!

(à Rodolphe.)

Fuis avec elle, ami, ton roi te la confie.
Je te suis; mais avant que de quitter ces bords,
On s'y ressentira de mes derniers efforts.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Je revois la lumière, et tu veux que je vive!
Mais sous quel astre enfin? Suis-je reine ou captive?
Parle, dois-je bénir ou détester tes soins?
Tes yeux de tant d'horreurs étaient-ils les témoins?

SOPHIE.

Non, madame; j'étais dans ce palais errante,
Lorsque, sans mouvement, pâle, froide et mourante,
Je vous ai prise ici de la main des vainqueurs.
Était-ce vos tyrans ou vos libérateurs?
Ma vue à tout cela ne s'est guère attachée.
Léonor de mes bras venait d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvelés,
Par ces cris les vainqueurs au combat rappelés;
De tant d'événemens et le nombre et la suite,
N'ont pu de notre sort me laisser bien instruite;
Et du feu meurtrier le bruit sourd et lointain,
Dit trop que le succès est encore incertain.
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue,
C'est l'état déplorable où je vous ai reçue.

ADÉLAÏDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger
Qu'en ce désordre affreux l'on m'a fait partager.
Sur ces bords, dont l'hiver a glacé la surface,
Mes ravisseurs fuyaient; et, franchissant l'espace
Qui semble séparer le rivage et les eaux,
M'enlevaient vers la rade où flottaient leurs vaisseaux.
J'en croyais Frédéric; et je m'étais flattée
De voir en sa faveur la flotte révoltée;
Mais plus nous approchions, moins j'avais cet espoir.
Tout ce que j'aperçois paraît dans le devoir.
Laissant donc pour jamais Gustave et ma patrie,
Je demandais la mort, quand ce prince en furie,
Du palais où ses yeux ne me rencontraient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous et nous joint.
On se mêle. Je veux regagner le rivage;
Partout je me retrouve au centre du carnage.
La fortune se joue en ce combat fatal.
Sur la glace long-temps l'avantage est égal;
Elle nuit à la force, elle aide à la faiblesse,
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmi des cris de rage et de mourantes voix,
Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre.
La glace en mille endroits menace de se fendre,
Se fend, s'ouvre, se brise, et s'épanche en glaçons
Qui nagent sur un gouffre où nous disparaissons.
Rien encor, quelque effroi qui dût m'avoir émue,
Rien n'avait échappé jusqu'alors à ma vue;

Mais du voile mortel mes yeux enveloppés,
D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés.
Du reste, mieux que moi tu n'es pas informée.
Ainsi de plus en plus tu me vois alarmée.
D'un rude et long combat, peut-être qu'affaibli
Gustave est demeuré sous l'onde enseveli;
Peut-être que, sans chef, nos troupes fugitives
Auront à son rival abandonné ces rives;
Et quand je me figure en proie à ses transports,
L'épouvantable abîme où je retombe alors....

SOPHIE.

Non, non; d'un tel péril avoir été sauvée,
Au bonheur le plus grand c'est être réservée;
Madame, espérez tout. Cessant d'être ennemi,
Le destin rarement favorise à demi.

ADÉLAÏDE.

Eh! que peut-il pour moi? que veux-tu que j'espère,
Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mère?
Quelle joie offrira la victoire à mon cœur?
Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur,
Léonor au tyran demeure abandonnée:
Elle à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née!
Elle dont le malheur n'est venu que du mien!
Qui me tient lieu de tout, sans qui tout ne m'est rien!
Son sang paîrait bientôt la commune allégresse.
Léonor périra.

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse.
Elles ont décidé, madame. On vient à nous.

SCÈNE II.

CASIMIR, qui veut rentrer en voyant Adélaïde;
ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

CASIMIR, Casimir! pourquoi me fuyez-vous?
Ce jour aurait-il mis le comble à nos misères?

CASIMIR.

Vous remontez, madame, au trône de vos pères.

ADÉLAÏDE.

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor....

CASIMIR.

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE.

Et peut-être vengé!

CASIMIR.

Non, mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous n'avez rien fait!

CASIMIR.

Ayant vu fuir le traître,
Qui du milieu des flots brave à présent nos coups,
Gustave impatient revenait près de vous.
Mais par des furieux qui refusaient la vie,
Presque de pas en pas sa course ralentie,
Veut qu'il combatte encore, et vainque à chaque instant.

« Ami, prends, m'a-t-il dit, un soin plus important;
« Je saurai disperser cette foule impuissante.
« Dans la tour cependant ma mère est gémissante;
« Chasse de devant elle et la crainte et la mort;
« Et, pour la rassurer, instruis-la de mon sort. »
Je le quitte, et j'accours. Mais, hélas! du rivage,
Sur un navire exprès approché de la plage,
Je découvre.... ô spectacle, où de la cruauté
Triomphe sous nos yeux l'horrible impunité!
Christierne à ses pieds d'une main forcenée,
Tenant sur le tillac Léonor prosternée,
Et de l'autre déjà haussant pour se venger,
Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
A cet aspect vers lui nos mains sont étendues.
Du peuple suppliant le cri perce les nues.
Pour une heure le coup demeure suspendu;
Et par un trait lancé, ce billet est rendu.

ADÉLAÏDE, le recevant.

Ah! je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse.

(Elle lit bas.)

SCÈNE III.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR, SOPHIE.

GUSTAVE, à ceux qui le suivent.

Soldats, qu'on se retire, et que le meurtre cesse.
Que le sang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.

(apercevant et abordant Adélaïde.)

O faveur, que du ciel je n'osais presque attendre!
Que de grâces déjà n'ai-je pas à lui rendre!
Madame, vous vivez; et, par d'heureux moyens,
Les secours de Sophie ont secondé les miens!
Vous vivez! Quelle crainte en mon cœur est cessée!
Dans quel état affreux je vous avais laissée,
Pour courir assurer un succès balancé
Par l'ennemi qu'enfin nos armes ont chassé!

ADÉLAÏDE.

Hélas!

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie;
Il eût avec le trône abandonné la vie;
Mais des soins plus sacrés me pressaient tour à tour:
J'avais à rassurer la nature et l'amour.
Vous et ma mère avez favorisé sa fuite;
Vous avez l'une et l'autre arrêté ma poursuite.
Sans vous deux mes lauriers devenaient superflus.
Je vous vois: je respire. Il ne me reste plus,
Pour goûter sans mélange une faveur si chère,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mère.
Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs!
Mais que m'annonce-t-on? Je ne vois que des pleurs....
Vous qui la secouriez, répondez-moi, Sophie....
Casimir.... Tout se tait. Ah! ma mère est sans vie!

ADÉLAÏDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous soupirez tous?

ADÉLAÏDE, lui donnant le billet.

Voyez quel sacrifice on exige de vous.

GUSTAVE lit.

« Ou deviens parricide, ou fléchis ma colère,
« Gustave. Je t'accorde une heure pour le choix.
« Songe à ce que tu peux, songe à ce que tu dois.
« Ou rends-moi la princesse, ou vois périr ta mère. »
Le barbare en fuyant l'avait en son pouvoir!

CASIMIR.

Du haut de ce palais, seigneur, on peut tout voir.
Le poignard à nos yeux reste levé sur elle.

ADÉLAÏDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE.

Juste ciel! à qui donc sera dû votre appui?
La piété deux fois m'est fatale aujourd'hui.

ADÉLAÏDE.

Frédéric eût été notre ressource unique;
Je pourrais tout encor sur son âme héroïque,
Et j'irais me jeter sans rien craindre à ses pieds,
Si ce rival était le seul que vous eussiez.

GUSTAVE.

Le seul! ce n'est pas lui que l'échange concerne?

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur.

GUSTAVE.

Eh! qui donc?

ADÉLAÏDE.

Le tyran.

GUSTAVE.

Christierne?

ADÉLAÏDE.

Lui-même. J'apprenais ce dernier coup du sort,
Lorsque sur l'échafaud vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous qu'on livrera, madame.
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflamme.
(à Casimir.)
Va le trouver, ami; sache s'il y consent.
De ce courroux ma mère est l'objet innocent.
Qu'il accepte au lieu d'elle un rival qu'il déteste.

CASIMIR.

Moi, je me chargerais d'un emploi si funeste!
Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,
Seigneur; et je vous fuis, pour n'en plus recevoir.

SCÈNE IV.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

Ma mère, je le vois, n'a plus que moi pour elle.
(Il veut sortir.)

ADÉLAÏDE, l'arrêtant.

Ah, prince! où courez-vous?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle.

ADÉLAÏDE.

Insensé! le devoir te fait-il une loi
De périr sans sauver ni ta mère, ni moi?
Penses-tu qu'à son fils elle veuille survivre,
Qu'en tous lieux ton épouse hésite de te suivre,
Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras,
Et qu'en m'abandonnant tu ne me livres pas?
Que deviens-je, s'il faut que ton sang se répande?
Qui veux-tu, si tu meurs, cruel, qui me défende
Contre les attentats d'un mortel ennemi,
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi?
S'il s'endurcit déjà contre une telle image,
Si courant au trépas tu crains peu qu'on m'outrage,
Respecte ta patrie, et daigne au moins songer
Aux maux où par ta mort tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroître nos misères.
La cruauté sans frein brisera ses barrières;
Et, jointe à la vengeance, aura bientôt versé
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peu tendre, appui téméraire et fragile,
Pernicieux vainqueur, et victime inutile,
Va perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Ta reine, ton pays, ta victoire et ta mort!

GUSTAVE.

Je serai, si l'on veut, un appui misérable,
Une aveugle victime, un vainqueur condamnable,
D'un regret volontaire un amant déchiré;
Mais je ne serai point un fils dénaturé!
Ma vie appartenant à qui me l'a donnée,

De remords éternels serait empoisonnée,
Si, faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
Laissait tomber un coup.... que j'aurais dû prévoir,
Que ma mère pour moi voit levé sur sa tête,
Que même à partager votre amitié s'apprête,
Qui, dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux peuples sur moi fixe à présent les yeux.
Justice, amour, honneur, tout veut que je me livre.
Madame, encouragez ma mère à me survivre;
Pour recevoir ses pleurs, ouvrez-lui votre sein;
Soyez-vous l'une à l'autre une ressource; enfin,
Pour Stockholm et pour vous cessez d'être alarmée.
Je vous laisse au milieu d'un peuple, d'une armée,
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts....
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards!
L'amour me fait sentir tout le prix de la vie!
Mais j'aurai délivré ma mère et ma patrie;
Je vous aurai laissée au trône en vous quittant:
Mourant si glorieux, je dois mourir content.
Du plus lâche abandon déjà l'on me soupçonne.
Sous le fer menaçant la victime frissonne;
Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
C'est la mort que je donne à qui je dois le jour.

(à Sophie, en lui montrant Adélaïde.)

Adieu. Retenez-la.

ADÉLAÏDE, se jetant au-devant de lui.

Vainement on l'espère!

GUSTAVE.

Eh! que prétendez-vous? laisser périr ma mère?

ADÉLAÏDE.

Non; mais t'accompagnant, je veux....

SCÈNE V.

LÉONOR, GUSTAVE, ADÉLAÏDE, SOPHIE.

LÉONOR, à Gustave.

RÉGNEZ, mon fils.

(à Adélaïde.)

Nous triomphons, madame; et nos maux sont finis.

ADÉLAÏDE.

Ah! que votre salut allait coûter de larmes!

GUSTAVE.

Eh! quel prodige heureux fait cesser nos alarmes?

LÉONOR.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les rois
Qui sur la violence établiront leurs droits!
Christierne, laissant une faible espérance,
Ou peut-être à l'amour préférant la vengeance,
Partait, et de mon sang prêt à rougir les flots,
Du geste et de la voix pressait les matelots.
Un tumulte soudain l'intimide et l'arrête.
Tous les chefs de la flotte, et le prince à leur tête,
Les armes à la main, volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac où j'attendais la mort.
Rodolphe, trop fidèle aux volontés d'un traître,
Glorieux et puni, meurt aux yeux de son maître.
Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.
Le nouveau roi m'aborde; et me tendant la main,

Honteux de mes liens, les détache lui-même.
« Pour prémices, dit-il, de mon pouvoir suprême,
« Madame, je vous rends à votre illustre fils;
« Que son épouse et m'aime et m'estime à ce prix !
« Allez; et de la paix soyez le premier gage.
« Mon cœur n'en goûtera de long-temps l'avantage.
« C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
« Et ne mettre mes soins désormais qu'à régner. »
Frédéric, à ces mots, qu'un soupir accompagne,
Me laisse, et fait partir la flotte qu'il regagne,
Tandis que sur ces bords on ramène avec moi
Le monstre dont la rage y sema tant d'effroi.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, LÉONOR, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

L'ALLÉGRESSE partout, seigneur, vient de renaître.
Christierne enchaîné devant vous va paraître.
Son sang sur le rivage eût aussitôt coulé,
Et le peuple en fureur l'eût cent fois immolé;
Mais on vous eût privé du plaisir légitime
D'égaler, s'il se peut, le châtiment au crime.
De la mort dont pour vous il ordonna l'apprêt,
Vous-même vous allez lui prononcer l'arrêt.

SCÈNE VII.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, chargé de fers; ADÉLAÏDE, LÉONOR, SOPHIE, CASIMIR, GARDES.

GUSTAVE, à part.

QUEL spectacle!... O fortune! ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la justice!
(à Christierne.)
Tigre, l'horreur, l'opprobre et le rebut du Nord!
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort.
Vois à quel tribunal il t'oblige à paraître.
Sur ces terribles lieux où je te parle en maître,
Lève les yeux, barbare, et les lève en tremblant.
Voici de tes forfaits le théâtre sanglant.
Qui te garantira du coup que tu redoutes?
Ces marbres profanés, et ces murs, et ces voûtes,
Et l'ombre de mon père, et celle de Sténon,
Et ce reste éploré d'une illustre maison,
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?
Toi-même en as banni dès long-temps la clémence.
Le jour, l'heure, l'instant, déposent contre toi.
J'ai vu lever le fer sur ma mère et sur moi.
La reine a craint encore un destin plus horrible....

CHRISTIERNE.

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.
En me le déclarant, penses-tu m'émouvoir,
Toi de qui la pitié croîtrait mon désespoir?

Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déjà devrait être assouvie.
Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu ;
Profite de l'exemple, et satisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.
Je la satisfais donc ; je t'épargne. Survis
A la perte des biens qu'un rival t'a ravis.
Éprouve le dépit, la honte et l'épouvante.
Même à ta liberté je défends qu'on attente.
Errant et vagabond, jouis-en si tu peux.
Exécrable partout, sois partout malheureux ;
Partout comme un captif que poursuit le supplice,
Et qui du monde entier s'est fait un précipice.
Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir ; qu'on l'éloigne ; et que, dans le moment,
De ce monstre à jamais on purge le rivage.
Et nous, madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockholm a soufferts.

FIN DE GUSTAVE-WASA.

FERNAND-CORTÈS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Mise pour la première fois au Théâtre Français,
le 6 janvier 1744.

Arma virumque cano.

AU ROI D'ESPAGNE.[1]

Monarque issu du sang de Charle et de Louis,
Héritier de la gloire et de l'aigle et des lis,
Dont l'empire étendu sur les deux Amphitrites,
Est, ainsi que le ciel, sans nuit et sans limites;
Philippe, s'il est vrai que nos chants quelquefois
Ont mérité l'oreille et la faveur des rois,
Permets qu'au pied du trône, où le saint hyménée
Fait seoir à tes côtés la Vertu couronnée,
Du cothurne français l'aimable amusement,
De tes nobles travaux te délasse un moment.
Il est, à cet hommage, aisé de reconnaître
Le cœur d'un citoyen des lieux qui t'ont vu naître.
Pour le sang de nos rois notre zèle est fameux.
Tout pût-il prendre exemple et sur nous et sur eux!
Bientôt du monde entier, bientôt serait bannie
La peur des attentats et de la tyrannie;
Et l'amour unissant partout le faible au fort,
Du prince et du sujet confondrait l'heureux sort.

[1] Philippe v.

Rare félicité, délices enviées,
Qu'à tant de nations l'Olympe a déniées,
Précieuse faveur que nous lui dérobons,
Et dont on ne jouit qu'où règnent les Bourbons.
Combien de fois nos cœurs, depuis quarante années,
Ont, pour voler vers toi, franchi les Pyrénées!
Comme à la voix du sang, ton tendre cœur aussi
N'aura pas moins souvent revolé jusqu'ici!
Ce grand cœur, je le sais, est tout à l'Ibérie!
Père de tes sujets, leur terre est ta patrie;
Ainsi que de Louis le sceptre glorieux,
Rend toute autre puissance étrangère à nos yeux.
Mais Louis aux Français ne faisant pas un crime
D'oser aimer en toi le beau sang qui l'anime;
Ta dignité non plus, ni tes peuples jaloux,
Ne t'en sauraient faire un d'un souvenir si doux.
L'exigeassent-ils même, et tentant l'impossible,
Au rigoureux effort d'un oubli si pénible,
Voulusses-tu plier ta constante vertu;
Quel que fût ton courage, y réussirais-tu?
Verrais-tu tes drapeaux suivis de la victoire,
Sans qu'un si beau destin remît en ta mémoire
Cet aïeul immortel, ce héros, ce grand roi,
Dont l'astre et la sagesse ont influé sur toi?
Lui ressemblerais-tu, sans trouver quelques charmes
A songer que tu fus le digne objet des larmes
Que ton auguste père, en ses derniers adieux,
Sur ton front couronné, répandit à nos yeux?
Sans, de tes jeunes ans, te retracer l'histoire;

Sans t'écrier enfin du faîte de ta gloire :
France ! ai-je mérité ton amour et mon rang ?
Reconnais-tu PHILIPPE ; et suis-je ton vrai sang ?
Oui, tu l'es ; et jamais de la faveur céleste
Elle et son roi n'ont eu gage plus manifeste,
Que le jour solennel où l'hymen, à leur gré,
Aux liens de ce sang joignit son nœud sacré. [1]
Aussi, quand à ce dieu rendit-on plus d'hommage ?
Quand vit-il plus jeter de fleurs sur son passage ?
Et quand de plus d'encens son temple a-t-il fumé ?
De l'aurore au couchant l'air en fut parfumé ;
Et, des bords arrosés de la Seine et de l'Èbre,
L'odeur en exhala jusqu'à l'antre funèbre
De celle qui n'a ri qu'au moment malheureux
Où Pandore sur nous pencha son vase affreux.
Ce monstre dont nos pleurs font l'espoir et la joie,
De soi-même à la fois le vautour et la proie,
L'Envie intéressée à la désunion,
Court de son souffle impur infecter Albion ;
Allume, en secouant ses serpens homicides,
Le flambeau de la guerre au feu des Euménides ;
Et, de sa voix terrible, anime, en peu de mots,
Le superbe insulaire à traverser les flots.
« Armez et paraissez ; l'Amérique est soumise.
« Le Tage va céder son or à la Tamise.
« Pour vous, pour vos neveux, CORTÈS aura vécu.
« Anglais ! venez, voyez, et vous aurez vaincu. »

[1] Mariage de l'Infant don Philippe avec madame Louise-Élisabeth de France.

Elle dit : on la suit; et ce fléau du monde,
De sa torche fumante empestant l'air et l'onde,
Au Mexique, de loin, sur l'humide élément,
Annonce les horreurs d'un vaste embrasement.

La flotte arrive; on mouille, et Cybèle effrayée,
Dans le sang espagnol se croit déjà noyée.
La Mort lève sa faux; le Tartare est ouvert.
De ses feux éclatans le rivage est couvert;
Mais l'enfer tonne en vain : c'est le ciel qui foudroie.
De l'Espagne à ce bruit l'étendard se déploie;
L'Anglais pâlit, recule, et tout fuit dispersé.
Le lion a rugi : la peur a tout chassé.
Tel, imposant silence au tonnerre qui gronde,
D'un coup de son trident Neptune aplanit l'onde;
Et, réprimant des airs les tyrans vagabonds,
D'un mot les fait rentrer dans leurs antres profonds.
Roi vainqueur, laisse-moi des Mexicains sauvages
A ton char de triomphe attacher les images;
Vois-les tels qu'autrefois Charles se les soumit,
Et partage l'éclat du nom qu'il s'en promit.
Tu n'as pas moins que lui pour toi Mars et Minerve;
Ce que Charles conquit, Philippe le conserve.
Rome, qui mit le prix à toutes les vertus,
N'égala-t-elle pas Camille à Romulus?
Enfin, du grand Cortès célébrant la victoire,
Je chante le guerrier qui prépara ta gloire;
Qui, sous un autre maître, a signalé son nom,
Mais que dans Carthagène a retrouvé Vernon.

Phénomène, au surplus, digne des yeux d'un prince.
La valeur d'un soldat change un monde en province.
De l'histoire espagnole admire un trait si beau;
Et d'un héros si rare aime à voir le tableau.
A l'aspect de celui du vainqueur de l'Asie,
Le premier des Césars pleura de jalousie:
De son noble dépit quel eût été l'excès,
Si le grand Alexandre eût égalé Cortès?
Que le Grec, le Romain, se compare à l'Ibère.
Celui-ci, presque seul, subjugue un hémisphère;
Et, s'il a réussi dans de si hauts projets,
Quel doit être le prince où sont de tels sujets?
Que doit être le sang de ce prince invincible?
Et que n'en pas attendre après le soin visible
Que le ciel en a pris par les plus sages mains
Qui pouvaient de l'Espagne assurer les destins!
Grand roi, c'est désigner, c'est nommer l'héroïne
Qui partage ton trône et ta noble origine,
Chaste épouse, l'honneur du plus sacré des nœuds,
Reine dont le grand cœur et l'esprit lumineux
Savent de la fortune asservir les caprices;
Ta gloire, ton conseil, ta force, tes délices,
L'amour des nations que soumet ton pouvoir,
Des Deux-Mondes enfin l'ornement et l'espoir.
Philippe, Élisabeth, couple uni, couple auguste,
Puisse votre génie, et triomphant et juste,
Régir long-temps encore un peuple à qui nos yeux
Doivent une moitié de la terre et des cieux!
Puissiez-vous, sans quitter vos dignités suprêmes,
Les partager long-temps avec d'autres vous-mêmes;

Et de vos petits-fils par vos mains couronnés,
Le diadème au front, vous voir environnés!
Que FARNÈZE et BOURBON soient un cri d'allégresse;
Et que tous vos sujets se rappellent sans cesse,
Pleins des biens que sur eux votre union répand,
La célèbre ISABELLE, et l'heureux FERDINAND.

PRÉFACE.

A remonter de nos jours jusqu'à la naissance des temps, la découverte de l'Amérique est, je crois, l'événement le plus frappant et le plus mémorable de tous ceux dont l'histoire profane ait embelli ses fastes.

Que pouvait-il arriver, en effet, de plus digne de mémoire ici-bas, et de plus intéressant pour la totalité du globe, que la communication de ses deux moitiés, l'une à l'autre inconnues depuis leur création? Quelle époque pour toutes les deux, que le coup du ciel qui découvrit à celle-ci les trésors de la terre; à l'autre, ceux de la raison! en quoi tout l'avantage, comme on le voit, demeura du côté des Américains, puisqu'ils passèrent en un moment des ténèbres de la barbarie au peu de notions et de clarté que nous avions si laborieusement accumulées depuis trente ou quarante siècles; au lieu que nous ne gagnâmes à cette pénible découverte que celle des bornes de l'esprit humain, qui, jusqu'alors, avait erré si lourdement en fait de géographie. Et cependant qu'eûmes-nous en dédommagement d'une si triste connaissance? Ce que méprisaient ces Américains, de l'or; et, qui pis

est, ses suites contenues ici dans les imprécations du Grand-Prêtre, Acte III, Scène IV.

Mais si l'époque fut humiliante pour les lumières de nos écoles, elle ne le fut pas moins pour ces anciens foudres de guerre, qui depuis si long-temps se disputaient la prééminence ; et qui, depuis Cortès, n'eurent plus rien à se disputer. Ce n'est point une hyperbole. Toute prévention cessant, rendons hommage à la vérité. La grandeur des périls surmontés, le nombre et la singularité des exploits, l'étendue et la nouveauté des conquêtes, n'est-ce pas là tout ce qui constitue parmi nous l'héroïsme belliqueux? Et dès lors peut-on refuser à Cortès, parmi les héros de son genre, le rang que la découverte de l'Amérique obtient parmi les événemens?

Parcourons le champ de Mars, depuis Sésostris et Cyrus jusqu'à Thamas-Koulikan, et comparons la conquête du Mexique avec toutes celles qui l'ont précédée et suivie. Qu'ont-ils conquis, ces guerriers si vantés? quelques régions méditerranées de notre continent, et les bords du golfe de la vaste mer que notre Espagnol a traversée. Observons de plus, que ces autres conquérans marchaient armés de l'autorité souveraine, et soutenus des grandes ressources qui l'accompagnent. Le Sarrazin, le Goth, le Vandale, étaient même suivis de nations entières que la nécessité de l'émigration emprisonnait,

pour ainsi dire, sous leurs étendards; torrens impétueux dont les débordemens, après tout, pour se répandre, n'avaient à renverser que des digues déjà mille et mille fois rompues en pareil cas. Rien dans tout cela que de très possible et que de répété. Voici de l'unique et du merveilleux. Un simple armateur, avec quelques brigantins, cinq ou six cents hommes de pied, quinze chevaux et six pièces de canon, sans autres ressources par-delà que son génie et que son épée, ose affronter un espace de mers inconnues, pour toucher ensuite à un continent plus grand et plus peuplé que le nôtre, nommé depuis par nous assez plaisamment le *Vieux Monde*, comme s'il y avait un droit d'aînesse entre les deux hémisphères. Le nouvel Hercule, en abordant, passe sur le ventre à deux armées qui se présentent l'une après l'autre, et coup sur coup, pour l'arrêter; la première, de quatre-vingt-dix mille; la seconde, de cent cinquante mille sauvages aguerris à leur manière. Ce début jette partout l'épouvante : Cortès, plus sage qu'Annibal, en sait profiter. Il avance avec sa poignée d'hommes; ne donne pas à des millions d'autres le temps de se reconnaître; presse, attaque et soumet tout. En adroit politique ensuite, il cimente ses succès par des traités; s'insinue, gagne la confiance des premiers vaincus, s'en fait des alliés, et parvient à poser enfin, chez ces peuples sans

nombre, au nom d'un prince qu'ils ignorent et dont même ils sont ignorés, une domination qui, depuis près de trois siècles, s'est accrue et s'affermit de plus en plus. Ainsi, un simple cavalier, presque seul, et pour son prince, fait plus que tous les conquérans et les souverains du monde, à la tête de leurs armées, n'avaient encore fait pour eux-mêmes.

Je n'écrirais qu'en poète et qu'en romancier si je dissimulais que, pour opérer ces merveilles, il fallut qu'une première merveille y contribuât. C'eût été peu de toute la valeur imaginable, jointe au dernier raffinement de l'art et des ruses militaires; c'eût été peu de nos hommes à cheval pris pour des centaures, du tranchant, de la pointe et de l'éclat de nos épées, quoique toutes choses aussi peu connues sous ce nouveau ciel, que nos barbes et nos boussoles; tous ces avantages, dis-je, à les supposer encore soutenus de la tête et du bras des Turenne, des Condé, et de tant d'autres grands capitaines dont la liste, en France, se grossit tous les jours, n'eussent eu que peu d'effet, sans le secours d'une force bien supérieure à toutes celles-là. On sent assez que je veux parler de la grande et terrible découverte faite avant celle de l'Amérique, de la poudre à canon. Les armes à feu, sans contredit, jouent ici le rôle essentiel et principal. Leur atteinte prompte, invisible et mortelle, le bruit,

la lueur seule arrêtait, renversait, dissipait des armées innombrables, qui, pour la défensive et l'offensive, ne connaissaient que le bouclier de cuir, l'arc et la massue. L'Européen, sa foudre à la main, était une espèce de divinité dont la présence suffisait pour glacer les plus fermes courages. En un mot, Cortès, en débarquant, avait les terreurs paniques à sa disposition; à peu près comme en s'embarquant, le fabuleux Ulysse, au sortir d'Éolie, eut les vents à la sienne; ou pour mieux dire, passant de l'antique au moderne, et d'Homère à l'Arioste, Cortès avait le cor d'Astolphe. C'était beaucoup; mais était-ce assez? Un peu de justice; pesons les équivalens, et nous verrons que ceci n'enlevant de l'exploit que le surnaturel et l'impossible, n'en laisse pas moins à mon héros tout l'éclat et toute l'unité de sa gloire.

Quelle grandeur de courage ne fallut-il pas pour entreprendre, quelle *longanimité* pour pousser des navigations et des marches de si long cours à travers tant de tempêtes et de bonaces, de villes et de solitudes, de guerres et d'alliances, toutes également périlleuses! Quels talens supérieurs, pour se faire suivre si constamment, non par des gens pliés à la subordination, ni soumis à quelque discipline, mais par autant de compagnons que de soldats, par des volontaires fondés à se rebuter sans crainte, et

qui plus d'une fois, en effet, attentèrent à la vie de leur conducteur! Quelle intrépidité ne devait pas avoir un chef si mal obéi, pour oser, à la faveur d'une expérience physique, attendre et combattre de pied ferme des millions d'hommes en bataille rangée? Quelle adresse et quelle vigilance, pour prolonger l'illusion jusqu'au terme de tout l'effet qu'on en désirait! Enfin, quelle habileté, quelle sagesse et quelle force de génie, pour en tirer le parti qu'il en tira, qui fut d'introduire et d'établir en ce nouveau monde la domination, les lois, les mœurs et la religion de celui-ci! Belle matière aux spéculations du guerrier, du philosophe et du politique!

Il existe parmi nous une petite secte de faux moralistes, qui, sans avoir peut-être été jamais bons fils, bons pères de famille, bons amis, ni bons patriotes; que dis-je, qui, sans avoir jamais senti peut-être, ni seulement soupçonné ce que c'est que le prochain, se donnent gravement pour des citoyens du monde; et qui s'arrogeant à ce titre le ton des Socrate et des Montesquieu, prennent hautement le genre humain sous leur protection. Parlez-leur de l'Amérique: « A quoi « bon, s'écrieront-ils, et de quel droit avoir « été chez eux inquiéter ces bonnes gens? Le « ciel avait mis dix-huit cents lieues de mers « entre eux et nous. C'était une barrière sacrée

« qu'on aurait dû respecter jusqu'à la fin des « siècles. L'avoir osé franchir, ce fut insulter « aux décrets de la Providence. Attaquer, sou- « mettre et civiliser ces hommes, quels qu'ils « fussent, c'était déraison, injustice et tyran- « nie! » Mais, messieurs les zélés cosmopolites, est-ce être bien bons amis du genre humain, que de vouloir exclure de notre commerce des peuples misérables, à qui depuis cinq ou six mille ans manquaient morale, agriculture, beaux-arts, métiers, vêtemens, premières teintures des lois humaines et divines, en un mot, tous biens spirituels et temporels? Sont-ce bien même des hommes que vous plaignez en plaignant des barbares, des espèces d'animaux sauvages, des monstres qui massacraient religieusement et de sang-froid leurs semblables au pied des autels, en jetaient avec cérémonie le cœur palpitant au nez d'une idole, en servaient les membres sur table et le sang au buffet, tapissaient les temples de leurs peaux, et pour se récréer la vue, de leurs ossemens élevaient des tours et décoraient les frontispices de ces temples? De bonne foi, cela se doit-il appeler des hommes? Vous nous le soutiendrez sans doute, en beaux raisonneurs, prêts à nous supposer des vices qui dans le fond, direz-vous, peuvent bien aller de pair avec de pareilles horreurs. Passons : mais dans l'espérance que ces pauvres gens pourraient ne pas contrac-

ter nos vices, ayez donc pour eux une pitié plus raisonnable. Vous voyez qu'anthropophages, impies et sanguinaires, en déshonorant l'humanité, ils n'en vivaient que plus à plaindre de toutes façons. Désirez charitablement qu'on les tire de la condition des brutes; qu'on les éclaire des lumières de la raison et de la foi; qu'on leur indique, qu'on leur enseigne à perpétuer chez eux les douceurs d'une vie telle que la vôtre. C'est ce qu'a fait Cortès. Le premier, au hasard mille fois de la sienne, il leur tend une main victorieuse et bienfaisante, pour les engager à venir partager ces douceurs avec nous. Il y réussit. De victimes qu'ils étaient les uns des autres, il en fait des frères; d'imbécilles esclaves d'une liberté honteuse et sans frein, des sujets sensés, paisibles et fidèles de son prince et de Rome. Enfin, Cortès a pour lui la valeur, la prudence, l'humanité, la fortune et la religion. A quels titres plus justes méritera-t-on jamais les honneurs de l'héroïsme? Vous l'aurez quelque part ouï nommer cruel, avare, exterminateur. Hyperboles et mauvaise foi! jalousie nationale qui se plaît à confondre Pizarre et ses pareils avec Cortès; ou bien vaines déclamations, supportables tout au plus dans la bouche du furieux amant d'Alzire et de mon fripon de Grand-Prêtre! Enfin, c'est au lecteur équitable à prendre Cortès pour tel que je le présente ici fidèlement,

et qu'à son amour près, je le reçois de la main des plus graves historiens de sa nation. Et qui sait si l'Amérique n'était pas une terre de Canaan, destinée à devenir une terre de promission? Ne devrions-nous pas même regarder les conquêtes de ce grand homme comme l'ouvrage de la sagesse et de la justice d'en haut? les regarder du même œil dont il les voyait lui-même, ainsi qu'il l'a témoigné par cette inscription si digne d'un guerrier chrétien [1], qu'il avait fait mettre autour de ses armes et de ses tapisseries : *Judicium domini apprehendit eos; et fortitudo ejus corroboravit brachium meum.*

Le caractère élevé de Cortès, et le Mexique presque aussitôt conquis que découvert, sont donc le principal objet de cette tragédie, dont la mort de Montézume est la catastrophe. Quel événement et quel personnage à mettre sur la scène! Si pour l'honneur de la nôtre je fus sincèrement fâché que Molière n'eût pas traité *la Métromanie*, je ne dus pas l'être moins de voir un dessin si riche exécuté par un aussi faible pinceau que le mien. Le génie ami de la France, qui, entre autres couronnes littéraires, lui destinait la dramatique, devait bien offrir à la muse du grand Corneille une matière si susceptible de sublime, et ne la pas remettre, non plus que tant d'autres *matières premières* des

[1] François Lopès de Gomara, *Histoire des Indes.*

deux genres, à des temps de décadence. Ainsi j'appelle à regret, mais puis-je appeler autrement les jours d'un Parnasse énervé, où partout, excepté dans les *courageuses* préfaces du *Glorieux* et du *Dissipateur*, j'entends se plaindre et s'écrier sans cesse que tout est dit. Telle est l'opinion générale. Sujets, épisodes, incidens, sentimens, caractères, le meilleur et le plus beau de tout cela, dit-on, est enlevé; tout est fait, tout est épuisé; l'art est à sa fin. Pure illusion de l'insuffisance ou de la paresse, et source malheureuse de ces prétendues nouveautés qui, dans le tragique surtout, ne sont depuis si long-temps qu'une puérile répétition des mêmes choses, et presque des mêmes paroles un peu différemment combinées, et reproduites à la faveur d'un titre inouï ou de quelques personnages factices. Consultons l'oracle de Gascogne : Selon Montaigne, loin que tout soit dit, il s'en faut presque tout, que tout ne le soit. Et pour moi, qui n'ai que trop osé me mêler de parler et d'écrire, j'ai senti mille fois, et j'éprouve tous les jours que presque rien ne l'est encore, en fait seulement de sentimens bons, tendres, généreux ou reconnaissans. L'art ayant, en effet, la nature pour ressource et pour objet, il ne saurait tarir qu'avec elle qui ne tarit jamais. Ce n'est donc point l'art, c'est l'artiste qui manque : *Ars longa, musa brevis*. Que de trésors de

moins en Europe, si, après la première fouille des mines du Pérou, on avait pensé là comme on pense aujourd'hui sur notre Parnasse! Heureusement pour les affamés d'or et d'argent, la cupidité n'est pas une passion qui s'endorme ni qui se relâche; elle fait encore et fera creuser, s'il se peut, jusqu'au centre de la terre. Que la poésie de même ne redouble-t-elle aussi de courage? Et tandis que l'avarice, sous le fouet de cette cupidité, descend et s'enfonce au Tartare; que de son côté le génie poétique, piqué du plus noble des aiguillons, ne s'élance-t-il aux nues sur les ailes du pur amour de la gloire? J'avoue que ce pur amour de la gloire dont j'ai toujours été embrasé laisse bien un libre essor aux talens, mais qu'il n'ajoute rien à leur étendue, et que je dois craindre d'avoir tenté au-delà de mes forces; et certes, le poids ici grossissant à chaque pas, eut bien dû me faire à chaque pas sentir que je les avais mal mesurées. Qu'on daigne jeter un coup d'œil sur la carrière où je m'étais engagé, on s'apercevra bientôt de la disproportion que je reconnais trop tard, et que me cachaient le piquant du neuf et l'amour du travail.

Il ne s'agissait pas moins d'abord que de répandre d'un bout à l'autre dans la pièce, et de laisser après elle une idée suffisante et claire de la plus rare des conquêtes et du plus grand des

conquérans. Il fallait après mettre en action plus qu'en récit quantité de faits, de mœurs et de caractères d'un genre tout nouveau; parler presque une langue étrangère; attacher de la vraisemblance à des vérités qui n'en ont point; jeter un intérêt vif et quelque aménité dans tout ce *barbaresque;* faire enfin marcher avec grâce et dignité notre Melpomène française par les chemins les moins du monde frayés et les plus raboteux pour elle. Il fallait tout à la fois narrer, agir, étonner, persuader, toucher et plaire. Quelle énorme entreprise pour moi, sans parler de l'espace étroit de trois unités, non plus que du labeur ingrat de notre épineuse versification, dans laquelle, qui pis est, les inutilités sonores et brillantes, nommées récemment *beautés de détail,* l'emportent aujourd'hui tout d'une voix sur la précision, la régularité, la justesse et la force; sur le bel ensemble, sur ce qu'Horace appelle *series juncturaque!*

Voilà, dis-je, une terrible tâche, et n'en voilà toutefois que la moitié. L'usage me prescrivait l'autre. L'impitoyable usage, ce tyran devant qui tout raisonnement tombe, a statué qu'il y aurait de l'amour dans nos tragédies.

Comment, sans détonner, fondre une couleur si tendre et si douce avec d'autres si dures et si fières? Tout ce que j'y sus, pour conserver quelque harmonie dans l'ordonnance et dans le colo-

ris du tableau, ce fut, en construisant ma fable avec toute la précision dont j'étais capable, de faire que l'amour, cet accessoire embarrassant, devînt la base même du sujet principal. Il est en effet le ressort primitif et continuel de l'action. Pour en juger, on ne sera peut-être pas fâché de voir cette fable, où tout, hormis l'amour, est purement historique.

FABLE DE L'AVANT-SCÈNE.

Cortès, mal partagé des biens de la fortune, devient amoureux en Espagne, et parvient à se faire aimer d'Elvire, fille de D. Pèdre, irréconciliable ennemi de la maison des Cortès. L'inégalité des fortunes et la haine invétérée des deux familles, forment deux grands obstacles au bonheur de cet amour. Le brave et passionné Castillan ne voit qu'un moyen de les surmonter : déterrer des trésors, et les déterrer par des voies si glorieuses pour lui et si avantageuses en même temps aux Espagnols, qu'en lui donnant des droits sur l'estime de D. Pèdre, elles pussent lui mériter encore la médiation du monarque auprès de ce père inflexible. L'Amérique venait d'être découverte. Il y porte ses vues, y passe, y combat, y conquiert, y triomphe. *Omnia vincit amor.* De prodiges en prodiges, Cortès ayant pénétré jusqu'au Mexique, y fait son entrée dans la capitale

en vainqueur pacifique, et revêtu du caractère sacré d'ambassadeur de Charles v. Il y demande en cette qualité l'hommage que tout l'univers, dit-il, doit et rend à son maître, l'obtient et le reçoit solennellement. Mais ce n'était de la part de ces barbares qu'une vaine déférence, pour mener à maturité le complot d'un massacre général des Espagnols. Cortès ayant éventé l'orage, le conjure, ou du moins le suspend par un coup de vive force et d'éclat qui n'eut jamais d'exemple; témérité, si l'on veut; mais témérité nécessaire, et qui, de plus, fut heureuse. Il fait mourir publiquement, et dans toutes les formes de la justice, les chefs de la conspiration. Tout de suite, à la tête des siens bien armés, il passe de son quartier au palais du roi; l'interroge au milieu de ses gardes, le fait charger de fers, et l'emmène en cet état jusqu'au logement des Espagnols, à travers un peuple que la terreur semblait avoir pétrifié.

FABLE DE LA PIÈCE.

Cortès est informé quelques jours après que, sans le ménager, on se dispose au temple à sacrifier deux Européens que la tempête avait jetés sans armes sur ces bords. Patriotisme, humanité, bravoure, honneur, son propre intérêt, tout veut qu'une seconde fois il ose encore au-delà des bornes.

Il se remet donc sans balancer à la tête de ses déterminés, vole aux autels, et, le pistolet à la main, enlève les deux victimes de dessous le couteau des sacrificateurs. Ces deux victimes étaient Elvire et D. Pèdre; Cortès ne les reconnaît point d'abord, par des circonstances ajustées très naturellement au théâtre. Le tissu des événemens qui d'Espagne conduisent ici deux personnages si nécessaires à ma scène, se développe à l'ouverture du second acte; mais ce n'est qu'à la fin du troisième que Cortès reconnaît Elvire, au moment fatal où, par sa propre entremise, et de l'aveu de D. Pèdre, Montézume est prêt à l'épouser. La dernière hostilité commise au temple, quoique plus dangereuse encore pour lui que la précédente, puisqu'elle intéressait au vif les prêtres et leur sorte de religion, n'a que des suites heureuses. Après bien de nouveaux obstacles, suscités d'un côté par la fureur des prêtres, de l'autre par la parole donnée à Montézume et par le dépit courageux de l'infortuné D. Pèdre, mais levés tous par la tendre magnanimité de son libérateur, par sa vaillance et par la mort du roi; ce nouvel exploit, dis-je, occasionne et détermine le triomphe de l'amour et de l'héroïsme. Le Mexique achève de se soumettre; le cœur du vieil Espagnol de se rendre, et Cortès d'être heureux.

L'amour ici me paraît d'autant plus artiste-

assez naturelle de celui que je viens de dire, c'est que la première représentation fut le jouet du tumulte extraordinaire d'une assemblée trop nombreuse et mal à son aise. De ce tumulte se devait ensuivre, et ne s'ensuivit que trop aussi, le désordre de la mémoire et du jeu des acteurs; de manière que l'auditoire, en sortant, n'emporta que l'idée d'une grande foule et de bien du bruit. Telle fut la première représentation, qui, par conséquent, n'en fut point une. On va voir que toutes les autres en méritèrent encore moins le nom.

La toile baissée, les comédiens ne s'imputant rien, non plus qu'aux circonstances, s'en prirent uniquement à la pièce. Ils la remirent sur leur bureau, et croyant y voir des longueurs, conclurent à des retranchemens considérables, et les firent d'un jour à l'autre, à tort et à travers, sans me consulter. Par cette belle opération disparurent du théâtre trois ou quatre cents vers qui ne pouvaient manquer d'être fort essentiels à l'intelligence d'un poëme déjà si concis selon mon pouvoir, et si précis dans son tout, ses parties et ses détails. Que penser en effet de ces *coupures* faitesà la hâte, et de pareille main, quand, pour le faire sous œuvre et sans endommager l'édifice, l'auteur eût au moins demandé autant de temps que tout l'ouvrage en a pu coûter? Les ténèbres le couvrirent donc. Je devins chaos. Je n'avais

pu me faire écouter la première fois; toutes les autres je fus inintelligible. J'offre donc ici au lecteur la tragédie de *Cortès* telle que je l'ai faite, sans aucune correction; puisque, comme je viens de le dire plus haut, le public ne m'ayant point entendu, ses avis n'ont pu m'éclairer. Ainsi j'ose la produire comme une ébauche qui pourrait, avec le temps, parvenir à quelque chose de mieux. Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un de ces lapidaires élégans qui, pour n'avoir pas eu le bonheur de déterrer une belle pierre, et l'avoir façonnée les premiers, ne dédaignent pas la peine et l'honneur de la repolir et de la *brillanter* au goût du temps. Un troisième artiste, plus habile encore que le second, peut le suivre et renchérir. Ainsi, de degrés en degrés, cette tragédie s'embellissant, il en resterait au théâtre un bon ouvrage de plus. Mes successeurs se l'approprieront, et le premier metteur en œuvre, tandis qu'ils triompheront, sera dans l'oubli.

Je ne mets donc pas, comme on a vu, ce mauvais succès si fort sur le compte d'autrui, qu'avec justice et franchise je ne m'en attribue une bonne partie à moi-même; et dès lors je serais bien peu raisonnable si, loin de me lamenter sur une si petite disgrâce, au contraire je ne m'en félicitais pas; puisqu'en m'avertissant de mon déclin, elle m'a fait prendre le sage et paisible parti de la retraite; au lieu qu'un peu de bonheur, en m'en-

courageant mal à propos, n'eût servi qu'à prolonger l'égarement, et qu'à me faire tenter encore de vains et pénibles efforts dont assurément je me passe très bien, et le public encore mieux; revenu surtout, comme je commence à m'apercevoir qu'il l'est, des ouvrages de pur agrément. La bagatelle en effet, si je ne me trompe, est un peu sur le côté. Les esprits me semblent avoir passé du blanc au noir; d'hier ou d'avant-hier, pour jusqu'à je ne sais quand, le goût, sur l'aile étendue des sciences utiles, nous abandonne et tire droit au solide. Du moins je vois qu'aux tables, dans les cafés, aux promenades, aux toilettes, tout est déjà physicien, négociant, guerrier et ministre. On ne parle plus qu'électricité, finance, agriculture, commerce, industrie, population, politique et marine. Quel rôle, à travers de si grands objets, veut-on que joue bientôt la malheureuse poésie, et surtout la française? Ne toucherions-nous pas même au moment où les bibliothéques vont se débarrasser de son poids immense, et nous réduire tous au nombre de quatre? Ce seraient sans doute Molière, Corneille, Racine et La Fontaine. *C'est assez d'eux*, dira-t-on, *pour le besoin qu'on a de ces sortes d'écrivains* : Corneille *sera le poète des hommes*, Racine *celui des femmes*, La Fontaine *celui des enfans*, *et* Molière *celui de tout le monde*. *Si le grand* Despréaux *n'en est pas, qu'il s'en prenne à son*

chef-d'œuvre : sa Poétique est son titre d'exclusion.. A quoi pourrait-elle servir, qu'au progrès tout au plus d'un art puéril et superflu? Adieu, mes confrères; adieu, lecteurs; adieu, muses :

Vixi : et quem dederat cursum fortuna peregi.

Voilà ma course terminée,
Et j'ai rempli ma destinée.

TYLOR INST

PERSONNAGES.

CORTÈS, conquérant du Mexique.
MONTÉZUME, roi du Mexique.
LE GRAND-PRÊTRE du Mexique.
DON PÈDRE, gouverneur de la Jamaïque.
ELVIRE, fille de D. Pèdre.
AGULAR, parent de D. Pèdre.
TROUPES D'ESPAGNOLS ET D'AMÉRICAINS.

La scène est à Mexico, dans un des palais de Montézume, occupé par les Espagnols.

FERNAND-CORTÈS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MONTÉZUME, les fers aux mains; LE GRAND-PRÊTRE.

MONTÉZUME.

Ministre des faux dieux que l'Amérique encense,
Témoins de mon opprobre et de leur impuissance,
De quelle paix encor, sur de pareils appuis,
Me viendrais-tu flatter dans le trouble où je suis?
Toi-même, laissant là ces dieux que je méprise,
Calme tes propres sens; reviens de ta surprise;
Au rapport de tes yeux tâche d'ajouter foi;
Ils ne t'abusent point. Oui : c'est moi, c'est ton roi;
Le roi des Mexicains, l'orgueilleux Montézume
Qu'à ces fers que tu vois sa tristesse accoutume;
Et qui, d'un esclavage incroyable à jamais,
Fait cette épreuve horrible en son propre palais.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quel spectacle en effet! quel exemple effroyable
Du céleste courroux qu'allume un roi coupable!
Du pouvoir de nos dieux faut-il d'autres témoins?
Malheureux Montézume, instruisez-vous du moins.
Reconnaissez la main dont les coups vous étonnent.
Vous méprisiez nos dieux : nos dieux vous abandonnent;
Et jouet d'un pouvoir dont vous osez douter,
Vous leur servez vous-même à le faire éclater.

MONTÉZUME.

Où serait leur justice? Et pourquoi leur vengeance
Aurait-elle éclaté long-temps avant l'offense?
De l'astre dont le cours mesure ici les mois,
La face entière à peine a resplendi six fois,
Depuis que du soleil les enfans invincibles
Touchèrent, sous Cortès, nos bords inaccessibles;
Et, maîtrisant la mer et les vents en courroux,
Sur des châteaux flottans voguèrent jusqu'à nous.
Quel autre, avant ce jour pour nous si mémorable,
Fut plus que moi fidèle au culte abominable
Que, du sang des captifs à l'autel égorgés,
Consacrent par tes mains d'aveugles préjugés?
Toutefois, tu le sais, en fus-je plus tranquille?
Ma piété toujours fut un crime inutile.
C'en était fait déjà. Les sources de l'effroi,
Du fond du noir abîme avaient jailli sur moi.
Déjà persécuté de visions funestes,
Je tombais sous le poids des vengeances célestes.
Au pied de tes autels, au sein des voluptés,

Un spectre, jour et nuit, debout à mes côtés,
D'un avenir affreux me présentant l'image,
Abattait, comme encore il abat mon courage.
Le doigt d'un invisible, au milieu de ma cour,
Sur ce lambris superbe appuyé nuit et jour,
Offrait à mes regards, me peignait à l'idée,
De rivières de sang l'Amérique inondée;
Devant un homme seul tous les miens effrayés,
Nos villes, mes palais, tes temples foudroyés,
Mon peuple disparu. Voilà de quels auspices
Tes dieux, depuis un an, payaient mes sacrifices;
Et faux ou vrai, ton zèle ardent à m'égarer,
Veut encore à ce prix me les faire adorer?

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui : croyez-en ce zèle et pieux et sincère.
Nul espoir qu'en tâchant de fléchir leur colère.
Nulle trève aux terreurs dont vous êtes atteint,
Qu'en rallumant l'encens que vous avez éteint.
Qu'osez-vous reprocher à ces dieux tutélaires?
Ils vous ouvraient les yeux. Leurs avis salutaires
Vous annonçant des maux aisés à prévenir,
De sa fatalité désarmaient l'avenir.
Que n'en profitiez-vous? L'ennemi qui domine
Exterminera tout, si l'on ne l'extermine.
Un démon destructeur, et qu'a vomi l'enfer,
L'amène exprès armé de la flamme et du fer.
Vil rebut du couchant ainsi que de l'aurore,
Sur l'onde, au gré des vents, que n'erre-t-il encore?
Ou que, pour expirer sous le couteau mortel,

N'a-t-il été traîné du rivage à l'autel?
Vous avez mieux aimé, roi faible et trop facile,
Entre ces murs sacrés l'honorer d'un asile.
Et de quel air encor vint-il s'en emparer?
C'est lui qui, l'acceptant, semblait vous honorer.
Mais que n'a pas depuis attenté son audace?
C'est peu que du Mexique il ait changé la face;
C'est peu qu'il ait, au nom de je ne sais quel roi,
Demandé votre hommage, exigé votre foi;
Et, de l'abaissement de votre rang suprême,
Relevé la splendeur d'un autre diadème.
Violant tous les droits des hommes et des dieux,
Il pille vos trésors, les disperse à vos yeux,
Ose porter sur vous une main sacrilége;
Et, par un charme enfin qui tient du sortilége,
Pour ne vous rien laisser dont vous puissiez jouir,
Il vous restait des dieux, il vous les fait trahir.

MONTÉZUME.

Non, je n'ai rien trahi, quand j'ai de l'Amérique
Abjuré pour jamais le culte chimérique.
De folles visions tu m'avais infecté;
Et ton zèle, entre nous, n'est qu'un zèle affecté.
Conviens-en. J'en appelle à tes propres lumières;
A ce qui brille en toi de ces clartés premières
Que refusa le ciel à nos Américains;
Tu fais craindre des dieux que tu n'as jamais craints.
Ta bouche les annonce, et ton cœur les réprouve:
Tu les jugeas toujours tels que je les éprouve,
Muets, sourds, impuissans, simulacres affreux,

Teints d'un sang mille fois plus respectable qu'eux.
Mais leur fable servant de base à ta fortune,
Tu hais la vérité, son flambeau t'importune;
L'intérêt et l'orgueil sont les dieux que tu sers;
Et tu sacrifîrais pour eux tout l'univers.
Pour moi je me conduis par un plus beau principe,
Je ne peux fuir le jour quand l'ombre se dissipe.
Je n'examine plus ce qu'il peut m'en coûter;
L'erreur est le seul mal que j'aie à redouter.
J'aime, je plains mon peuple; et ma plus chère envie
Serait, dussé-je y perdre et le trône et la vie,
Qu'il sentît, comme moi, les horribles abus
Dont ta secte odieuse aime à nous voir imbus.
Cours à tes zélateurs étaler mes faiblesses;
Peins-leur avec mépris l'état où tu me laisses;
Étonne-les du joug où je suis attaché;
Dis-leur bien plus, dis-leur que j'en suis peu touché.
Non que je ne pensasse en vrai roi; mais pour l'être,
D'un vaste continent suffit-il d'être maître?
Il faut encore avoir des hommes pour sujets.
A ce compte, le suis-je, et l'ai-je été jamais?
Ah! si, comme il est vrai, les mortels sont l'image
De la divinité qui reçoit leur hommage,
A des monstres de sang votre hommage adressé
Ne dit que trop le nom de mon peuple insensé!

LE GRAND-PRÊTRE.

Juste ciel! Et quel nom donner à des barbares
Qui, du pouvoir magique armant leurs mains avares,
Et répandant partout le ravage et l'effroi,

Eux seuls ont déjà plus versé de sang....

MONTÉZUME.

Tais-toi.
Voyons-les d'un autre œil. Je pèse et considère
Ce qu'ils disent du ciel et de leur hémisphère.
J'y découvre, j'y sens d'utiles vérités;
Et nous serions heureux s'ils étaient écoutés.
Peux-tu les comparer à nous tels que nous sommes,
Sans reconnaître en eux de véritables hommes
Faits pour nous inspirer le respect et l'amour,
Et dignes d'être nés à la source du jour?
Si leurs coursiers fougueux, leur fer et leur tonnerre,
En font dans le combat les démons de la guerre;
Leurs sciences, leurs arts et leurs lois, désormais
Vous feraient voir en eux des dieux pendant la paix.
Tlascala, dont le prince est un exemple au vôtre,
S'est ressenti de l'une, et refleurit sous l'autre.
Mieux conseillé que vous, le fier Sicotenfal
S'en est fait un appui qui vous sera fatal.
C'est à nos ennemis laisser trop d'avantage,
Que de ne pas entrer avec eux en partage
D'un bien inestimable, et que ne paîrait pas
Tout l'or que je possède, et qui naît sous vos pas.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ainsi, lasse du sceptre, et jurant notre perte,
D'elle-même, à ces fers, votre main s'est offerte?

MONTÉZUME.

J'ai vu fondre sur moi cent guerriers plus qu'humains,
Dont le moindre est l'effroi de mille Américains.

Leur général, aux yeux de ma garde interdite,
Se venait plaindre à moi d'un complot qu'on médite,
Me demandait raison de qui l'osait trahir,
Et, la foudre à la main, se faisait obéir.
J'ai cédé. Qui de vous m'a creusé cet abîme?
Tu dis que l'infortune est un effet du crime :
Celui-ci n'étant pas dans le nombre des miens,
Serais-je, par hasard, la victime des tiens?

LE GRAND-PRÊTRE.

Le salut de l'état, lorsque son roi succombe,
Pour apaiser nos dieux, demande une hécatombe.
De cent Tlascaliens, ceints du bandeau mortel,
Demain, le sang va donc arroser leur autel.
Un sang plus rare encor rougira leurs images.
La peur a parmi nous glacé bien des courages;
Mais son vol inconstant peut se tourner ailleurs;
Et vos maîtres bientôt reconnaîtront les leurs.

SCÈNE II.

MONTÉZUME, seul.

Va, retourne à ton temple! égorge, tue, immole;
Baigne-toi dans le sang; souilles-en ton idole,
Et, digne ordonnateur d'exécrables festins,
Hâte, par tes forfaits, nos malheureux destins!
Incertain, agité, plongé dans la tristesse,
Sans cesse y résistant, y retombant sans cesse,
Le désir de la mort est le seul sentiment
Qui demeure à mon âme attaché constamment.

SCÈNE III.

CORTÈS, MONTÉZUME, AGUILAR, SOLDATS ESPAGNOLS.

MONTÉZUME continue.

C'EST me trop épargner; innocent ou coupable,
Cortès! lève sur moi ton fer impitoyable!
Je déteste les jours que tu m'as conservés :
Frappe!

CORTÈS, lui ôtant ses fers.

Roi de Mexique, espérez mieux; vivez :
Soyez libre, régnez, je le veux; et j'ordonne
Qu'à ce titre on respecte ici votre personne.
Je devais un exemple à la témérité,
Fertile en attentats sous votre autorité.
Vous n'avez part à rien; j'aime et veux vous en croire.
Mettez à le prouver vos soins et votre gloire.
En arrivant ici, j'ai des droits les plus saints
Confié le dépôt en vos royales mains :
Qu'elles en prennent mieux désormais la défense;
Et quand on nous attaque, apprenez qu'on offense
La majesté d'un roi souverain de ces mers,
Et dont le bras s'étend au bout de l'univers.
N'allumez pas la foudre en ses mains pacifiques;
Allez en informer vos prêtres, vos caciques.
En tumulte ici près ils désirent vous voir;
Allez, et les rangez vous-même à leur devoir.

Qu'ils ne se flattent pas non plus que ma justice
Laisse achever demain l'horrible sacrifice
Dont j'apprends que déjà l'appareil est dressé,
Surtout si Tlascala s'y trouve intéressé.
Songez-y. Paraissez ; parlez-leur en monarque ;
Reprenez-en le ton, le pouvoir et la marque.
(à sa suite.)
Et vous, qu'on l'accompagne, et que votre fierté
Réprime ici l'audace et la férocité.

SCÈNE IV.

CORTÈS, AGUILAR.

CORTÈS.

Hé bien, brave Aguilar, ai-je écarté les traîtres?
Oseront-ils encore agir au gré des prêtres,
Après avoir souffert l'enlèvement du roi?

AGUILAR.

La fureur se rallume et succède à l'effroi.
Le zélé Mexicain, déjà chrétien dans l'âme,
Qui de tous leurs complots nous découvre la trame,
Dit que les mécontens se rassemblent sans bruit.
Leur rage n'attend plus que l'ombre de la nuit.
Dans les bras du sommeil ils comptent nous surprendre ;
Et ce palais et nous, réduire tout en cendre.
Tous en ont fait serment. Demain, à son lever,
Le soleil sous leur ciel ne doit plus nous trouver.

CORTÈS.

Ceux qu'a vus Tabasco dans sa plaine sanglante

A cent mille guerriers inspirer l'épouvante,
Contre un peuple en désordre, et par des coups plus sûrs,
Sauront bien se défendre à l'abri de ces murs.

AGUILAR.

Nous n'avions là, seigneur, nul espoir de retraite.
Nous vainquîmes, croyant venger notre défaite;
Mais ce jour mit un terme à nos calamités,
Et nous n'en sommes plus à ces extrémités.
Le lac, où vous avez cent barques toutes prêtes,
Lavant le pied des murs du palais où vous êtes,
Vous peut faire aisément regagner Tézeuco.
Ses ports nous sont ouverts. D'ailleurs à Tabasco,
Vous le savez, seigneur, l'ardeur était nouvelle,
Et d'un premier butin l'espérance était belle;
Mais le soldat, courbé sous le poids des trésors,
Craint de perdre aujourd'hui ce qu'il cherchait alors.

CORTÈS.

Quand le soldat sous moi marchait à la victoire,
S'il cherchait des trésors, moi je cherchais la gloire;
Et m'en étant couvert, je crains, ainsi que lui,
Ce que j'acquis alors, de le perdre aujourd'hui.
Sur ce soldat enfin j'ai d'autant plus d'empire,
Qu'il partage avec moi cette gloire où j'aspire;
Et que, jusqu'à présent, la peine et le danger
Sont tout ce qu'avec lui l'on m'a vu partager.

AGUILAR.

A vouloir trop voler de victoire en victoire,
Plus d'un ambitieux diminua sa gloire.
La fortune en ces lieux vous a fait un accueil

Qui du grand Alexandre eût assouvi l'orgueil.
De l'Hydaspe et du Gange ayant traversé l'onde,
Sa valeur à l'étroit désira plus d'un monde.
Les vœux qu'il fit pour lui, pour vous sont exaucés.
L'Océan l'arrêtait, et vous le franchissez.
Qu'opposez-vous encore à des millions d'hommes?
Mesurez votre gloire à ce peu que nous sommes.
Quatre ou cinq cents, tant chefs, soldats que matelots,
Qui, transformés sous vous en autant de héros,
Ont si bien secondé votre main triomphante,
Qu'on nous prend pour des dieux que le soleil enfante;
Et que de Tlascala le roi, presque à genoux,
S'est cru trop honoré de traiter avec vous.
Sur tous ses devanciers César a l'avantage.
Le Tibre disparaît sous les lauriers du Tage.
L'aigle a du globe entier fini presque le tour,
Et l'Espagne est partout où luit l'astre du jour.
Qu'espériez-vous de plus? D'ailleurs que sert de feindre?
Ce peuple nous a craints plus qu'il n'a dû nous craindre:
Mais il craint de ses dieux encor plus le courroux.
Des deux illusions la moins forte est pour nous.
Ne le bravons donc pas. Risquons moins; et que Charle
En maître désormais se présente et lui parle.
Nous, de tant d'heureux jours ménageons mieux le fruit,
Et ne les rendons pas le jouet d'une nuit.
Dans votre cœur enfin, s'il est fidèle et tendre,
La fille de don Pèdre eût dû se faire entendre.
Elvire vous rappelle, et reste à conquérir.
Que dis-je? Elle est à vous; et vous voulez périr?

CORTÈS.

Elvire!

AGUILAR.

Eh quoi! l'aurai-je en vain nommée?

CORTÈS.

Elvire!

AGUILAR.

N'est-elle plus le prix où votre cœur aspire?

CORTÈS.

Ne songeons qu'à la guerre, elle est notre métier;
Aguilar, laissez-moi m'y livrer tout entier.

AGUILAR.

Ainsi donc en partant, vous m'auriez fait injure
De me prendre à témoin du plus affreux parjure?

CORTÈS.

Oui, je voulus vous voir présent à nos adieux!
Oui, je vous fis témoin d'un parjure odieux!
Mais, encore une fois, souffrez que je l'oublie.

AGUILAR.

Un sang digne du vôtre, Elvire et moi nous lie;
Et je rappellerai, malgré vous, un serment
Que je ne verrais pas trahir impunément.

CORTÈS.

Rappelez-le-moi donc; parlez : je vous écoute.

AGUILAR.

Déjà vous soupirez. Vous ferez plus, sans doute,
En vous ressouvenant d'Elvire tout en pleurs,
D'Elvire qui semblait présager ses malheurs.
L'effet aurait-il donc justifié ses craintes,

Et répondu si mal aux propos que vous tîntes?
Je ne puis l'oublier : par de plus nobles traits,
Le guerrier amoureux ne s'exprima jamais.
« Elvire, dites-vous, j'ai pour astre contraire,
« Et de nos deux maisons la haine héréditaire,
« Et le désavantage auquel est exposé
« L'homme que la fortune a peu favorisé.
« Mais que ne peut un cœur que le vôtre seconde?
« Le ciel, à ma valeur, présente un nouveau monde:
« J'y vole; et cette épée y fera des exploits
« Dont se glorifîront et l'Espagne et nos rois.
« Que Charle à mon Elvire en doive la conquête!
« Que de myrtes lui-même il couronne ma tête;
« Et que, pour s'acquitter envers de si beaux feux,
« Il contraigne don Pèdre à nous unir tous deux.»
Vous parliez de la sorte en prenant congé d'elle.

CORTÈS.

Vous me voyez muet à ce récit fidèle.

AGUILAR.

Vous rend-il à vous-même, ou si vous nous bravez?

CORTÈS.

Que me répondit-elle, Aguilar? Achevez.

AGUILAR.

Tout ce que la tendresse et l'honneur peut répondre.

CORTÈS.

Tout ce qui doit servir un jour à la confondre!

AGUILAR.

A la confondre? O ciel! aurais-je bien ouï?

CORTÈS.

Elvire m'abandonne.

AGUILAR.

Elle, seigneur? elle?

CORTÈS.

Oui.

Interrogez Henrique. Oui, cette Elvire même
Que vous vîtes, au fort de sa douleur extrême,
Déplorer sa naissance, injurier le sort,
Détester mon courage, et désirer la mort;
Qui jura, si l'arrêt de notre destinée
Détruisait entre nous tout espoir d'hyménée,
Que du moins à nul autre aucun pouvoir humain
N'engagerait jamais ni son cœur ni sa main;
Cette Elvire aujourd'hui n'est plus qu'une infidèle;
Et quand de nos succès l'Espagne a la nouvelle,
Quand de notre bonheur l'univers s'entretient,
Don Sanche est amoureux, la demande, et l'obtient.

AGUILAR.

Je ne m'étonne plus de la mélancolie
Où votre âme a paru toujours ensevelie,
Depuis que parmi nous Henrique est de retour.

CORTÈS.

Don Pèdre avec Henrique arrivait à la cour.
Rappelé de l'exil où, depuis vingt années,
Sa fierté gémissait au pied des Pyrénées,
Il venait exercer on ne sait quel emploi;
Mais à peine avait-il entretenu le roi,

Qu'au trop heureux don Sanche, en accordant sa fille,
Il se vit suivre d'eux, et quitta la Castille.

AGUILAR.

Elvire sans douleur n'aura pas obéi;
Et c'est son devoir seul qui vous aura trahi.

CORTÈS.

Ah! quand nous chérissons les chaînes qui nous lient,
Nos cœurs et nos devoirs bientôt se concilient.
Libre ou non, qui le veut garde aisément sa foi.
Elvire a tout pu faire, et n'a rien fait pour moi.
De son rigoureux père alléguant la puissance,
Vous ne m'alléguez rien, hélas! pour sa défense.
Élevée à la cour, Elvire, loin de lui,
Put du pouvoir suprême interposer l'appui.
Son rang et la faveur l'attachaient à la reine.
L'ingrate pour asile avait sa souveraine.
Contre un père, du moins, un abri si puissant
Présentait des délais l'artifice innocent.
En ressources l'amour est-il si peu fertile?
Ce que j'ai fait pour elle était-il plus facile?
Mais réservé, moi seul, aux feux les plus constans,
Seul je subis l'effet de l'absence et du temps.
Sa flamme s'est éteinte; et moi je brûle encore!
Oui, telle est ma faiblesse, Aguilar : je l'adore!
Je la vois, je lui parle; elle existe en ces lieux.
Plus j'en suis éloigné, plus elle est sous mes yeux.
La difformité même, en ce climat sauvage,
Ne sert qu'à rapprocher sa triomphante image.
Mon cœur de tant d'appas occupé malgré moi,

Les compare sans cesse à tout ce que je voi.
Mais enfin c'en est fait. J'oublîrai la cruelle!
Mon courage indigné se révolte contre elle.
Quels soins pour votre chef, en des lieux où le sort
Nous laisse pour tout choix le triomphe ou la mort;
Où reculer d'un pas, quoi que vous puissiez dire,
Est de tous les périls le dernier et le pire!
Sentons mieux désormais ce que nous nous devons.
J'aimais : j'ai voulu vaincre, et j'ai vaincu. Suivons
Des exploits que le ciel voudra que j'accomplisse.
L'amour les commença : que l'honneur les finisse!
Qu'Elvire, qui partout les entend publier,
Trouvant partout mon nom, ne me puisse oublier;
Et compare à son tour, non sans regret peut-être,
Avec l'heureux époux, l'amant qui devait l'être!

SCÈNE V.

MONTÉZUME, CORTÈS, AGUILAR.

MONTÉZUME.

J'AI de vos volontés instruit les Mexicains,
Seigneur, en y joignant mes ordres souverains.
Mais le ciel veut ma chute et leur ignominie.
La soif du sang les livre à leur mauvais génie.
Le grand-prêtre, appuyé du cri des anciens,
Les provoque au mépris de vos droits et des miens;
M'appelle votre esclave, et traite de chimère
Votre force invincible et votre caractère.

Loin de révoquer donc l'appareil inhumain
Du sacrifice impie ordonné pour demain,
Il presse avec ardeur cette fête funèbre :
Aujourd'hui, dans une heure, il veut qu'on la célèbre.

CORTÈS.

J'en réglerai la pompe ; il m'y verra marcher.

MONTÉZUME.

Ce que mon zèle encor ne saurait vous cacher,
Soigneux d'accumuler nos malheurs et ses crimes,
Entre vos alliés il choisit cent victimes,
Et d'un horrible deuil menace Tlascala.

CORTÈS.

C'est assez.

MONTÉZUME.

Sa fureur n'en demeure pas là.

CORTÈS.

A quel excès plus grand peut monter son audace ?

MONTÉZUME.

A massacrer des gens de votre auguste race,
Trouvés dans nos déserts, errans et désarmés,
Et, depuis quelques jours, dans le temple enfermés.

CORTÈS, à Aguilar.

Des Espagnols ! qu'entends-je ?

MONTÉZUME.

Oui, seigneur ; et sa rage
Prétend même par eux commencer le carnage.
D'un pareil attentat plus indigné que vous,
Je n'adoucirai point votre juste courroux.
Qu'il éclate à son gré sur un peuple barbare

Que je voudrais conduire, et que le crime égare.
Pour moi, captif ici, moins honteux de mes fers,
Que d'avoir été roi d'un peuple si pervers,
Je vais, ne doutant pas du succès de vos armes,
Honorer les ingrats de mes dernières larmes.

SCÈNE VI.

CORTÈS, AGUILAR.

CORTÈS.

Je vous ai vu pâlir, moi je frémis d'horreur.
Ami, plus de conseils que de notre fureur!
Pour empêcher demain ce qu'on ose entreprendre,
Sicotenfal ici, la nuit, se devait rendre;
Nous devions de concert semer ici l'effroi:
On le prévient; n'importe; osons tout; suivez-moi.
Verrons-nous égorger nos amis et nos frères,
Sans qu'il en soit parlé sous les deux hémisphères?
Le sang a trop souillé vos sacriléges mains,
Monstres, soyez rayés du nombre des humains!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DON PÈDRE, AGUILAR.

AGUILAR.

Si notre course heureuse est ici terminée,
Au moins ne pouvait-elle être mieux couronnée.
Qui nous eût dit, seigneur, tantôt, quand aux autels
Nous courions désarmer ou punir les cruels,
Que don Pèdre serait la première victime
Que leur enleverait cet effort magnanime,
Et qu'on aurait, avant d'abandonner ces lieux,
Le bonheur de sauver des jours si précieux ?

D. PÈDRE.

La vie est quelquefois le plus grand des supplices;
De la fortune aveugle admirons les caprices,
Ami : Cortès et moi nous les signalons bien.
La gloire est son partage, et la honte est le mien.

AGUILAR.

La honte est un malheur; mais, s'il ne nous surmonte,
Aucun autre malheur n'est, je crois, une honte;
Et les vôtres....

D. PÈDRE.

Les miens les réuniront tous,

Quand tu m'auras, d'un mot, porté les derniers coups.
Sous le bandeau mortel, depuis une heure entière,
J'étais, comme tu sais, privé de la lumière.
Ce jeune Castillan qui partageait mon sort,
Il ne reparaît plus; et sans doute il est mort?

AGUILAR.

Vous allez vous revoir dans les bras l'un de l'autre.
Le ciel à son salut veillait ainsi qu'au vôtre.
D'instrumens et de cris un mélange infernal
Du meurtre avait déjà donné l'affreux signal;
Un satellite, monstre indigne du nom d'homme,
Que du saint nom de Prêtre ici pourtant l'on nomme,
Le bras levé sur vous, paisible en sa fureur,
Déjà de votre sang s'abreuvait dans son cœur.
Nos armes tout à coup nous faisant faire place,
Reportent l'épouvante où renaissait l'audace.
Cortès, que rien n'arrête et qui semble voler,
Fond sur le scélérat prêt à vous immoler;
Tandis que non moins prompt, je relève et délie
L'Espagnol à vos pieds, pâle et presque sans vie.
Le nom de notre chef lui fait rouvrir les yeux.
Que deviens-je à mon tour, quand, l'examinant mieux,
Dans ses traits délicats où la couleur expire,
Je démêle.... je vois.... je reconnais.... Elvire!

D. PÈDRE.

Que veux-tu? ni la mort, ni toutes ses horreurs
Ne sont, cher Aguilar, le comble des malheurs;
Et du moins, de la sorte Elvire travestie,
Des outrages du sort sauvait plus que sa vie.

AGUILAR.

Voudriez-vous, seigneur, m'instruire à votre tour?
Une brigue vous fit éloigner de la cour.
Un rappel honorable a réparé l'injure;
Mais depuis ce rappel, quelle étrange aventure
A de vous et d'Elvire ici conduit les pas?

D. PÈDRE.

Eh! mon astre partout ne me poursuit-il pas?
Le conseil informé du pouvoir tyrannique
Dont l'avare don Diègue use à la Jamaïque,
De cette île en secret me nomma gouverneur.
Mais je fus moins flatté de ces marques d'honneur,
Que révolté d'entendre en cette cour funeste,
Élever jusqu'au ciel un nom que je déteste;
Et de n'y revenir que pour voir de plus près
Le triomphe insultant du père de Cortès.
Aussi ne désirais-je approcher cette plage
Que pour y disputer l'honneur de l'avantage;
Une carrière immense offrant encor de quoi
Partager la fortune entre Cortès et moi.
Venant donc affronter ce qu'ont de redoutable
La guerre, un nouveau ciel, et la mer indomptable,
De cent préparatifs je dus être occupé.
Malgré le peu de temps, j'y pourvus; j'équipai.
Don Sanche vint alors me demander Elvire.
Je n'eus, où j'en étais, que deux mots à lui dire:
« Je cours à des périls dignes de vous tenter,
« Jeune homme; en me suivant, venez la mériter. »
Il y consent; je pars, et des mers inconnues

Ne nous montrent long-temps que leurs flots et les nues.
J'arrivais, quand la nuit et l'orage à nos yeux
Dérobent à la fois l'eau, la terre et les cieux.
De la vague et des vents le caprice et la rage
Prolongent plusieurs jours les horreurs du naufrage;
Sur un écueil enfin mon vaisseau retentit:
D'un second choc il s'ouvre, et l'onde l'engloutit.
Le généreux don Sanche, en ce péril extrême,
Fait tout pour nous sauver en périssant lui-même.
Quelques débris flottans et ses derniers efforts
Mettent ma fille et moi sur ces malheureux bords.
C'est là que la fortune et ce peuple exécrable
Trouvent l'art de me rendre encor plus misérable,
En nous jetant au pied des autels, où Cortès
A, par notre salut, couronné ses succès.

AGUILAR.

Vous vous consolerez en revoyant Elvire.

D. PÈDRE.

L'infortunée! Enfin, tu dis qu'elle respire?

AGUILAR.

Revenu d'un premier et juste étonnement,
L'état où je la vois m'occupe uniquement;
Et, tandis que Cortès tonne, abat, met en fuite,
Elvire, en ce palais, sous ma garde est conduite,
Et remise en des mains qui, pour la secourir,
Seules, sans l'offenser, avaient droit de s'offrir.
Son retour à la vie est un effet du zèle
Des femmes qu'adorait Montézume avant elle;
Car il ne l'a pu voir sans témoigner d'abord

Une admiration qui va jusqu'au transport.
Je ne suis pas surpris du pouvoir de ses charmes :
Leur prodige est égal à celui de nos armes;
Et maîtresse du cœur des peuples et des rois,
La beauté brille ici pour la première fois.

D. PÈDRE.

Que ne te suivait-elle; et qui l'arrête encore?

AGUILAR.

Elle reprend l'habit d'un sexe qu'elle honore.
Les femmes qui d'abord prenaient soin de ses jours,
A l'envi maintenant l'ornent de leurs atours;
Et bientôt, parmi nous, on va la reconnaître
Sous l'éclat convenable au sang qui l'a fait naître.

D. PÈDRE.

Grâce à vingt ans d'exil, heureusement pour moi,
Je ne puis être ici reconnu que de toi;
Du fils de l'ennemi dont le seul nom m'irrite,
Et de cette jeunesse attachée à sa suite,
Les yeux n'étant au jour qu'à peine encore ouverts,
Lorsque l'on m'envoya vieillir dans les déserts.

AGUILAR.

La nouvelle est qu'on sauve et la fille et le père.
Voilà tout ce qu'on sait : le reste est un mystère....

D. PÈDRE.

Que je prétends qui dure encore un jour ou deux.

AGUILAR.

Cortès, loin de vous être importun ni fâcheux....

D. PÈDRE.

Garde un profond secret, c'est moi qui t'en supplie.

Donne-m'en ta parole, ou m'arrache la vie.

AGUILAR.

Je le garderai; mais, de grâce, écoutez-moi.
Cortès....

D. PÈDRE.

Bientôt ma mort dégagera ta foi.
Un jour ou deux encore écarte de ma fille
Ceux qui l'auraient pu voir à la cour de Castille :
Cortès plus que tout autre.

AGUILAR.

Il suffit.... Le voici.

D. PÈDRE.

Dès qu'il m'aura laissé, conduis Elvire ici.

SCÈNE II.

CORTÈS, DON PÈDRE.

CORTÈS, lui présentant une épée.

Seigneur (car à ce front peint d'une noble audace,
D'un sang illustre en vous on reconnaît la trace),
Reprenez, en guerrier plein de ressentiment,
De votre liberté le signe et l'instrument.
Qu'il serve à vous venger! qu'il serve à notre gloire!
Un Espagnol de plus nous vaut une victoire.
Oui, le jour d'un combat, tout l'or des Mexicains
Nous vaut moins que ce fer en de vaillantes mains.
Votre salut, sans doute, a grossi la tempête.
Venez, ou mériter part à notre conquête,

Ou vendre cher un sang qui ne doit pas couler
Sans tenir de sa source, et sans la signaler.

D. PÈDRE.

Marchons. Conduisez-moi, seigneur, où la justice
Veut que pour m'acquitter je vainque, ou je périsse.

CORTÈS.

Dans le tumulte encor d'un premier mouvement,
Nous pouvons, vous et moi, respirer un moment.
Des sacrificateurs le zèle mercenaire
N'armera que trop tôt ce peuple sanguinaire;
Et d'ennemis sans nombre alors environnés,
Nous mourrons glorieux, ou vivrons couronnés.
Mais, seigneur, qui l'eût cru, qu'une telle journée
Ferait naître en son cours des projets d'hyménée?
Le roi met sa couronne aux pieds de la beauté
Que soumet la naissance à votre autorité.
Accablé d'autres soins, je n'ai pu voir encore
Ces charmes si puissans que Montézume adore:
Mais j'ai vu Montézume; et de son cœur ému
Le trouble me peint bien tout ce que j'aurais vu.
N'osant rien espérer, pensif, hors de lui-même,
Il n'a trésors, amis, foi, sang, ni diadème,
Rien qui ne soit à nous, si d'un heureux lien,
Au sort de votre fille on veut joindre le sien.
Seigneur, m'honorez-vous d'un peu de confiance?
N'hésitez point. Formez une auguste alliance,
Qui, nous rendant bientôt plus forts en ce palais,
Assure aux Espagnols le Mexique à jamais.
Le vulgaire insensé vole aux ordres du prêtre;

Mais le noble n'en prend que de la voix du maître;
Ou, s'il nous faut périr, votre fille, après nous,
N'a du moins rien à craindre avec un tel époux.

D. PÈDRE.

Que ma religion s'immole à ma patrie?
Non, seigneur. Point de pacte avec l'idolâtrie.

CORTÈS.

Et qui vous dit que j'aie, en cette occasion,
Négligé l'intérêt de la religion?
Montézume méprise et déteste la sienne.
Sa grande âme en secret dès long-temps est chrétienne;
Et deux engagemens pris au pied des autels
L'attacheraient à nous par des nœuds éternels.
Hélas! peut-être aussi, quand je sers sa tendresse,
Peut-être est-ce l'effet d'un reste de faiblesse!
J'éprouve ce qu'il sent, j'aime; et, n'espérant rien,
Comme je plains mon sort, je plains aussi le sien.
Qu'il vous parle. Pour moi, plein d'une ardeur plus belle,
Il est temps que je courre où le devoir m'appelle.
Vous, de votre côté, consultez-vous, seigneur;
Vous avez des amis, une épée, un grand cœur,
Un trône à votre sang présenté pour asile;
De quoi mourir enfin glorieux et tranquille.

SCÈNE III.

DON PÈDRE, seul.

Oui, je mourrai ! tu peux t'en reposer sur moi:
Oui, Cortès; je hais trop le jour que je te doi,
Pour ne pas rencontrer la mort que je désire.
Au trône cependant faisons monter Elvire;
Et qu'au moins en ces lieux il soit, si j'y péris,
D'une vertu si pure et l'asile et le prix.

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, ELVIRE, AGUILAR.

ELVIRE.

Mon père, entre vos bras, souffrez que je déploie
Une âme qui succombe à l'excès de sa joie !
Puis-je, sans en mourir, passer en un moment
De l'adieu le plus triste à cet embrassement?
Vous traiterez encor mes larmes de faiblesse:
Pardonnez-les, mon père, à ma tendre allégresse !
Hélas ! puissent mes yeux, après tant de malheurs,
Ne plus jamais verser pour vous que de ces pleurs !

D. PÈDRE.

Ma fille, enfin le ciel termine vos disgrâces.
Applaudissons-nous-en; mais, en lui rendant grâces,
Félicitez-vous moins de ce que je lui doi:

Ses faveurs sont pour vous, et son courroux pour moi.

ELVIRE.

En quoi vous plaignez-vous encor de sa colère?

D. PÈDRE.

En prolongeant ma vie, il accroît ma misère.

ELVIRE.

Quel discours! est-ce donc, est-ce à ma faible voix
A vous rendre un courage admiré tant de fois?
Je vous ai vu tranquille au milieu de nos pertes,
Sur les flots en fureur, dans des îles désertes,
Sous le couteau fatal qu'une barbare main,
Sans celle de Cortès, plongeait dans votre sein....

D. PÈDRE.

Sans celle de Cortès? Ah! comble d'infamie!

ELVIRE.

Eh! cette main n'est pas une main ennemie
Dont le secours ait dû vous paraître un affront!
Le sang se purifie ainsi qu'il se corrompt;
Et comme il est souvent tel fils qui dégénère,
En vertus quelquefois tel autre efface un père.
Cortès n'a jamais eu l'injustice du sien;
Aguilar peut vous dire....

D. PÈDRE.

Il ne me dira rien
Dont ma confusion ne renaisse et n'augmente.
Je veux que de Cortès la haine se démente;
Mais de quelque façon qu'il prétende en agir,
De mon abaissement ai-je moins à rougir?
Je le venais braver, et c'est lui qui me brave!

Je m'embarque en rival, et j'aborde en esclave!
Je lui dois cette épée. Enfin, cher Aguilar,
Moi-même je me viens attacher à son char.
O honte! heureusement la mort nous environne.
Je combattrai pour lui; mais avant qu'il soupçonne
Un trait de sa fortune et si rare et si beau,
Je me serai caché dans la nuit du tombeau.

ELVIRE.

Non, mon père; il rendra votre perte impossible;
Malgré vous, avec lui, vous serez invincible;
Il vous devra sa gloire; et je prétends vous voir
Tous les deux....

D. PÈDRE.

Par pitié, laissez-moi mon espoir!
Heureux, en terminant ma triste destinée,
De vous laisser ici paisible et couronnée!

ELVIRE.

Quelle paix, quels honneurs nous réserve le sort,
Si votre inimitié nous dévoue à la mort?

D. PÈDRE.

Non, vous ne mourrez point: vous régnerez, ma fille,
Et vous honorerez mon sang et la Castille.
Montézume vous aime. En lui donnant la main,
Vous devenez sacrée à son peuple inhumain.
Cet hymen glorieux illustre ma mémoire,
Des conquérans de l'Inde achève la victoire,
Va m'acquitter envers nos fiers libérateurs,
Et remplir l'univers de vos admirateurs.
Notre sort coûtera des larmes à l'envie.

A ce prix, sans regret, j'abandonne la vie;
Et vais à Montézume annoncer un aveu
Qu'il m'a fait demander, et qu'il espérait peu.

ELVIRE.

Qu'ai-je ouï? quel aveu! moi, seigneur! moi, l'épouse....

D. PÈDRE.

De vos premiers devoirs vous connaissant jalouse,
Je devais en effet vous tirer d'une erreur
Qui fait avec raison naître en vous cette horreur.
Vous croyez Montézume imbu de l'imposture
D'une religion dont gémit la nature.
Non, ma fille; et c'est même un des fruits les plus doux
Que produiront les nœuds qui vont l'unir à vous.
Ce prince abolira, par de pieux exemples,
Le paganisme affreux qui souille ici les temples.
Du flambeau de la foi son cœur est éclairé.
J'ai frémi, comme vous : Cortès m'a rassuré....

ELVIRE.

Cortès! quoi! c'est Cortès?...

D. PÈDRE.

Oui, qui sert Montézume.
Oui, c'est lui qui promet tout ce que j'en présume.
Calmez l'émotion d'un zèle impétueux.
Cortès est, dites-vous, un homme vertueux.
Un semblable garant mérite qu'on l'en croie.

ELVIRE.

Seigneur, un seul instant souffrez que je le voie;
Et que, pour mon repos, j'ose l'interroger!

D. PÈDRE.

Le voir avant ma mort! Gardez-vous d'y songer.
Mais plutôt, pour cacher votre malheureux père,
Vous-même, jusque-là, cachez-vous la première.
Aguilar nous seconde, et j'obtiendrai du roi
Que vous ne soyez plus visible ici qu'à moi.

SCÈNE V.

ELVIRE, AGUILAR.

ELVIRE.

Vous voyez, Aguilar, à qui l'on m'abandonne!
Cortès adore Elvire; et c'est lui qui la donne.
C'est lui qui m'assassine! Informez-l'en; courez:
Un moment peut tout perdre. Eh quoi! vous demeurez!

AGUILAR.

Madame, je vous plains. Je conçois vos alarmes;
Mais je ne vois pour vous de secours que vos larmes,
Et c'est à votre père à s'en laisser fléchir.
Pour moi, de mes sermens je ne puis m'affranchir.
Il veut être inconnu. J'ai promis de me taire;
Et je manque à l'honneur si j'ose vous complaire.

ELVIRE.

Vous, le seul confident, le témoin de la foi
Que me donna Cortès, et qu'il reçut de moi!

AGUILAR.

Oui : j'ai flatté des feux environnés d'obstacles;
Mais qui devant conduire à de si grands miracles,

Pour vous de quelque espoir me flattaient à leur tour.
Aujourd'hui même encor je servais votre amour.
Oui, madame; à Cortès je rappelais vos charmes,
Quelques instans avant que nous prissions les armes,
Pour voler où jamais nous n'eussions cru vous voir.
A son ambition j'opposais son devoir.
Cortès est trop avide aussi de renommée.
Je voulais l'arrêter : et je vous ai nommée.
Ne me demandez point ce qu'il m'a répondu.
Don Pèdre est près du roi. Vous l'avez entendu.
Sa parole à présent se donne, et vous engage.
Madame, il faut s'armer de tout votre courage.
Votre douleur profonde ébranle trop le mien,
Et je sens qu'il s'épuise à ce triste entretien.

SCÈNE VI.

ELVIRE, seule.

De quelles cruautés redeviens-je victime?
O ciel! par où sortir de ce nouvel abîme;
Et qui dissipera le trouble où je me voi?
Cher amant! qu'as-tu fait contre moi, contre toi?
Aux ondes, à don Sanche, à l'autel échappée,
Du coup mortel enfin je me verrai frappée!
Et ce coup (qui jamais eût dû le pressentir!),
Ce coup, c'est de ta main qu'on l'aura vu partir!
L'amour n'a-t-il en toi nulle voix qui t'inspire?
Ton cœur est-il muet, si près de ton Elvire?

Le vaste sein des mers, leurs gouffres spacieux,
Nous séparaient-ils moins que ces murs odieux?
Cortès! mon cher Cortès!... Mais sais-je qui j'appelle?
Tout couvert de lauriers, Cortès est-il fidèle?
L'amour partage-t-il les soins d'un conquérant?
Que sais-je même, hélas! n'est-il qu'indifférent?
A-t-il innocemment conclu cet hyménée?
Non, non! ouvre les yeux, amante infortunée!
De l'éclat d'un grand nom Cortès est enivré.
Au seul désir de vaincre on te le peint livré.
On l'en blâme; on me nomme; on me tait sa réponse.
Ah! c'est sa perfidie et la mort qu'on m'annonce!
L'ingrat me sait présente, et feint de l'ignorer,
Pour me manquer de foi sans se déshonorer!
Pour me vanter après peut-être sa constance,
Oser me reprocher mon peu de résistance,
Et couronner ainsi ses infidélités,
En m'accablant des noms qu'il aura mérités!
O crime! ô trahison!... Mais je lui fais injure.
Cortès n'est ni cruel, ni lâche, ni parjure.
Un soupçon contre lui si funeste et si noir,
Est un monstre qu'enfante en moi le désespoir.
Malheureuse! ne crains que ce que tu dois craindre.
Chère encore à Cortès, en es-tu moins à plaindre,
Si tes cris ne pouvant arriver jusqu'à lui,
A son insu lui-même il t'immole aujourd'hui?

SCÈNE VII.

MONTÉZUME, ELVIRE.

MONTÉZUME.

Rare et céleste objet, le plus beau que l'aurore
De son sein lumineux pût jamais faire éclore;
Mortelle incomparable, où cesseront vos pleurs,
Si ce n'est où l'amour vous soumet tous les cœurs?
Mon âme à qui s'offraient mille images funèbres
Languissait abattue en d'épaisses ténèbres.
Vous brillez en ces lieux; l'horreur en disparaît.
L'astre ennemi s'éclipse, et la clarté renaît.
Du ciel persécuteur la haine ralentie
Suspend enfin mes maux, me laisse aimer la vie.
Cependant vous pleurez; et ce calme si doux,
Quand vous me le rendez, reste éloigné de vous.
Pour vous en rapprocher, joignez mon sort au vôtre.
Devenons désormais le bonheur l'un de l'autre.
Unissez-vous à moi.... Votre père y consent.
Il vient de m'en donner un gage en m'embrassant.
Parlez. Tout m'est ici moins soumis qu'à vos charmes.
Que faut-il faire encor pour essuyer vos larmes?

ELVIRE.

N'espérez pas, seigneur, qu'elles puissent tarir;
Ignorez-en la source, et me laissez mourir.

MONTÉZUME.

Je me croyais encor d'un rang dont le partage

Aurait dû relever un généreux courage;
Et qu'avoué d'un père, en m'offrant pour époux....

ELVIRE, à part.

O mon père! ô Cortès! où me réduisez-vous?

MONTÉZUME.

Est-ce l'adversité qui me rend méprisable?
A des cœurs vertueux rien n'est plus respectable.

ELVIRE.

Daignez, si ce respect sied bien à de grands cœurs,
Daignez donc respecter ma misère et mes pleurs.

MONTÉZUME, à part et haut.

Que devient ma constance et cet orgueil extrême
Qui méprisait la mort, qui la demandait même?
Puis-je, en un même jour, si peu me ressembler?
Une femme a le don de me faire trembler!
Grand Dieu de qui déjà le courroux se rallume,
A quel peuple étonnant livres-tu Montézume?
La foudre est dans leurs mains, et jusqu'à la beauté,
Tout semble fait chez eux pour être redouté!

(retenant Elvire, qui veut rentrer précipitamment.)

Eh! ne me fuyez point! Simple encore et sauvage,
Si mon amour n'a pas un assez doux langage,
Non plus par des discours, mais par de tendres soins,
Mieux exprimé, peut-être il vous déplaira moins.
Vos yeux laissent trop voir les maux que je m'apprête;
Ces superbes vainqueurs dédaignent leur conquête;
Roi d'un peuple odieux qu'ignorait l'univers,
Je ne suis qu'un barbare indigne de vos fers.
Mais si le désaveu de l'erreur et du crime

Peut de vous toutefois mériter quelque estime,
Un rayon d'espérance a de quoi me flatter.
L'invincible Cortès pourra vous l'attester.
Des dieux qu'idolâtraient mes crédules ancêtres,
J'ai tantôt, devant lui, désavoué les prêtres.
C'est moi dont les avis l'ont fait voler vers vous.
J'ai contre eux imploré ses redoutables coups,
Comme si j'avais su que leur troupe inhumaine
Attaquait une vie où s'attachait la mienne;
Aussi Cortès est-il favorable à mes feux.
Ainsi que votre père, il me souhaite heureux.
Vous seule cependant dont l'aveu m'intéresse,
Vous seule défendez l'espoir à ma tendresse....
Mexique! aurais-tu cru qu'un jour ton souverain
Supplîrait en aimant, et supplîrait en vain!
Tremble de ce prodige. Un si nouvel outrage
De ta ruine entière est le dernier présage.

ELVIRE.

La passion vous livre à d'aveugles transports:
Ne me reprochez rien. Quand l'état d'où je sors,
Quand l'état où je rentre, et la perte prochaine
D'un père infortuné dont la mort est certaine;
Quand de tant de malheurs et la suite et le cours
Ne me fermeraient pas l'oreille à vos discours,
Il ne serait pas temps encor de les entendre.
Mon père vainement vous a nommé son gendre;
Si notre auguste prince, informé de son choix,
Ne le rend légitime en y joignant sa voix.
Oui, de nos rois sur nous tels sont les droits suprêmes;

Nous ne saurions, sans eux, disposer de nous-mêmes.
Cette prérogative est un droit naturel
Que leur acquit sur nous leur amour paternel.
Ce droit nous suit partout; rien ne nous en exempte.
Charles n'est point absent : Cortès le représente.
Vous avez, dites-vous, obtenu son aveu;
C'est sans doute beaucoup, mais c'est encor trop peu.
Qu'amené devant moi, lui-même il me l'annonce.
Cet arrêt confirmé réglera ma réponse.
Allez; et flattez-vous que vos soins empressés
M'obligeront, seigneur, plus que vous ne pensez.

MONTÉZUME.

De votre père ici, la défense absolue
A tous les Espagnols interdit votre vue;
Mais en des lieux où j'ose encor donner des lois,
S'il y faut obéir, ce n'est qu'à votre voix.

SCÈNE VIII.

ELVIRE, seule.

Et vous, pardonnez-moi, cher auteur de ma vie,
Si votre haine injuste est si mal obéie;
J'oppose à votre perte un obstacle puissant,
Et du moins je vous sauve, en désobéissant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CORTÈS, AGUILAR.

AGUILAR.

Ce vestibule ouvert conduit chez l'Espagnole :
Vous pourrez la trouver. Mais de quel soin frivole
S'occupe ici Cortès, en ce moment fatal,
Où tout demande ailleurs les yeux du général ?

CORTÈS.

Le soin dont je m'occupe est de mon ministère.
Elle croit que c'est peu de l'aveu de son père,
S'il n'est autorisé de celui de son roi ;
Et puisque, parmi vous, Charles réside en moi,
Je dois la satisfaire, et servir avec zèle
Un monarque amoureux qui fera tout pour elle ;
Et qui, sous nos drapeaux, de ses plus fiers sujets
Rassemblera l'élite en ce vaste palais.

AGUILAR.

Si pourtant....

CORTÈS.

Mes raisons auraient dû vous suffire.
Des vôtres, à mon tour, voudriez-vous m'instruire ?

Vous êtes inquiet, et peut-être jaloux;
De la jeune Espagnole envîriez-vous l'époux?

AGUILAR.

L'indifférence en vous fut-elle aussi parfaite!
Mais vous avez aimé, c'est ce qui m'inquiète.
Vers celle dont l'hymen importe à nos destins,
Vous portez un esprit nuisible à vos desseins.
Ce que vous avez fait, vous allez le détruire.
Dans le fond de son cœur elle m'a laissé lire.
Un tendre engagement, contraire à son devoir,
Arrache des soupirs qui vont vous émouvoir.
Moi qui suis si peu fait à ces sortes d'alarmes,
Moi-même je la fuis, attendri de ses larmes:
Et vous, dont le cœur saigne encor des mêmes coups,
Vous, qui pensez comme elle, y résisterez-vous?

CORTÈS.

Elle est bien malheureuse en effet dès qu'elle aime,
Et je la plains déjà : mais cette pitié même
Fait que de plus en plus je veux l'entretenir,
Pour l'engager à perdre un si doux souvenir.
Je lui peindrai l'abus d'une flamme constante;
Elle le sentira. Qu'elle se représente
Les horreurs qui pourraient accompagner sa fin;
Le lieu, le temps, un trône, et mon exemple enfin.

AGUILAR.

Je laisserais agir l'autorité d'un père,
Sans vouloir....

CORTÈS.

Parlerai-je en ami plus sincère,

Ou plutôt en amant qui n'écoute plus rien?
Mon cœur, mon faible cœur vole à cet entretien.
Il suppose, il espère, il croit ce qu'il désire.
L'Espagnole a pu voir, a pu connaître Elvire,
Savoir plus de son sort qu'on n'en a publié,
Et si Cortès est plaint, ou s'il est oublié.
Ah! si, comme tantôt vous le disiez vous-même,
Le devoir seul eut part à mon malheur extrême,
Si j'apprends qu'elle en ait seulement soupiré....
Vous voyez les périls dont je suis entouré,
Vous verriez sur mon front la victoire assurée,
Justifier la foi qu'elle m'avait jurée;
Et, plus présente encore en ces lieux que jamais,
Elvire à l'Amérique étaler tout Cortès.
Entrons.

(Aguilar sort d'un côté; et Cortès sortant de l'autre, est rencontré et retenu par don Pèdre.)

SCÈNE II.

CORTÈS, DON PÈDRE.

D. PÈDRE.

L'EAU salutaire est prête et l'encens fume.
Ma fille, à nos autels, va suivre Montézume.
Moi, je vous suis, seigneur; hâtez-vous de m'ouvrir
La carrière où je dois m'acquitter ou mourir.

CORTÈS.

Combattrai-je avec vous, seigneur, sans vous connaître?

Car ne fussiez-vous point ce que vous semblez être,
Quel que soit votre sang, recommandable ou non,
Ce cœur que vous montrez vous a dû faire un nom.
Que ce nom désormais ne soit plus un mystère.
Prêt de l'éterniser, daignez ne le plus taire.
Non pourtant que je veuille insister là-dessus.
Si c'est trop exiger, seigneur, n'en parlons plus.

D. PÈDRE.

Oui, seigneur, attendez la fin de la journée.
Ignorez jusque-là mon nom, ma destinée.
Je saurai, si je vis, réparer ce refus;
Ma fille, si je meurs, vous dira qui je fus:
Et si nous périssons et vous et moi, qu'importe
Un nom plus ou moins grand que je laisse ou j'emporte?

CORTÈS.

Changeons donc de propos. Étiez-vous à la cour
Quand don Pèdre y parut, et n'y parut qu'un jour?

D. PÈDRE.

Oui, seigneur.

CORTÈS.

Et de grâce encor, daignez m'apprendre
Où, de là, sont allés lui, sa fille et son gendre.

D. PÈDRE.

Don Sanche, avant l'hymen, a terminé son sort.

(Ici Cortès reprend un air de tranquillité que remarque don Pèdre.)

Leur vaisseau fit naufrage; et par un bel effort,
En sauvant sa maîtresse, il y perdit la vie.
De quels événemens sa perte fut suivie,
Où don Pèdre et sa fille ont depuis respiré,

C'est ce qui dans Tolède est encore ignoré.

CORTÈS.

Mais ceux dont le rapport attesta leur naufrage,
Auront pu dire aussi quelles mers, quel rivage,
Quelle contrée enfin....

SCÈNE III.

CORTÈS, DON PÈDRE, MONTÉZUME,
TROUPE D'ESPAGNOLS ET D'AMÉRICAINS.

MONTÉZUME, à Cortès.

Mes plus braves soldats,
Pour vaincre à mes côtés, suivent ici mes pas.
Déjà mon même esprit les éclaire et les guide.
Le grand-prêtre à leurs yeux n'est plus qu'un parricide,
Qu'un rebelle, qu'un fourbe et qu'un séditieux,
Qui, pour trahir son roi, s'arme du nom des dieux.
Consacrons ce moment par une double fête;
Et du pied de l'autel revolant à leur tête,
Forçons ce peuple ingrat d'accepter un traité
Dont le premier objet est sa félicité.

CORTÈS.

Allons.

MONTÉZUME.

Auparavant, écoutons le grand-prêtre.
Devant nous, un instant, il demande à paraître.
Mes yeux ouverts peut-être ont dessillé les siens.
De se plaindre, du moins, ôtons-lui tous moyens.

Qu'il entre et sorte exempt de péril et de crainte.
Il me l'a fait promettre, et ma parole est sainte.
Que sa liberté donc et ses jours soient sacrés.

CORTÈS.

Vous le voulez ainsi; qu'il se présente.

MONTÉZUME, à ses gardes.

Ouvrez.

SCÈNE IV.

CORTÈS, MONTÉZUME, LE GRAND-PRÊTRE, DON PÈDRE, TROUPE D'ESPAGNOLS ET D'AMÉRICAINS.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mes cris sont descendus au centre de la terre;
Ils en ont évoqué le démon de la guerre;
Devant lui vont s'ouvrir les portes de l'enfer;
Et la flèche sacrée [1] est prête à fendre l'air.
Déjà l'arc est tendu; mais avant qu'avec elle
La mort vole, et consacre à la nuit éternelle
Des ennemis souillés du plus grand des forfaits,
Je veux bien être encore un ministre de paix.

CORTÈS.

On voudra bien t'entendre, et pardonner peut-être:
(se montrant.) (montrant Montézume.)
Mais en parlant, respecte un vainqueur, et ton maître.

LE GRAND-PRÊTRE, au Roi.

O toi que sans combat la terreur a vaincu,

[1] Cérémonie qui donnait le signal du combat chez les barbares.

Prince aveugle, réponds : n'as-tu pas trop vécu ?
Quand tu montas au trône, à tes dieux qu'on offense,
De nos droits et des leurs tu juras la défense;
Jusqu'en leur sanctuaire on vient nous égorger;
Et quand tous les sujets s'arment pour nous venger,
(La honte de leur roi peut-elle être plus grande ?)
Ce roi les désavoue : un autre les commande;
Un prêtre est à leur tête, et toi, dans les liens;
C'est moi qui les anime, et toi qui les retiens.
Oui, tous prêts à frapper, ils ont craint pour ta vie,
Qui reste abandonnée au glaive de l'impie.
Ma vengeance était sûre : un traité l'interrompt;
Et ton intérêt seul en fait subir l'affront.

MONTÉZUME.

Ta vengeance était sûre! Eh, sur quoi, téméraire,
En osais-tu fonder l'espoir imaginaire ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Un monde armé, nos dieux m'en avaient répondu.

CORTÈS.

Tes dieux t'auraient vengé comme ils t'ont défendu.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ne m'ont-ils pas déjà vengé, quand leur justice
A, par tes propres mains, creusé ton précipice ?
Ton crime a réveillé les Mexicains séduits.
En vain je les poussais où tu les as réduits;
(montrant le Roi.)
Et s'ils ne s'alarmaient pour un pareil ôtage....

MONTÉZUME.

Sont-ce là tous leurs soins ? Sors : je les en dégage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Je n'entends plus ta voix ; je ne vois que tes fers ;
Et je te méconnais en des lieux où tu sers.

CORTÈS.

Il y siége en monarque ; et sa seule présence
(montrant les armes à feu de ses Espagnols.)
Des foudres que tu vois sauve ton insolence.
Et quel autre qu'un maître eût eu droit, sur sa foi,
D'introduire où je suis, un monstre tel que toi ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Rebut des élémens, auteur de nos divorces,
Tremble toi-même, et crains ta faiblesse et nos forces.
Ici pour un moment la surprise et la peur
D'abord t'ont couronné par les mains de l'erreur.
Mais le charme a cessé ; ce peuple enfin m'écoute ;
La foudre de ses dieux est celle qu'il redoute ;
Et pour les apaiser, mais sans retardement,
Il prononce ta mort, ou ton éloignement.
Fuis donc, on le permet. Abandonne une terre
Qui ne tremblerait plus du bruit d'un vain tonnerre.
Notre nombre se rit de ton fer, de tes feux,
Et de l'agilité de tes coursiers fougueux.
Disparais à nos cris ; et revole en arrière,
Comme au souffle des vents volerait la poussière.
Qu'es-tu venu chercher en ces paisibles lieux ?
Je ne sais quels métaux d'un vil prix à nos yeux ;
Source de mille abus que l'Amérique ignore ;
Parmi vous, je le vois, les seuls dieux qu'on adore.
A leur éclat trompeur en esclave asservi,

Accablé de leur poids, sans en être assouvi,
Fuis, dis-je, et porte au loin, nous laissant nos victimes,
Ce fruit de tes exploits, ou plutôt de tes crimes.
Puisse l'or, chez les tiens de ta soif embrasés,
Reporter tous les maux que tu nous a causés;
Désunir alliés, parens, peuples et princes,
Rendre incultes vos champs, dévaster vos provinces,
Et faire enfin régner partout l'impunité,
L'injustice, la fraude, et l'inhumanité!

CORTÈS.

Imposteur! où t'égare une fougue insensée?
Oses-tu bien parler d'humanité blessée,
Toi qui, nourri de meurtre, et l'érigeant en loi,
T'en es fait un paisible et sacrilége emploi?
Pris à témoin par nous, que Tlascala réponde.
Le premier il me vit sortir du sein de l'onde.
Qu'arborèrent dès lors mes nobles étendards?
La vérité, la paix, l'abondance et les arts.
De qui nous attaqua je foudroyai l'audace;
A qui s'est repenti, ma clémence a fait grâce;
Et la proie à tes dieux enlevée aujourd'hui,
Prouve à nos alliés ce que vaut notre appui.
Les mœurs ayant d'entre eux chassé l'instinct sauvage,
Vinrent, de leur lumière, éclairer ce rivage;
Ton souverain la vit, et ne l'évita pas.
De là tes cris, ta rage, et tes noirs attentats.
Tu ne pouvais souffrir qu'en lui peignant mon maître,
Je lui peignisse un roi, je l'instruisisse à l'être;
Qu'il apprît que le trône est l'autel éminent

D'où part du roi des rois l'oracle dominant;
Que le sceptre est la verge et haute et redoutable
Sous laquelle ici-bas doit trembler le coupable;
Qu'ici tout l'est, soldats, prêtres et citoyens,
Et que tous leurs forfaits désormais sont les tiens.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et qui t'a confié, d'où te naît la puissance
De décider ici le crime et l'innocence?
Quelles que soient nos lois, prétends-tu les changer?
Ce droit fut-il jamais le droit de l'étranger?
Es-tu l'ange du ciel? est-ce à nous à t'en croire?
Et t'oses-tu flatter....

CORTÈS.

Oui, j'en aurai la gloire;
Oui, la nature entière, outragée en ce lieu,
Me demande vengeance, et l'obtiendra dans peu.
Apprends d'elle aujourd'hui sur quels droits je me fonde.
Des temples infectés du sang qui les inonde,
Leur enceinte et leurs tours, triste amas d'ossemens,
De tes impiétés barbares monumens;
D'exécrables festins, et leur scandale atroce
Qui du convive impur fait un monstre féroce;
Le sacrifice affreux qui s'achevait sans moi;
Voilà ce qui soumet l'Amérique à ma loi.
Veux-tu bien épargner et du sang et des larmes?
A ce peuple effréné fais mettre bas les armes.
Ferme un temple où déjà ton prince n'entre plus;
Sinon, plus de clémence, et malheur aux vaincus!
Et bientôt, sous tes yeux, déserte et ravagée,

Si dans des flots de sang l'Amérique est plongée,
Et ne prononce plus mon nom qu'avec effroi,
Pleure sur ton pays, mais ne t'en prends qu'à toi.

LE GRAND-PRÊTRE.

On t'accordait la fuite, et c'est toi qui menaces!
Puisque tu ne sais pas autrement rendre grâces,
Puisque ce roi captif est content de son sort,
Attendant la rigueur de la loi du plus fort,
Tenons nous-en tous deux à nos droits légitimes.
Garde ton prisonnier, et rends-moi mes victimes.

CORTÈS, un pistolet à la main.

Ah! ma fureur....

MONTÉZUME, lui haussant le bras.

Avant de la laisser agir,
Qu'il sache tout son crime, et voyez-l'en rougir.
Tout barbare en effet que l'autel t'ait fait naître,
Quand d'assouvir ta rage on t'eût laissé le maître,
La seconde victime, en présentant son sein,
Cruel! t'eût fait tomber le couteau de la main.
De ce noble étranger c'est la fille adorable.
Vois de quel attentat tu te rendais coupable.
Tu voulais, et tu veux être encor le bourreau
De tout ce que le ciel a formé de plus beau,
D'un objet dont la vie est désormais la mienne,
D'une tête sacrée, en un mot de ta reine.
Je l'épouse.

LE GRAND-PRÊTRE.

Qu'entends-je? Ah, comble de l'horreur!
L'épouser!

CORTÈS.

(au Roi.)

A tes yeux. Amenez-la, seigneur.

(Le Roi sort.)

D. PÈDRE, à Cortès.

Ma fille frémirait à son aspect. Qu'il sorte.
Du palais cependant nous défendrons la porte,
Et l'on célébrera les deux fêtes sans nous.
Venez.

CORTÈS.

Non, devant elle il plîra les genoux.
C'est à lui de frémir.

(arrêtant le Grand-Prêtre qui se disposait à sortir.)

Oui, demeure; oui, toi-même,
Tu verras sur son front poser le diadème.
Le premier tu rendras hommage à la beauté,
Que jusque dans nos bras poursuit ta cruauté;
Et ne compte échapper au courroux qui m'anime,
Qu'en implorant l'appui de ta propre victime.

(s'avançant au-devant d'Elvire qui paraît.)

SCÈNE V.

CORTÈS, MONTÉZUME, ELVIRE, DON PÈDRE, LE GRAND-PRÊTRE, TROUPE D'ESPAGNOLS ET D'AMÉRICAINS.

CORTÈS continue.

(bas.)

VENEZ, madame.... Ciel! que vois-je?

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieux vengeurs!
Qu'attendez-vous? tonnez sur ces profanateurs!

CORTÈS, à part.

Ah, perfide Aguilar!

LE GRAND-PRÊTRE.

Tonnez, dieux du Mexique,
Avant qu'un tel outrage ait flétri l'Amérique!

CORTÈS, à part.

Que faisais-je?

LE GRAND-PRÊTRE, voyant le trouble de Cortès.

Déjà, tel qui m'a menacé,
Frappé d'un coup subit, en paraît terrassé.
(au Roi.)
Et toi, tombe à ma voix, tombe du rang suprême,
Vil époux d'une esclave! esclave ici toi-même!
Et l'autel, et nos lois, et le trône, et ton lit,
Rien ne te fut sacré; tu n'es plus qu'un proscrit.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CORTÈS, MONTÉZUME, ELVIRE, DON PÈDRE.

CORTÈS, au Roi, surpris de le voir immobile.

LAISSONS pour un moment son audace impunie.
Je songe à différer une cérémonie
Qui veut plus d'appareil et de solennité.
(à don Pèdre.)
Il en eût en effet souillé la majesté.
(au Roi.)
Choisissons mieux, seigneur, et l'heure et la journée :
Il s'agit d'un combat, et non d'un hyménée.
Qu'auraient pensé de nous vos soldats et les miens ?
(à Elvire.)
Madame, avec ardeur j'ai tissu vos liens ;
Nous saurons les serrer, mais dans un temps plus calme :
Le myrte ne se doit cueillir qu'après la palme.
Les premiers soins remplis, d'autres auront leur tour ;
Et la victoire ici ramènera l'amour.
(au Roi.)
Allons, prince, flattés d'espérance si belle,
Allons, en paraissant, disperser les rebelles.
(se découvrant.)
Vous, don Pèdre, croyez que rien ne m'est plus doux
Que d'avoir à combattre à vos yeux et sous vous.

SCÈNE VII.

DON PÈDRE, ELVIRE.

D. PÈDRE.

Que les flots ne m'ont-ils caché dans leur abîme,
Ou que le Mexicain n'a-t-il pris sa victime!
Tout ce que je craignais, ma fille, est arrivé;
Cortès m'a reconnu vivant, et m'a bravé.

ELVIRE.

Faudra-t-il qu'une haine irréconciliable,
Où tout me semble heureux, vous rende inconsolable?
Ces vifs ressentimens qu'un aïeul irrité
Transmet de père en fils à sa postérité,
Que la destruction, que le meurtre accompagne,
N'ont que trop jusqu'ici déshonoré l'Espagne.
Si quelque grandeur d'âme aide à les étouffer,
Qui mieux que vous, mon père, en pourrait triompher?

D. PÈDRE.

Oui, j'en triompherais si, quand je le retrouve,
Le superbe éprouvait le destin que j'éprouve,
Et que je fusse au faîte où je le voir briller;
Mais quel instant fatal pour me le conseiller!
Quand son inimitié hautaine et satisfaite
Pleinement, devant tous, jouit de ma défaite;
Et, pour mieux m'enfoncer le poignard dans le cœur,
D'un respect outrageant prend le voile imposteur!

ELVIRE.

Lui, de l'inimitié! la vôtre vous abuse.

Eh! sur quoi donc, seigneur, faut-il qu'on l'en accuse?
Je l'observais; ses yeux, ses gestes n'ont eu rien....

D. PÈDRE.

N'ont eu rien qui démente un sang tel que le sien.
L'ai-je moins observé? Les sentimens du traître
N'avaient pas attendu si long-temps à paraître.
Avant que vous vinssiez, près de moi s'informant
Des lieux où nous étions, moi, vous et votre amant,
Il a su mon naufrage et la mort de don Sanche.
Mon âge est clairvoyant, et la jeunesse est franche.
J'ai vu, j'ai vu la joie éclater dans ses yeux;
Il prenait à m'entendre un plaisir odieux.
L'inhumain comparait sa gloire à ma misère;
Et pour lui cette gloire en devenait plus chère.
« Sont-ce là les vertus, m'étais-je déjà dit,
« Que me vante Aguilar, et qu'Elvire applaudit? »
Et quand votre présence annonce enfin la mienne,
Son propre honneur n'est plus un frein qui le retienne.
Le perfide aussitôt vous enlève un époux,
Jette un frivole obstacle entre le trône et vous,
(Simple délai d'abord, bientôt rupture entière)
Rend ma parole un jeu de sa puissance altière,
Et s'imagine encor qu'après un tel affront,
Jamais à le servir je ne serai trop prompt.
Moi, te suivre, Cortès! ta voix en vain m'appelle;
Cette main s'armerait plutôt pour la querelle
Du ministre insolent de la barbare loi
Qui, demandant ma mort, demande moins que toi.

ELVIRE.

Que diriez-vous, seigneur, si ce jeune courage,
De tout ce qu'il a fait vous réservait l'hommage?
Si revenant à nous, avec empressement....

D. PÈDRE.

Nous préserve le ciel d'un tel abaissement!
Je le désire encor moins que je ne l'espère;
Non, non! qu'il soit pour nous ce que serait son père;
Et que se repentant de son dernier exploit,
Il signale à son gré la haine qu'il nous doit.
C'est le seul sentiment que nous puissions lui rendre,
Le seul aussi de lui que nous devions attendre.
Il nous le prouve assez. Mais peut-être à son tour,
Me connaîtra-t-il mieux avant la fin du jour.
De mon sort croit-il être impunément l'arbitre?
Ne suis-je donc ici qu'un vagabond sans titre?
Honoré des secrets de mon maître et du sien,
Pour la fierté du rang je ne lui cède en rien :
Reconnu des soldats, j'en deviens l'espérance;
Sa course téméraire a lassé leur vaillance :
A ne pas reculer lui seul est obstiné;
Et si je dis un mot, il est abandonné.

ELVIRE, *effrayée.*

Votre courroux, voulant du moins être équitable,
S'instruira mieux, avant un coup si redoutable.

D. PÈDRE.

Quel que soit mon courroux, je vois qu'il vous déplaît.
Serions-nous donc ici divisés d'intérêt?

ELVIRE.

Moi, mon père, en avoir de plus chers que les vôtres!

D. PÈDRE.

J'ai pourtant mes projets, et vous en avez d'autres.

ELVIRE.

Je crois que mes projets sont les vôtres, seigneur,
Quand ils sont animés du soin de votre honneur.
D'un sentiment si pur c'est la force invincible
Qui m'affermit la voix en ce moment terrible,
Où j'ose ouvrir la bouche en faveur de Cortès,
Et porter, malgré vous, votre cœur à la paix.
Il a sauvé vos jours et ceux de votre fille.
Tout ce qui désunit l'une et l'autre famille,
Ne saurait plus en nous balancer, un instant,
De cet heureux guerrier le service important.
Ses soldats mécontens sont tout prêts à vous suivre:
Un mot, quand vous voudrez, le perd et vous les livre:
Mais que publîrait-on d'un pareil attentat?
« Cortès fut généreux, et don Pèdre un ingrat.
« Le conquérant orné des vertus les plus rares,
« Sauva son ennemi de la main des barbares;
« Et lui-même à son tour, d'eux tous environné,
« Par celui qu'il sauva leur fut abandonné! »
Ah! plutôt rejetons un bienfait si funeste;
La vie est, à ce prix, un bien que je déteste.
Désapprouveriez-vous des sentimens d'honneur
Que vos leçons, mon père, ont gravés dans mon cœur?

D. PÈDRE.

Conservez-en la noble et constante habitude;

Mais débarrassez-vous de cette inquiétude :
Quand je ne m'en sens point, est-ce à vous d'en avoir?
Reposez-vous sur moi des règles du devoir.
Cortès fut généreux, faute de nous connaître.
Dès qu'il nous a connus, il a cessé de l'être,
Et s'est peu soucié que j'eusse, sur ma foi,
Engagé votre main et ma parole au roi.
En disposant de l'une, il s'est joué de l'autre;
Dès lors il a blessé mon honneur et le vôtre;
Dès lors je méconnais notre libérateur,
Et l'offenseur efface en lui le bienfaiteur.

ELVIRE.

Seigneur!... que j'ose enfin....

D. PÈDRE.

N'ose rien d'inutile.

ELVIRE.

Mon père, écoutez-moi d'un esprit plus tranquille.

D. PÈDRE.

Peut-être ai-je écouté plus que je n'aurais dû.

ELVIRE.

Ah! vous jetez l'effroi dans un cœur éperdu,
Qui pourrait vous fléchir par un aveu sincère.

D. PÈDRE.

Vous avez des secrets qu'ignorait votre père?

ELVIRE, tombant à ses genoux.

Mon cœur entre vos mains ne saurait être mieux;
Mais la moindre faiblesse est un crime à vos yeux.

D. PÈDRE, la relevant.

Rassurez-vous. Parlez : quelle est cette faiblesse?

ELVIRE.

C'est la douleur de voir que d'un jour d'allégresse,
Qui pouvait de mes jours être le plus heureux,
Votre haine inflexible en fait le plus affreux.
J'espérais....

D. PÈDRE.

Être reine, et j'approuve tes larmes.
Mais crois-tu, si le trône eut pour toi quelques charmes,
Qu'à mes yeux ta fortune ait offert moins d'appas?
Je mourrais de douleur, si tu ne régnais pas;
Si tu perdais l'honneur d'effacer dans l'histoire
L'ennemi qui nous croit offusqués de sa gloire;
Et si l'on ne devait à mon sang, à ta main,
Un monde que sans nous il eût conquis en vain.
Je rejoins Montézume. Espère tout encore
D'un père ambitieux, et d'un roi qui t'adore.

ELVIRE.

Juste ciel!

D. PÈDRE.

Les momens sont précieux. Rentrons.
Vous régnerez, ma fille, et nous triompherons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MONTÉZUME, seul.

Lugubres messagers des vengeances célestes,
Spectres persécuteurs, tableaux noirs et funestes,
L'amour vous avait fait disparaître un moment;
L'amour vous fait renaître avec acharnement.
Quel surcroît à mes maux! l'amour! une faiblesse
Dont j'eusse rougi, même au sein de la mollesse;
Un lien qui des rois doit être détesté;
L'écueil de la sagesse et de la majesté;
L'amour! Égarement d'autant plus déplorable,
Que je m'y laisse aller, hélas! quand tout m'accable:
Quand pour moi, quelque vœu que je forme en mon sein,
Le ciel et tous les cœurs sont devenus d'airain.
De nos autels sanglans le défenseur impie
Livre au bras sacrilége et mon trône et ma vie;
Mon peuple qu'il séduit devient sourd à ma voix.
Je m'étais fait du moins un bonheur à mon choix.
Il m'eût suffi de plaire à la belle étrangère,
Et je lui fais horreur! Qu'importe que son père
En ma faveur exerce un pouvoir inhumain!

Dès qu'elle se refuse, il me l'accorde en vain.
Pour la première fois je ressens, quand on aime,
Qu'un vain titre d'époux n'est pas le bien suprême;
Et que l'on n'est qu'à peine à demi possesseur,
Si, maître de la main, on ne l'est pas du cœur.
Le temps m'eût obtenu l'un et l'autre, peut-être;
Mais mon plus ferme appui, le fléau du grand-prêtre,
Le même à qui tantôt cet hymen avait plu,
Cortès, dit-on, s'oppose à ce qu'il a voulu.
Je le cherche, et crois voir en effet qu'il m'évite.
D'un mot il calmerait le trouble qui m'agite.
Il vient. Retirons-nous pour observer de loin
L'instant où je pourrai l'aborder sans témoin.

SCÈNE II.

CORTÈS, AGUILAR.

AGUILAR.

L'HONNEUR, vous le voyez, me forçait au silence;
J'eusse à vos feux, du moins, prêté quelque assistance:
Mais don Pèdre est rempli de tout autres desseins;
Vous-même, en l'y portant, m'avez lié les mains;
Et vous savez d'ailleurs la haine invétérée
Que de vos deux maisons les chefs se sont jurée.
De fléchir celui-ci j'ignore le moyen;
Trouvez-le toutefois, ou n'espérez plus rien.

CORTÈS.

Oui, je le fléchirai; mais veuillez me le dire,

Sera-ce prendre un soin qui touche encore Elvire?

AGUILAR.

Repassant de chez lui dans son appartement,
Elvire va paraître ici dans un moment.
Vous vous expliquerez.

(Il sort.)

SCÈNE III.

CORTÈS, seul.

Que faut-il que j'en croie?
Ma vive inquiétude est égale à ma joie.
J'ai revu ce que j'aime. Heureux si je revoi
Celle qui mérita mes travaux et ma foi!

SCÈNE IV.

CORTÈS, MONTÉZUME.

MONTÉZUME.

Je vous cherchais, seigneur, avec impatience,
Pour apprendre de vous ce qu'il faut que je pense
Des bruits nouvellement parmi nous répandus.

CORTÈS, à part.

Elvire! loin de vous, que de momens perdus!

MONTÉZUME.

L'art de feindre dans l'une et dans l'autre fortune
N'étant que l'art d'une âme ou perfide ou commune,

Je demande et je cherche un éclaircissement,
Sans employer ni craindre aucun déguisement.
Vous pressiez le bonheur de l'ardeur la plus tendre;
Et tout à coup, seigneur, on vous le voit suspendre.
Les choses ont leur temps sans doute et leurs saisons,
Et vous m'avez donné de plausibles raisons,
Qui d'abord ont plié mes volontés aux vôtres :
Mais don Pèdre me dit que vous en avez d'autres,
Et d'une vieille haine, en le reconnaissant,
Que vous avez suivi l'intérêt tout puissant.
Ma médiation ne peut-elle être offerte?
Pour le désobliger, conjurez-vous ma perte?
Et le haïssez-vous avec tant de fureur,
Qu'à ce prix vous vouliez....

CORTÈS.

Don Pèdre est dans l'erreur;
Je l'estime et l'honore, et l'aime et le respecte.
L'assurance bientôt n'en sera plus suspecte;
Et vous verrez alors combien il est peu vrai
Qu'un mouvement de haine ait eu part au délai.
Sont-ce là cependant, puisqu'il faut le redire,
Sont-ce les soins d'un roi contre qui l'on conspire?
Le grand-prêtre prétend vous avoir détrôné :
De sa main, dans le temple, un autre est couronné;
Et du peuple, aux autels, la barbare allégresse
Fait que, pour un moment, toute hostilité cesse.
A quoi le perdez-vous ce précieux moment?
Au lieu d'agir en prince, à vous plaindre en amant;
A laisser refroidir la valeur incertaine

De ceux que sur vos pas quelque pudeur entraîne,
Et qui seront bientôt les premiers attaqués
Dans les postes d'honneur que je leur ai marqués.
S'ils vous doivent leur foi, vous leur devez l'exemple.
Courez donc à leur tête, et qu'au sortir du temple,
Le peuple, en vous voyant, éprouve cet effroi
Qu'inspire aux factieux l'auguste front d'un roi.
Non qu'ici, contre tous, seul je ne vous suffise;
Mais ayez quelque part à ma noble entreprise:
Ne tenez pas le sceptre à titre de bienfait;
Et qu'il ne soit pas dit que mon bras a tout fait.

MONTÉZUME.

Non, seigneur, non; le mien aura part à la gloire.
Je n'ai pas jusqu'ici donné lieu de le croire.
Par un prodige affreux, dès long-temps menacé,
D'une secrète horreur je me sentais glacé.
J'avais pris en dédain et le trône et la vie;
Grâce à plus d'un espoir dont mon âme est ravie,
L'un et l'autre m'étant devenu précieux,
Je saurai mériter l'un et l'autre à vos yeux....

(allant au-devant d'Elvire qui entre.)

SCÈNE V.

MONTÉZUME, CORTÈS, ELVIRE.

MONTÉZUME continue.

Reine (car vous régnez, puisque je vis encore),
Que d'un regard plus doux votre bonté m'honore!
L'amant avait du prince oublié le devoir.

Sur un trône ébranlé je vous faisais asseoir.
Le refus était juste, et l'offre téméraire :
C'est à moi de rougir d'avoir osé la faire ;
A moi de ramener mon peuple à vos genoux,
Et de ne revenir qu'en roi digne de vous.

SCÈNE VI.

CORTÈS, ELVIRE.

CORTÈS, se voyant libre, et tombant aux pieds d'Elvire.

O présage assuré du triomphe où j'aspire !
Au moment du combat, je suis aux pieds d'Elvire !
D'Elvire qui, de loin, m'anima tant de fois,
Et dont l'image seule a fait tous mes exploits !
Elvire ! chère Elvire ! est-ce vous ?

ELVIRE.

Malheureuse !
Sous quel ciel ennemi, dans quelle terre affreuse,
Au pied de quels autels m'a conduite le sort !

CORTÈS.

Après un long orage, il nous montre le port.

ELVIRE.

Hélas ! qu'il me vend cher sa faveur imprévue !

CORTÈS.

Ne bénissez-vous pas une heureuse entrevue,
Que notre amour jamais ne devait espérer ?

ELVIRE.

L'amour n'entre en nos cœurs que pour les déchirer.

CORTÈS.

Que pour les déchirer ! Pour qui donc cette plainte ?

ELVIRE.

Pour qui !

CORTÈS.

Faites cesser mon espoir ou ma crainte.
Au-delà du trépas, don Sanche est-il heureux ?
Le regretteriez-vous ?

ELVIRE.

Ingrat ! qui de nous deux,
En ce funeste jour de trouble et d'épouvante,
Dut à l'autre inspirer une crainte offensante;
Ou de moi, qu'un monarque aime et poursuit en vain,
Ou de vous, qui pour lui disposiez de ma main ?

CORTÈS.

Ah ! ne vous armez pas de cette erreur extrême;
J'étais moins traître à vous mille fois qu'à moi-même.
Moi, céder votre main ! moi qui, pour l'obtenir,
Ai fait plus que jamais n'en croira l'avenir;
Moi qui, ce jour encor, vous croyant infidèle,
Arrêtais mes soldats, dont la valeur chancelle,
Sans rien envisager dans mes nouveaux projets,
Que le stérile honneur d'exciter vos regrets.

ELVIRE.

Que je me plaigne au moins de cette erreur extrême
Qui vous rendait injuste à vous comme à moi-même.
Mon cœur est-il un cœur, pour qui sut l'acquérir,
Moins facile à garder qu'un monde à conquérir ?
Ne m'aviez-vous pas dit, en essuyant mes larmes,

Que notre flamme aurait même sort que vos armes ?
Chacun de vos exploits serrait donc nos liens;
Et, remplissant vos vœux, vous répondait des miens.
Ah ! quand des Mexicains la splendide ambassade
Étonna de sa pompe et Tolède et Grenade,
Que du tribut d'un monde ignoré jusqu'alors,
Le Tage enorgueilli vit grossir ses trésors;
Et qu'un si beau triomphe, avant-coureur du nôtre,
Reporta votre nom d'un hémisphère à l'autre,
Que ne me voyiez-vous ! Quel état ravissant !
Je vous tendais les bras : vous n'étiez plus absent.
Un grand homme est partout où se répand sa gloire.
Nous nous réunissions au sein de la victoire;
Sur son char que suivaient mille peuples domptés,
Déjà je me croyais assise à vos côtés,
D'où j'entendais de Charle et l'un et l'autre empire
Porter aux cieux les noms de Cortès et d'Elvire.
La nuit la plus profonde éclipsa ce beau jour.
Mon père en ce moment reparaît à la cour,
Et dans le désespoir me rejette et me plonge.
Nous fûmes un instant couronnés par un songe.
Le plus mortel poison distilla de ses fleurs.
Ce ne fut plus qu'ennuis, qu'amertumes, que pleurs,
Qu'abîmes sous nos pieds, que foudres sur nos têtes;
Que ce que je retrouve ici même où vous êtes.

CORTÈS.

Il n'est plus, où je suis, qu'ennemis foudroyés,
Que lauriers sur nos fronts, et que rois à nos pieds.
Que parlez-vous d'ennuis, de pleurs et d'amertumes ?

Comparez notre état à l'état où nous fûmes.
Que d'obstacles se sont depuis aplanis tous !
Plus de mers, de rivaux, d'infortune entre nous.
Voici de nos malheurs le terme désirable.
Elvire ici présente est l'astre favorable
Dont l'aspect me devait en garantir la fin.
Ce miracle manquait à mon heureux destin.
Ma passion pour vous, échauffant mon courage,
D'une vaste conquête a commencé l'ouvrage;
Pour l'achever, sans doute, il ne fallait pas moins
Que vos jours à défendre, et vos yeux pour témoins.

ELVIRE.

Vantez moins de mes yeux l'effet et la puissance.
Témoins de tant d'amour et de tant de vaillance,
Ils n'en auront été qu'un instant mieux ouverts
Sur ce que vous valez, et sur ce que je perds.

CORTÈS.

Me perdre !

ELVIRE.

Pour jamais.

CORTÈS.

Que craignez-vous, madame ?
L'aveu dont j'ai du roi favorisé la flamme,
Fragile engagement que l'erreur a formé !
Quand il en sera temps, de mes droits informé,
Croyons, pour son honneur, que se rendant justice,
Il nous fera des siens le noble sacrifice;
Ou, pour plus de repos et de tranquillité,
Croyez que s'il usait de pleine autorité,

Bientôt à sa ruine il l'aurait usurpée.
Il sait ce que le sceptre ici doit à l'épée;
Il saurait, s'il osait jusque-là m'offenser,
Qu'un trône qu'on relève, on peut le renverser:
Et je n'avance rien en soldat téméraire.
Ce que j'ai fait répond de ce que je puis faire.
L'amour a fait ma force; et la force, à son tour,
S'il y faut recourir, fera tout pour l'amour.

ELVIRE.

Quand du roi, secondé par un père inflexible,
L'amour pourrait pour vous se rendre aussi terrible,
Que pour lui jusqu'ici vos armes l'ont été;
Croyez qu'ainsi que vous j'ai de la fermeté,
Et là-dessus vous-même ayez l'âme tranquille.
Eh! n'ai-je pas toujours le temple pour asile,
Et ces mêmes autels, où, sans votre valeur,
En offrande à l'idole on présentait mon cœur?
Vous m'y verriez rentrer, et rentrer avec joie.
Ce cœur s'y ferait voir tel qu'il veut qu'on le voie,
Vraiment digne du vôtre. Honneur, hélas! moins doux,
Mais aussi grand pour moi que celui d'être à vous.

CORTÈS.

Loin de nous cette image et funeste et frivole!
La victoire m'attend, chère Elvire, et j'y vole.

ELVIRE, le retenant.

Trop de sécurité ne vous séduit-il point?
Craignez....

CORTÈS.

J'espère tout du ciel qui nous rejoint.

ELVIRE, le rappelant encore.

(bas.)

Écoutez-moi, Cortès ! Est-ce à moi de lui dire
Que mon père peut-être en ce moment conspire ?

CORTÈS.

Eh quoi ! toujours des pleurs !

ELVIRE.

Vous ne l'ignorez pas,
Le danger ici naît et renaît sous vos pas.

CORTÈS.

Encore un coup de foudre, et l'hydre est étouffée.

ELVIRE.

Des héros ont péri couverts de leur trophée.

CORTÈS.

Contre quels ennemis vais-je donc m'éprouver ?
Ne me les vit-on pas cent et cent fois braver ?
Mon courage inactif se lasse de leur fuite.

ELVIRE.

Connaissez-vous tous ceux que ce jour vous suscite ?

CORTÈS.

Dût toute l'Amérique armer contre mon bras,
J'ai pour moi la fortune, Elvire et mes soldats.

ELVIRE.

La fortune toujours à nos vœux répond-elle ?
Des soldats, dites-vous, le courage chancelle ;
Ils voulaient vous quitter.

CORTÈS.

Il est vrai ; mais depuis
On les a vus au temple où je les ai conduits.

Que sera-ce, don Pèdre étant leur capitaine?

ELVIRE.

Ce que nous vous devons semble accroître sa haine.

CORTÈS.

Appelez autrement un courageux dépit.
Don Pèdre a l'âme haute, et sa fierté gémit.
Mais il va me connaître, et je veux qu'il oublie
Les chagrins dont mon père empoisonna sa vie.
Je sortirai pour lui d'un sang moins odieux,
Lui prouvant à quel point le sien m'est précieux.
Il ne verra qu'amour, respect, obéissance.
En ce climat barbare il n'a pas pris naissance.
Chrétien, père d'Elvire, Espagnol et guerrier,
Sans doute il est encor plus généreux qu'altier.
En Espagne, après tout, d'une sainte promesse,
Chaque jour votre bouche honorait ma tendresse.
J'y vivais trop heureux, vivant à vos genoux:
J'ai donc passé les mers plus pour lui que pour vous,
Et cherchant les dangers, je cherchais son estime.
Je l'aurai méritée; il sera magnanime.
Nations, élémens, j'ai tout vaincu pour lui,
Et devant son grand cœur j'échoûrais aujourd'hui!

ELVIRE.

Ce que pour nous a fait votre valeur insigne
De toute notre amour ne vous rend que trop digne:
Mais du fatal hymen conclu sur vos avis,
Sa grande ambition s'était beaucoup promis.
En nous reconnaissant, vous faites que tout cesse;
Et ne soupçonnant rien du motif qui vous presse,

Il impute à la haine un changement si prompt;
Se le peint des couleurs du plus sanglant affront,
Et de là ne met plus de borne à sa colère.

CORTÈS.

Et je n'ai pas trouvé la fille aux pieds du père,
Ardente en ma faveur à le désabuser?

ELVIRE.

M'a-t-il laissé le temps, la force de l'oser?
A vous justifier tantôt déterminée,
Ici même à ses pieds, tremblante et prosternée,
Cent fois j'ai voulu dire : *Il m'aime*, et ne l'ai pu.
Je ne sais dans mon cœur s'il avait déjà lu;
Je ne sais s'il ne suit qu'un sentiment farouche:
Mais d'un mot effrayant il m'a fermé la bouche.
Ah, Cortès! quel dessein roule dans son esprit!

CORTÈS.

Il cherche un beau trépas : Aguilar me l'a dit.
Ne vous alarmez point de sa funeste envie;
On saura, malgré lui, prendre soin de sa vie....
Adieu, madame: mais que vient-on m'annoncer?

SCÈNE VII.

CORTÈS, ELVIRE, AGUILAR, OFFICIERS ESPAGNOLS.

CORTÈS.

Hé bien! faut-il combattre?

AGUILAR.

Il y faut renoncer.

Nos soldats apprenant l'offre qu'on vous a faite,
Acceptent le parti d'une prompte retraite.
Il faut, Cortès, il faut vous y résoudre aussi,
Ou vous déterminer à rester seul ici.

ELVIRE, à part.

Père cruel!

CORTÈS, aux Espagnols.

Amis, je doute si je veille.
On dit que vous fuyez; et l'on me le conseille.
L'affront puisse-t-il être à jamais ignoré!
Suivez-moi, venez vaincre; et tout est réparé.

AGUILAR.

De votre voix, long-temps le pouvoir invincible
Leur fit braver la mort et tenter l'impossible;
Ce jour, au temple encore ils vous ont suivi tous:
Mais le danger présent l'emporte enfin sur vous.
Profitez de l'asile et du temps qu'on nous laisse;
Compagnons, ennemis, amis, tout vous en presse.
Voulez-vous nous conduire? On vous obéira.
Si vous le refusez, don Pèdre y suppléera.

CORTÈS.

Lui! don Pèdre! On l'outrage en le croyant capable
De se rendre le chef d'un complot si coupable.

AGUILAR.

Ce n'est point un complot; c'est un projet sensé,
Par ma voix, ce jour même, à vous-même annoncé.

CORTÈS.

J'ai dit ce que j'en pense; et quand je le rejette,
Don Pèdre, pour me perdre, y défère et s'y prête!

Don Pèdre! sans douleur je n'y puis réfléchir.
Lui que j'avais armé! lui que j'allais fléchir!
Juste ciel! qui l'eût cru? Votre père! ah, madame!

ELVIRE.

Ne vous étonnez plus du trouble de mon âme,
Ni de ces pleurs qu'ici vous m'osiez reprocher:
Ils m'étouffent la voix, et je vais les cacher.

SCÈNE VIII.

CORTÈS, AGUILAR, OFFICIERS ESPAGNOLS.

CORTÈS.

Mon âme, je l'avoue, interdite et confuse....

AGUILAR.

Que dirai-je aux soldats?

CORTÈS.

Dites que je refuse,
Comme j'ai refusé toujours l'indigne emploi
De trahir et leur gloire, et la mienne, et mon roi.
Allez; ils murmuraient : ils rougiront peut-être.

AGUILAR.

De quoi rougiraient-ils? Vous devez me connaître.
S'ils osaient proposer rien qu'il leur fût honteux,
Je ne porterais pas la parole pour eux.
Il est beau d'affronter un péril nécessaire;
Mais la honte accompagne un malheur volontaire;
Et ce malheur n'est plus, dès qu'il est mérité,
Qu'un juste châtiment de la témérité.
Je porte mes regards sur l'effet et les suites

Qu'aurait notre courage aveugle et sans limites,
En s'opiniâtrant sur ce funeste bord.
Je vois, pour tout succès d'un long et rare effort,
Dans ces lieux investis la flamme se répandre,
Nos noms ensevelis avec eux sous la cendre,
Et sur l'affreux sommet des temples et des tours,
Par ces monstres pour nous moins hommes que vautours,
Nos armes, nos drapeaux, nos têtes exposées,
Pour y servir d'objets d'éternelles risées.
Est-ce là donc un prix si glorieux, si doux,
Que l'orgueil espagnol en doive être jaloux?
Seigneur, je n'ai ni l'art ni le talent frivole
De plier les esprits au joug de la parole;
Mais elle est inutile où tout parle à vos yeux.
Osez les arrêter sur ce temple odieux,
Sur ces murs empestés où s'offre en étalage
Du sort qui nous attend l'épouvantable image;
Sur ce peuple innombrable armé pour ses autels,
Cruel émulateur des prêtres plus cruels
Dont la vengeance voue à l'idole insultée,
De nos cœurs palpitans l'offrande ensanglantée,
Et déjà se dispose à l'horrible festin
Où nos membres épars.... Vous frémissez enfin.
Tremblez donc; et sachez ralentir votre course.
Contre tant d'ennemis quelle est votre ressource?
De guerriers mutilés un reste languissant,
Qui ne regarde plus ce ciel qu'en gémissant,
Pour qui la gloire et l'or ne sont plus des amorces,
Dont le dernier exploit vient d'épuiser les forces,

Et qui de tant d'horreur, las d'être le témoin,
Même au-delà des mers, s'en croirait trop peu loin;
Et quand pour y voler sous vos heureux auspices,
Nous avons le moment, l'onde et les vents propices;
Quand votre amour pour nous se devrait signaler,
C'est vous qui, le premier, nous voulez immoler?....
Vous ne m'écoutez plus. Il est temps de me taire;
Déjà l'ombre se mêle au jour qui nous éclaire.
La nuit fera tomber les coups que l'on suspend.
(aux Chefs.)
Songez-y; près du lac don Pèdre nous attend;
Partons; et lassons-nous d'un zèle qu'on méprise.

CORTÈS.

Arrêtez! La retraite est encore indécise;
Et quand vous serez prêts tous à m'abandonner,
Peut-être aurai-je encor des ordres à donner.
Voilà donc ces guerriers qui, de l'Andalousie,
Devaient, par le couchant, débarquer en Asie,
Et qui ne concevaient, dans leur premier désir,
De borne à la valeur que le dernier soupir!
« Des mers, s'écriaient-ils, franchissons la barrière,
« Et parcourons du jour l'une et l'autre carrière.
« Nous te suivons, Cortès; conduis-nous à travers
« Les frimas, les rochers, les bancs et les déserts.
« Remontant sous nos cieux, que de fleurs couronnée,
« Vers l'Orient encor la poupe soit tournée,
« Et trace autour du globe un glorieux sillon,
« Qui fixe le soleil sur notre pavillon! »
Tels étaient vos projets. Je vous crus; nous partîmes.

Les ai-je mal remplis ces projets magnanimes?
Ne respirons-nous pas sous des astres nouveaux?
Une richesse immense a payé vos travaux.
Je ne me réservais que la gloire en partage:
Le bruit en a volé jusqu'aux rives du Tage.
Quelle honte pour vous, quand on y va savoir
Qu'une peur insensée a trahi mon espoir!
Car enfin votre peur peut-elle être excusable?
Et qui redoutez-vous? Un peuple méprisable,
Faible, mal aguerri, lâche autant qu'inhumain.
Vous fuyez! et fuyez les armes à la main!
Quelles armes encore? A peine elles éclatent,
Que pour vous le désordre et la terreur combattent.
Ce ne sont plus vos coups ni de simples hasards:
C'est Dieu lui-même assis sur vos saints étendards,
Qui, d'un feu meurtrier, image du tonnerre,
Épouvante et ravage une coupable terre,
Aussi digne d'horreur par son peuple assassin,
Qu'indigne des trésors qu'elle enferme en son sein.
Eh quoi! la faim, la soif, les ondes surmontées,
De tant de nations si vaillamment domptées,
L'alliance, l'hommage, et les tributs offerts;
Au milieu de sa cour le roi mis dans les fers;
L'idole, aux yeux du peuple, à nos pieds renversée;
De ses prêtres impurs la foule, ou dispersée,
Ou, sous le fer vengeur, expiant ses forfaits;
Sont-ce là des exploits à laisser imparfaits?
A vos engagemens soyez donc plus fidèles;
La victoire sur nous a déployé ses ailes.

Achevons notre ouvrage, et ne reculons pas,
Quand, pour le couronner, il ne faut plus qu'un pas.
Des fiers Américains l'hostilité sauvage
Ose nous annoncer la flamme et le ravage;
Audace contre audace! Imitons le Romain
Qui se rendit l'effroi du rivage africain;
Que notre flotte, espoir d'une honteuse fuite,
Par nous-mêmes en cendre à leurs yeux soit réduite;
Et que l'ennemi juge à cet embrasement,
Si de sa fermeté l'Espagnol se dément....
Est-ce ainsi que la vôtre aujourd'hui se signale?
Quelle glace! Où donc est cette ardeur martiale?
Où sont ces cris de joie et ces nobles transports
Si constamment suivis de tant d'heureux efforts?
L'abattement partout se présente à ma vue!
Ma voix dans un désert semble s'être perdue!
Du chemin de l'honneur tous se sont écartés!
Je reste seul! Hé bien! je serai seul; partez.
L'or fut l'unique objet pour qui vous soupirâtes!
Vous me suivîtes moins en guerriers qu'en pirates!
Vous êtes enrichis, et vous vous effrayez!
Partez! d'autres auront l'honneur que vous fuyez.
Les cent Tlascaliens sauvés du sacrifice,
Ceux des leurs qui devaient m'aider à cet office,
Le peu de Mexicains resté fidèle au roi;
Pour la gloire du mien je ne veux qu'eux et moi.
Mettez bas toute honte, étouffez tous scrupules;
Allez désabuser des nations crédules
Qui, tant qu'on vous a vus hardis et triomphans,

Du soleil adoré vous nommaient les enfans !
Allez, d'un nom si beau démentant la noblesse,
Montrer à Tézeuco toute votre faiblesse;
Gémir en supplians où vous parliez en rois,
Et demander asile où vous donniez des lois !
Partez! Et si pour vous l'estime refroidie
Ne va pas du mépris jusqu'à la perfidie,
Glorieux d'un butin dont je fus peu jaloux,
Retournez en Espagne alors, et vantez-vous
D'avoir abandonné votre chef aux barbares :
Ce chef à qui l'on dut des dépouilles si rares,
Qui vous fit surmonter tant de périls divers,
Qui de son propre corps vous a cent fois couverts,
Qui veut même, en partant, vous en couvrir encore.
Oui, que ce dernier trait vous confonde et m'honore.
Venez; c'est moi qui veille à votre embarquement,
Et qui vous défendrai jusqu'au dernier moment.

AGUILAR, tombant avec tous les autres à ses pieds.

Vous triomphez, Cortès! disposez de nos vies;
Tenez lieu de trésors, d'asiles, de patries.
Allons combattre, amis; et la flamme à la main,
Annonçons aux soldats notre noble dessein.

CORTÈS, à Aguilar.

Prévenons un malheur. Croyant se satisfaire,
Don Pèdre exposerait ses jours en téméraire :
Sachez le retenir éloigné du combat.
C'est nous servir, lui, moi, vous, Elvire et l'état.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DON PÈDRE, AGUILAR.

D. PÈDRE.

Perfide, laissez-moi!

AGUILAR.

Du moins daignez m'apprendre....

D. PÈDRE.

D'un homme tel que vous je ne veux rien entendre;
Tous vos propos seraient des propos superflus.
Cortès est votre ami : je ne vous connais plus.

AGUILAR.

Mais connaissez Cortès.

D. PÈDRE.

C'est mon juge et mon maître.
Captif et désarmé, puis-je le méconnaître?
On ne me verra pas devant lui m'oublier
Jusqu'à prendre le soin de me justifier.
Mais qui pourrais-je mieux attester que vous-même?
Ai-je usé contre lui du moindre stratagème?
Ai-je, malgré l'affront que vous n'ignorez pas,
Le premier à la fuite animé ses soldats?

J'ai su vos volontés, et je les ai suivies.
Vos trésors, disiez-vous, vos honneurs et vos vies,
Tout, sans ce prompt départ long-temps prémédité,
Devenait le jouet de sa témérité.
Pour chef, à son défaut, il vous plaît de m'élire;
Et quand je n'attends plus que les adieux d'Elvire,
Je vous revois sans elle, et la flamme en vos mains,
De la gloire à Cortès rouvrir tous les chemins.
C'est lui que l'on quittait : c'est moi qu'on abandonne.
Qui mérite le mieux tous les noms qu'il me donne?
Pour vous en avoir crus, suis-je un homme sans foi,
Et coupable envers lui, comme vous envers moi?

AGUILAR.

J'ai cessé tout à coup, seigneur, d'être le même;
Mais ne vous en prenez qu'à l'ascendant suprême
D'un chef à qui, pour peu qu'il se fasse écouter,
Plus on est courageux, moins on peut résister.
En fissiez-vous bientôt une épreuve éclatante;
Cortès est né pour vaincre : il peut tout ce qu'il tente.
Il parle, on se ranime; il marche, tout le suit;
Son bras se lève; il frappe, et le Mexicain fuit.
Enfin....

D. PÈDRE.

Devant un roi que son peuple redoute,
Et non devant Cortès, on aura fui, sans doute.
Le prince, en me quittant, s'en était bien flatté;
Et votre chef heureux en aura profité.

AGUILAR.

Détrompez-vous. Cortès doit tout à son courage.

Loin que l'aspect du prince ait dissipé l'orage,
Sur le plus haut portique à peine a-t-il paru,
Qu'ainsi que la clameur, le péril s'est accru.
Sa voix aux factieux se voulait faire entendre;
Mais leurs cris insolens n'ont daigné se suspendre,
Qu'au signal absolu que leur en a donné
Celui que dans le temple ils avaient couronné.
Le rebelle s'avance, accompagné des prêtres:
« Meurs, a-t-il dit au Roi, meurs fidèle à tes maîtres!
« Expie aux yeux de tous ton forfait et le leur;
« Et dès que cette flèche aura percé ton cœur,
« Tombe en cendre aussitôt l'autel où je t'immole!»
A ces mots, levant l'arc, il tire; le trait vole,
Et mille coups de feu, prémices du combat,
Du barbare à l'instant punissent l'attentat.
Le grand-prêtre entouré de coupables victimes,
Lui-même, aux yeux de tous, expie aussi ses crimes.
Mais cette hardiesse, au lieu d'épouvanter,
Ne rend nos ennemis que plus à redouter.
Pour la première fois, leur nombre ne s'étonne
Ni de l'acier qui luit, ni de l'airain qui tonne.
Du salpêtre enflammé le ravage avec soi
Répand la mort au loin, sans répandre l'effroi.
Tous nos efforts sont vains : la foule plus épaisse,
Sous nos coups redoublés se reproduit sans cesse.
Déjà l'ardeur en nous semblait se ralentir,
Et de Cortès enfin l'astre se démentir,
Quand le temple du haut de sa voûte allumée,
A vomi des torrens de flamme et de fumée.

C'était Sicotenfal et ses Tlascaliens
Qui, volant au secours de leurs concitoyens,
A la ville, en ce lieu déserte et sans défense,
Par ce début terrible annonçaient leur présence.
L'espoir en nous alors s'étant renouvelé,
La terreur à sa source a bientôt revolé.
Nous sortons. L'ennemi que la mort environne,
Aveugle ou furieux, s'y livre ou se la donne.
Tlascala dans le meurtre assouvit son courroux;
Sa détestable soif s'étanche malgré nous.
La flamme aussi résiste, et les vents la secondent.
Nous voyons ruisseler les métaux qui se fondent;
Et du temple embrasé, parmi d'horribles cris,
L'or et le sang mêlés inonder les débris.

D. PÈDRE.

Quel étrange désastre! et de quels traits l'histoire
Gravera-t-elle un jour une telle victoire?

AGUILAR.

Ce qu'elle a d'héroïque est l'œuvre de nos mains;
Que le reste s'impute à des Américains.
Cortès, ainsi que nous, en a versé des larmes.
Des mains des alliés il arrachait les armes,
Et de les méconnaître osait les menacer,
S'il ne voyait l'horreur et le meurtre cesser.
Les barbares enfin gardent quelque mesure;
Le peuple, près de nous, se range, se rassure;
Et de nos soins heureux, témoin reconnaissant,
Songe à les mériter en nous obéissant.

D. PÈDRE.

J'aurais dû, ce me semble, apprendre par tout autre
Une gloire, Aguilar, si funeste à la nôtre.

AGUILAR.

La gloire est générale, et se répand sur tous.

D. PÈDRE.

Mais le Roi n'étant plus, avec un tel époux,
L'espérance d'un trône à ma fille est ravie.

AGUILAR.

Montézume est toujours plein d'espoir et de vie.
Le trait n'a de son sang qu'à peine été rougi,
Et partout sa valeur n'en a pas moins agi.
Mais oubliez....

D. PÈDRE.

Cortès me fait-il interdire
L'entretien consolant de ce prince et d'Elvire?

AGUILAR.

Vous brûliez de périr les armes à la main;
Il n'a voulu que mettre obstacle à ce dessein.
Il vous rend maintenant plus libre que lui-même,
Puisqu'il vous cède ici l'autorité suprême.

D. PÈDRE.

Ah! que m'apprenez-vous?

AGUILAR.

Plus que vous n'espériez....

D. PÈDRE.

Plus que je ne craignais.

AGUILAR.

Quoi! vous préféreriez....

D. PÈDRE.

Oui, la mort; oui, les fers, à l'offre humiliante
Dont je sens qu'il insulte à ma haine impuissante.

AGUILAR.

C'est connaître bien mal un cœur tel que le sien.

D. PÈDRE.

Pour y lire, Aguilar, il me suffit du mien.

AGUILAR.

Son respect est sincère.

D. PÈDRE.

Il a su vous séduire.

AGUILAR.

Qu'un mot suffise. Il aime, il idolâtre Elvire.

D. PÈDRE.

Lui ?

AGUILAR.

L'amour le plus vif est garant de sa foi.

D. PÈDRE.

Ne nous flattez-vous pas, Elvire, vous, et moi ?

AGUILAR.

Cortès impatient, comme on l'est quand on aime,
A vos pieds va bientôt vous le jurer lui-même.

SCÈNE II.

DON PÈDRE, seul.

Plut au ciel ! Quelle joie, au moment qu'à l'envi
Tout concourt à flatter son orgueil assouvi ;
Quel plaisir de lui faire éprouver quelque honte,

En dédaignant l'aveu d'une flamme aussi prompte !
Qu'ose-t-il espérer ? Quand de justes raisons
Ne désuniraient pas à jamais nos maisons ;
Quand je voudrais payer un bienfait (dont peut-être
Il se fût abstenu, s'il m'eût pu reconnaître) ;
Quand enfin le délai qui tantôt m'a blessé
N'intéresserait pas mon honneur offensé :
Ma parole aujourd'hui plus d'une fois donnée,
Permet-elle qu'on rompe un auguste hyménée,
Pour des feux qui ne sont que l'effet violent
De la présomption d'un vainqueur insolent ?
Conquérant fortuné de ces sanglantes rives,
Il met déjà ma fille au rang de ses captives,
Et ne me regardant que d'un œil de dédain,
Moins en amant qu'en maître il ose offrir sa main.
Tu t'abuses, Cortès ; et mon âme charmée
Te prépare....

SCÈNE III.

DON PÈDRE, ELVIRE.

D. PÈDRE.

Ah, ma fille ! êtes-vous informée....

ELVIRE.

Oui, je sais, et pourquoi vous étiez arrêté,
Et l'honneur qu'on attache à votre liberté.
Hé bien, sur vos malheurs gémissez-vous encore ?
Est-ce là ce rival, seigneur, qui vous abhorre ?

Fait-il de sa fortune un criminel abus?
Et m'étais-je trompée en vantant ses vertus?
Je vous l'avais bien dit, que ce jeune courage
De ses heureux exploits vous réservait l'hommage;
Et qu'un si noble trait les couronnerait tous.

D. PÈDRE.

Oui; mais à quoi, ma fille, à quoi le devons-nous,
Ce trait, qui de Cortès effaçant la naissance,
Est si digne à tes yeux de ma reconnaissance?
A la plus folle audace, au plus indigne espoir
Que nos malheurs pouvaient lui laisser concevoir!
A l'amour! si pourtant c'est ainsi que se nomme
Une frivole ardeur qui naît au cœur de l'homme;
Quand du sein corrompu de la prospérité,
Il donne un libre essor à la cupidité.
A ta possession le téméraire aspire;
Et d'égards apparens payant la main d'Elvire,
Il pense que je n'ose.... Ah! j'aime, à cet affront,
J'aime à voir la rougeur qui s'élève à ton front!
Oui, ma fille; tel est l'intérêt qui l'anime.
Le voilà donc ce cœur si pur, si magnanime!
J'eusse été bien surpris que du sang dont il sort
La vertu seule eût eu l'honneur d'un tel effort.

ELVIRE.

Du moins s'il se plaisait au récit du naufrage
Où don Sanche a pour nous signalé son courage,
Et si me retrouvant prête à donner ma foi,
Il s'est jeté, seigneur, entre l'autel et moi,
Du moins, de votre cœur la fierté mécontente

N'en dut pas accuser une haine insultante;
Et vous ne direz plus que nous ayant trouvés,
S'il nous eût reconnus, il nous eût moins sauvés.

D. PÈDRE.

Je vous entends. Tolède a vu naître sa flamme;
Et c'était le secret qui pesait à votre âme,
Quand vous avez tantôt embrassé mes genoux,
Et que ma bonté, prompte à mieux penser de vous,
A la perte d'un trône imputait vos alarmes?...
Tu ne me réponds rien. Il t'échappe des larmes!

ELVIRE.

Mon père!...

D. PÈDRE.

Elvire!...

ELVIRE.

Eh quoi! n'être pas désarmé....

D. PÈDRE.

Ah! je n'ai plus de fille, et Cortès est aimé!

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, CORTÈS, ELVIRE.

CORTÈS.

Le Mexique à genoux devant l'aigle arborée
Reconnaît de César la majesté sacrée,
Seigneur; et Charle ayant à se manifester,
C'est à vous désormais à le représenter.
Il fallait, dans un champ d'horreur et de carnage,

Vous sauver de vous-même et de votre courage.
Vous étiez un dépôt dont, après le combat,
M'eussent demandé compte Elvire et tout l'état.
N'osant donc un moment vous y laisser paraître,
Je commandais encore où vous ne pouviez être;
Mais d'un calme assuré n'ayant plus qu'à jouir,
Où vous êtes alors je ne sais qu'obéir.

D. PÈDRE.

Si je m'étais laissé du sein de la disgrâce
Par toi-même élever aux honneurs de ta place;
Mon malheur est extrême, il serait consommé.
Je dois n'être que plaint, je serais diffamé.
Cortès, ne me rends pas l'opprobre des deux mondes!
Fais-moi sur une barque abandonner aux ondes,
Où, ne dépendant plus que d'elles et du sort,
Je puisse retrouver ou mon rang ou la mort.
(à Elvire.)
Suivez-moi.

CORTÈS.

Quoi, seigneur....

D. PÈDRE.

Laissez-nous.

CORTÈS.

Chère Elvire,
Vous n'avez donc pas dit ce que vous deviez dire?

ELVIRE.

Hélas!

D. PÈDRE.

Je veux partir, et ne plus rien savoir.

CORTÈS.

Qui pensez-vous donc voir en moi?

D. PÈDRE.

Que puis-je y voir?
Qu'un dernier instrument des cruautés célestes
Qui veulent de mes jours empoisonner les restes!
Va! je mérite bien que de l'inimitié
Ton cœur passe au mépris, et même à la pitié.
Souille ma vie au gré des mânes de tes pères!
Qu'est-elle, qu'un tissu d'affronts et de misères?
Mon âge, dans l'oubli d'un exil de vingt ans,
A vu sécher sa fleur, et perdre l'heureux temps
Qui de l'homme éternise et fonde la mémoire.
Rappelé, j'entrevois une route à la gloire;
J'y vole sur la foi d'un perfide élément
Dont toutes les faveurs sont pour toi seulement.
En me ravissant tout, il me laisse la vie;
Et c'est pour me jeter sur une rive impie,
Où m'attend l'appareil d'un sacrifice affreux!
Que dis-je! Où je te trouve! où je te trouve heureux!
Où tout astre pour moi pire que le naufrage,
Nous sauve à des autels, à d'autres nous outrage!
Jouet infortuné du chef et des soldats,
Ma fille me restait du moins....

ELVIRE.

N'achevez pas!
Elvire est votre fille; elle vous reste encore,
Seigneur; et n'est pas seule ici qui vous adore....

CORTÈS.

Écartez en effet, seigneur, de votre esprit
Tout ce qui l'indispose, ou l'abat, ou l'aigrit;
Et, voyant d'un autre œil le rang qu'on vous défère....

D. PÈDRE.

Et de quel œil veux-tu que je le considère,
Ce rang, le juste fruit d'une rare valeur
Dont le bruit seul m'a fait courir à mon malheur!...
Oui, d'une ambitieuse et noble jalousie,
Mon âme, je l'avoue, à ce bruit fut saisie,
Et de le partager forma le vain projet.
T'égaler, t'obscurcir était mon seul objet.
J'avais mis là ma gloire; et ma honte en résulte.
Jouis-en. Mais plus loin ne pousse pas l'insulte,
A ma fierté confuse offrant en ce pays
Un rang qui n'y convient qu'à ceux qui l'ont conquis.

CORTÈS.

A vous l'offrir aussi c'est ce qui me convie.
Oui, si ce que j'ai fait mérite quelque envie,
Que Charle, et non don Pèdre, en daigne être jaloux!
Quel est le conquérant ici, si ce n'est vous?

D. PÈDRE.

Moi!

CORTÈS.

Vous, en qui le droit de disposer d'Elvire
Rassemble, et par-delà, tous les droits de l'empire!
Vous, dont je ne pouvais par de moindres exploits
Chercher à mériter et l'estime et le choix.
De ces exploits moins dus à mon bras qu'à ma flamme,

Elvire étant l'objet, vous seul en étiez l'âme.
Mes lauriers sont à vous, comme aux fronts couronnés
Ceux qu'un sujet fidèle a pour eux moissonnés.

(Elvire ici voyant son père ému, se jette à ses pieds.)

Ne voyez que la gloire ici qui vous est due;
N'y voyez que les pleurs d'une fille éperdue;
Que l'amour d'un guerrier qui tombe à vos genoux,
Dont tout le sang offert....

D. PÈDRE, tendrement.

Ma fille, levez-vous.

CORTÈS.

Ah! je vous fléchirai. Ce regard favorable
Semble avouer déjà qu'Elvire est moins coupable!
J'achèverai, seigneur, de la justifier.
A vos nobles travaux daignez m'associer!
Cher à tous nos soldats, marchez à notre tête!
Sous vos ordres partout l'aigle à voler est prête.
Parlez; et nos vaisseaux fendant l'onde et les airs,
Du sud auront bientôt franchi les vastes mers.
Et qu'ai-je donc tant fait sur ce vaste hémisphère,
Que ne puisse effacer ce qu'il y reste à faire?
Le cirque s'ouvre à peine; et la palme encor loin,
M'engageant à vous suivre....

D. PÈDRE.

Il n'en est plus besoin.
Dans cet embrassement jouis de ta victoire;
Puisque tu m'as vaincu, rien ne manque à ta gloire.
Triomphe, heureux Cortès! et triomphe, assuré
Que je t'ai moins haï mille fois qu'admiré....

Mais de quel prix payer un dévoûment si tendre?

CORTÈS.

De quel prix? Ah, seigneur! tout vous le fait entendre;
Du prix dont je m'osais flatter auparavant,
Du prix que se promit don Sanche en vous suivant.

D. PÈDRE.

Je croirais préférable à tous les rois du monde
Un héros qui pour moi soumet la terre et l'onde,
Si d'un si juste choix le droit m'était rendu.
Mais, généreux Cortès, l'espoir en est perdu.
Vous le savez : Elvire est au pouvoir d'un autre;
J'ai donné ma parole, et même sur la vôtre.

CORTÈS.

Ah! vous n'ignorez plus....

D. PÈDRE.

J'ignore aveuglément
L'art de se dispenser de la foi d'un serment.
Que l'honneur ici parle à tous les trois en maître.
Vous êtes, vous, mon sang : et vous, digne d'en être,
Je vous perds à regret : je m'y résous pourtant.
Imitez-moi; sachez, d'un œil ferme et constant,
Envisager....

CORTÈS.

Non, non; le prince est équitable.
Je saurai, sans m'y prendre en rival redoutable,
Et n'opposant qu'honneur, que raison, qu'amitié....
Mais, que vois-je? est-ce lui? Quel objet de pitié!

SCÈNE V.

MONTÉZUME mourant, CORTÈS, DON PÈDRE, ELVIRE, GARDES.

CORTÈS.

MONARQUE infortuné! nommez le parricide
Dont la main....

MONTÉZUME.

Vous avez foudroyé le perfide;
C'est celui qui tantôt, ceint du bandeau royal,
A sur moi levé l'arc, et donné le signal.
Du coup peu craint, telle est la suite inopinée.
La flèche du barbare était empoisonnée.
L'effet de veine en veine a pénétré mon sein,
Et l'ange de la mort étend sur moi sa main.

CORTÈS.

Monstres que ne dût pas épargner ma clémence!
Peuple ingrat! que le fer, que le feu recommence!
Tremble! Ton prince à peine aura fermé les yeux,
Que ta destruction purifira ces lieux!

MONTÉZUME.

Au nom du Dieu de paix, j'ose vous le défendre.

CORTÈS.

Quoi! votre cœur encor voudrait....

MONTÉZUME.

Daignez m'entendre,
Et recueillir du fond de ce cœur paternel,

Quelques mots que doit suivre un silence éternel.
Oui, j'imite en mourant votre Dieu que j'adore.
Sacrifié par eux, pour eux je vous implore;
Pour eux je vous demande, en ce dernier moment,
Une pitié bien due à leur aveuglement.
Vous m'avez fait connaître et plaindre leur misère.
Vous fûtes mon ami; daignez être leur père.
Ils peuvent être heureux, vous m'en êtes garant;
Que ce flatteur espoir me suive en expirant.

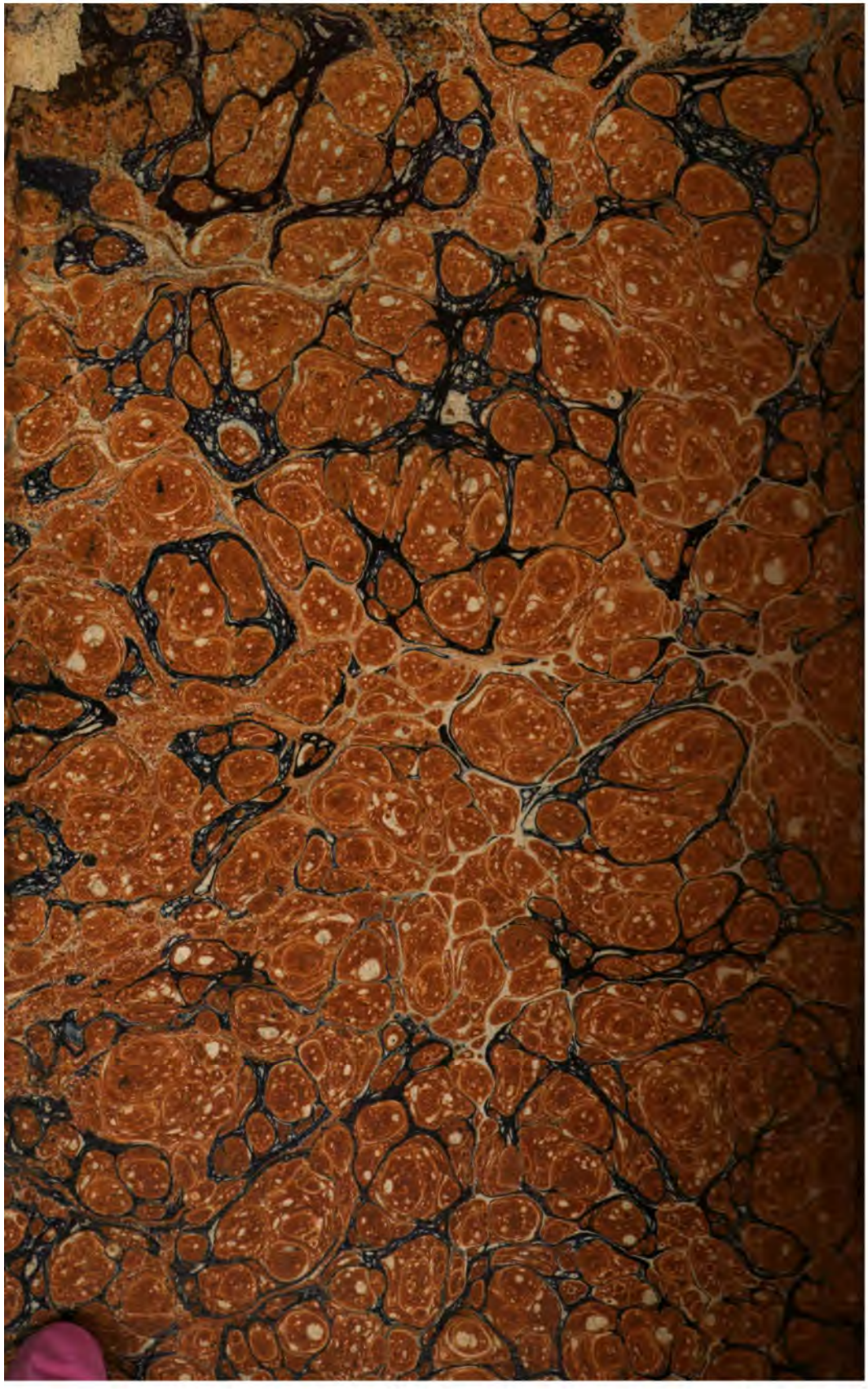
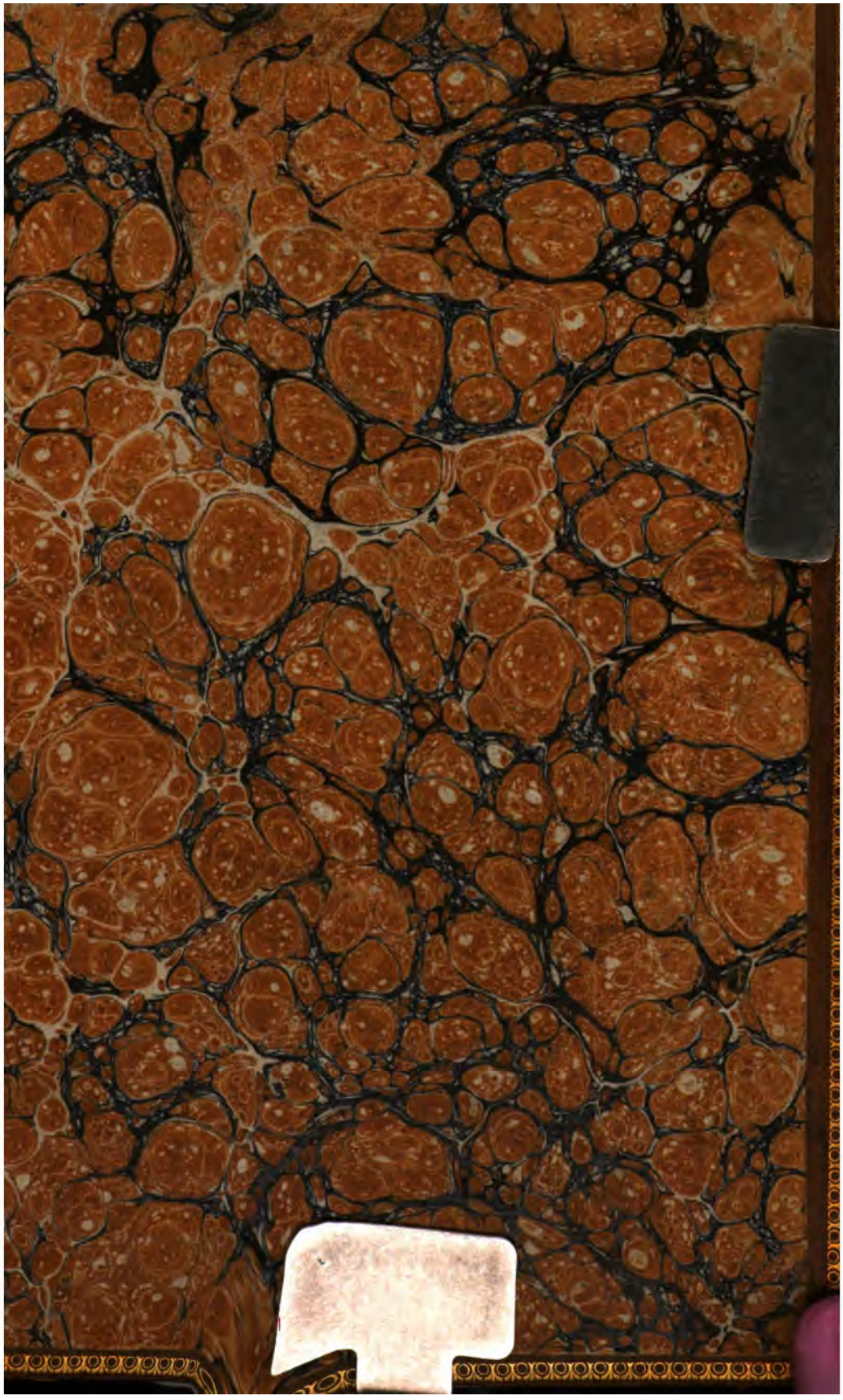
(à Elvire.)

Faites-en souvenir l'époux que je vous laisse,
O vous, dont je n'ai pu mériter la tendresse!
Je n'en murmure plus, connaissant mon rival.
Heureux que ce ne soit qu'après le coup fatal!
Quelque hommage de moi que sa valeur obtienne,
Ma main vous eût osé disputer à la sienne:
Du moins, par un des miens à vos pieds renversé,
Je meurs sans vous avoir l'un ni l'autre offensé.

(On l'emporte.)

D. PÈDRE.

Il expire. Sa mort est digne de nos larmes.
Mais enfin l'Amérique est soumise à vos armes.
Que d'un exploit si rare Elvire soit le prix;
Possédez-la, Cortès, et devenez mon fils.

FIN DE FERNAND-CORTÈS ET DU TOME PREMIER.

73742490